



BRIAN W. ALDISS

l'autre île du Dr Moreau



Brian W. Aldiss

l'autre île
du
Dr Moreau

Titre original : Moreau's other island (1980)

Plonger sous la surface de l'océan revenait à entrer dans un univers sonore. La plupart des sons provenaient d'êtres organiques, transmettant sempiternellement leurs signaux et leurs besoins selon une échelle harmonique en rapport avec leur environnement, du couinement le plus bref et le plus aigu au grognement le plus profond. Aucune oreille dans l'immense élément ne pouvait couvrir l'éventail de fréquences ainsi créé.

Près de la surface de l'océan, les sons étaient légers et nombreux, et les organismes qui les produisaient semblablement multiples et minuscules. Plus bas, là où évoluaient les gros poissons, une rumeur plus profonde prédominait. Encore plus bas, toujours plus profond. Comme la lumière baissait, comme la pression augmentait du côté des vallées et des collines qui occupaient le fond de l'océan, les sons se faisaient plus rares et prenaient une nuance lugubre en harmonie avec le milieu.

Une autre échelle de sons persistait. Issue d'un ordre d'existence complètement différent : de l'inorganique, du manteau liquide qui s'agitait continuellement sur les paysages noyés de son domaine. Ces cadences privées de gosier avaient été audibles depuis le commencement des temps, ou presque, certainement bien avant les premiers soubresauts de la vie. Courants, vagues, marées, fleuves engloutis, lacs et mers engloutis, servaient d'atmosphère en perpétuel mouvement à un monde bien éloigné des créatures sensibles dont l'existence était confinée aux territoires exposés au-dessus des îlots planétaires.

Cet océan était d'une profondeur considérable. Il s'étendait sur des milliers de milles dans toutes les directions. Il occupait le tiers de la planète, couvrant une surface plus grande que l'ensemble de la terre ferme. Un observateur philosophe aurait pu y voir le subconscient du monde, par opposition avec l'étendue de terre apparente qui aurait pu – dans cette optique plutôt bizarre – être considérée comme le siège d'un conscient instable.

Dans le subconscient aqueux de la planète, tout était comme à l'ordinaire, comme toujours depuis des millions d'années. Sur terre, dans un tout autre élément, la masse grouillante des consciences individuelles de l'espèce dominante connaissait une exceptionnelle effervescence. Leurs actions étaient pleines de bruit et de fureur. Elles venaient de se lancer dans une guerre générale qui menaçait de faire un désert de la majeure partie des terres, avant de les mener à leur propre extinction.

Ces clameurs militaires ne pénétraient qu'à peine la surface du grand océan. Même là pourtant... même là on aurait pu, en cherchant bien, trouver des inconséquences, des signes de souffrance.

Les météores traversant le ciel nocturne étaient autrefois regardés comme des présages funestes. L'océan avait aussi ses mauvais présages en provenance d'un élément étranger. Comme une pluie de météorites, les débris métalliques d'un appareil volant en perdition s'éparpillèrent sur des milles d'étendue marine. Ils coulèrent lentement en tournant sur eux-mêmes, reflétant de moins en moins de lumière. Ils furent entraînés vers des régions où régnaient d'énormes pressions et un éternel crépuscule.

Finalement, tout ce qui restait du Léda se déposa dans un bassin nu près de l'équateur, s'enfonçant dans un limon primordial sous six mille mètres d'océan.

1

SEUL DANS LE PACIFIQUE

En temps de paix, la chute d'une navette spatiale dans l'océan Pacifique aurait fourni assez de matière dramatique pour que l'information eût atteint presque toutes les oreilles à l'heure du déjeuner. Durant les premiers mois de guerre en 1996, l'incident passa presque inaperçu, se réduisant à l'annonce qu'un sous-secrétaire d'État était porté disparu.

Il n'est pas dans mon intention de faire ici le compte rendu détaillé de cette catastrophe. Elle ne fait pas vraiment partie de l'horrible histoire que j'ai à raconter. Il suffit de dire que mon secrétaire et moi-même étions les seuls passagers, et que l'équipage ne comportait que deux membres, James Fan Toy et José Galveston. La navette sombra dans le Pacifique près de l'équateur, par 2° de latitude sud et 178° de longitude est. Mon secrétaire fut tué sur le coup ; pris de panique, il se redressa juste avant le choc et se brisa le cou.

L'appareil flotta assez longtemps pour nous laisser le temps, à Fan Toy, Galveston et moi, de nous en extirper et de sauter dans un radeau de sauvetage gonflable.

Échapper à la noyade était une chose, échapper à l'océan en était une autre. La guerre faisait rage loin de nous vers le nord, et nous nous trouvions dans une région peu fréquentée de l'océan. Nous ne vîmes ni avions, ni navires, ni terre. Les jours succédaient aux jours, sous un soleil qui ne cessait de nous accabler de son terrible poids. Nous n'avions guère de quoi nous en abriter et encore moins d'eau ; une gorgée deux fois par jour, telle était notre ration. Notre énergie vitale se consumant, nous en

arrivâmes à rester étendus sous un toit de plastique gonflable, sans plus nous soucier de pagayer ou de garder un œil sur l'invariable horizon qui s'étendait autour de nous.

Le huitième jour, au petit matin, avant même que le soleil ne fût assez haut dans le ciel pour nous calciner, Fan Toy poussa un cri et tendit le doigt en direction de quelque chose qui flottait parmi les vagues. Nous nous redressâmes et regardâmes de tous nos yeux, prenant appui l'un sur l'autre.

Comme je me souviens bien de cet instant – la puanteur de nos corps et du matériau dont était fait le canot, le mouvement incessant des vagues, la vaste étendue d'eau ! L'eau où l'on pouvait voir un dauphin se diriger lentement vers nous.

— Il vient nous porter secours, dit Fan Toy.

Nous avions envoyé un message de détresse au moment où le *Léda* avait replongé dans l'atmosphère terrestre. Il pouvait très bien s'agir d'un dauphin de la navale qui venait nous guider vers un sous-marin croisant dans les parages – tel était du moins l'espoir que faisait naître en nous l'apparition de l'animal.

— Il n'est pas forcé qu'il soit de notre côté, dit Galveston.

Nous plongeâmes les mains dans l'eau et aspergeâmes nos visages cloqués et nos yeux boursoufflés pour tâcher de mieux y voir.

— Oui, c'est un des nôtres, dit Fan Toy. Visez la bannière étoilée qu'il a sur la queue.

J'étais tout yeux moi aussi, et je parvins à distinguer le signe de reconnaissance dont il parlait.

— Il se déplace lentement. Peut-être qu'il est blessé, observai-je.

La créature semblait prendre pour du gros temps ce qui n'était qu'une légère houle ; elle roulait d'un bord sur l'autre tout en avançant vers nous.

Galveston sortit une pagaie.

— Ce bestiau a un air qui ne me plaît pas. Fous le camp !

Il allongea un coup au dauphin comme celui-ci arrivait à sa portée.

— Ne fais pas l'idiot, protesta Fan Toy en essayant de faire tomber la pagaie des mains de Galveston.

Les deux hommes se mirent à lutter faiblement.

Mon attention fut momentanément attirée ailleurs. Un banc de poissons volants – le second que l'on voyait depuis que nous avions pris place sur le radeau – passa derrière nous, au ras des vagues. L'un d'eux, légèrement à l'écart de ses congénères, atterrit dans le canot.

C'était de la nourriture. Comme je me penchais pour l'attraper, quelque chose accrocha mon regard à l'horizon. Je n'aurais su dire ce que c'était – peut-être le mât d'un navire que le soleil faisait miroiter. Je me baissai pour saisir le poisson frétilant.

Bien m'en prit. C'est à cet instant que se produisit l'explosion. Un mur sonore me percuta, m'expédiant dans la mer.

Je refis surface, suffoquant et frappé de surdité. L'eau bouillonnait autour de moi. Le canot de sauvetage avait disparu. Ainsi que Fan Toy et Galveston. Je hurlai leurs noms. Des membres et des morceaux de chair flottaient autour de moi, allongeant des tentacules rouges qui se diluaient dans les flots. Ils avaient été mis en pièces avec le dauphin et le radeau.

Le seul élément encore à flot et par bonheur intact était le toit gonflable. Je réussis à grimper dedans, à écoper l'eau à l'aide de mes seules mains et à obtenir une stabilité précaire. Je parvins aussi à récupérer une pagaie. Puis je restai allongé où j'étais, dans un état de complète hébétude, tandis que l'ouïe me revenait lentement – mais pas mes compagnons.

Pour je ne sais quelle raison, j'avais été épargné une nouvelle fois. Je me dis triomphalement – allant même jusqu'à murmurer les mots sur mes lèvres craquelées – que mon amour de Dieu et de la patrie me ferait traverser tous les périls jusqu'à la victoire. Il ne faisait pas de doute que le *Léda* avait été saboté par des éléments subversifs sur la base lunaire, et que ce sabotage me visait tout particulièrement. Et pourtant j'avais survécu. Et j'étais bien décidé à continuer.

Peut-être que Fan Toy et Galveston faisaient partie du complot, car on ne peut faire confiance à personne dans une guerre mondiale. Ils avaient été détruits. Je vivais.

Je disposais désormais d'un canot de fortune. J'étais encore trop engourdi pour pagayer. Mais une petite brise se mit à pousser le toit gonflable, creusant lentement la distance entre le carnage et moi. Ce qui était heureux. Deux requins commençaient à tourner dans les parages. Puis un autre se mit de la partie, et encore un autre. Je vis bientôt plusieurs ailerons triangulaires tracer des cercles rapides dans les eaux maculées de sang.

Il n'était guère difficile de deviner ce qui s'était passé. Le dauphin avait été dressé pour le combat naval. Il avait dû être expédié en mission suicide, muni d'une charge explosive, peut-être un dispositif nucléaire, et programmé pour quelque cible particulière. Les défenses ennemies l'avaient

touché et blessé. À demi privé de connaissance, il avait continué de nager, Dieu savait sur quelle distance. Apercevant notre radeau, il s'était dirigé vers nous, probablement en quête de secours. Galveston l'avait frappé de sa pagaie, activant le détonateur de la charge explosive.

Cette théorie trouvait sa confirmation dans la façon dont nous avions trouvé le dauphin en train de nager tout seul. Un dauphin ordinaire, quand il est blessé, trouve secours auprès de ses congénères, qui l'accompagnent sur des centaines de milles, si besoin est, jusqu'à un endroit abrité où il peut récupérer. Notre camarade, avec son fardeau mortel, avait été forcé de voyager seul jusqu'à la fin.

Il était impossible de se tenir debout dans ma mince embarcation. Je ne pouvais que rester assis et scruter l'horizon pour essayer d'y repérer cette chose miroitante. Mais elle n'était nulle part en vue.

Mes forces commencèrent à m'abandonner à mesure que je perdais espoir. Le soleil tapait de plus en plus fort ; je trouvai un seau pliant et me l'enfonçai sur la tête pour me protéger. Puis je me laissai aller sur le dos du mieux que je pus, incapable de pagayer vu qu'il n'y avait rien vers où pagayer.

Des secondes, des minutes, des heures s'écoulèrent avant que je ne relève la tête. Qui saurait dire toutes les pensées qui se bousculèrent dans ma tête ? Quand je m'arrachai enfin à ma rêverie pour regarder autour de moi, une île était en vue.

Comme elle me parut belle, extraordinairement plus positive, plus *achevée*, que le misérable élément au milieu duquel je marinai ! Je me dressai sur mes pieds dans mon enthousiasme et je fis aussitôt chavirer mon embarcation. Dès que je l'eus réintégrée, je m'empressai de me retourner pour voir ce qu'il était possible de voir.

À cette distance, la terre présentait l'aspect d'un énorme bloc rocheux aplati au sommet. Sur ce sommet se dressait une installation quelconque ; c'était ce que j'avais aperçu quand je m'étais baissé pour ramasser le poisson volant. Malgré l'espoir dont me remplissait cet indice d'une activité humaine, ma méfiance fut tout de suite en éveil ; le monde était à ce point rempli de dispositifs automatiques de diverses sortes, des systèmes détecteurs de missiles aux appareils destinés à faciliter la navigation, que la présence d'une installation ne prouvait pas qu'il y eût des gens dans les environs. Mais même une île déserte valait cent fois mieux que la pleine mer. Mourir sous un palmier semblait soudain le comble du bonheur.

L'île était encore éloignée. Un courant me poussait vers elle, et je me contentai durant un moment de rester allongé, recru de fatigue, laissant aux flots le soin de me transporter. Mon esprit se remit à vagabonder, dans un état de semi-délire ; je me débattais dans des situations compliquées en compagnie de gens que je ne connaissais pas mais croyais reconnaître.

Quand je m'arrachai à ma léthargie, le soleil était bas à l'est et de superbes bancs de nuages s'élevaient dans le ciel pour célébrer son déclin. L'île s'était considérablement rapprochée ; je parvins à distinguer de hautes falaises grises. L'installation n'était plus visible dans la lumière de fin d'après-midi.

Mon eau potable n'était plus qu'un souvenir. En dépit de mon épuisement, je saisis la pagaie et essayai de diriger ma frêle embarcation vers l'île, terrorisé à l'idée que les courants ne me fassent dépasser ce refuge durant les heures nocturnes et qu'il ne se retrouve loin derrière moi le matin venu. Je serais alors certain de mourir. C'était maintenant l'occasion ou jamais.

Je pagayais toujours à la nuit tombante. C'était quelque chose de glorieux et de terrible à la fois que d'assister au brusque passage du jour à la nuit ; même dans mon état d'épuisement j'en fus tout ému, et j'offris une prière à Dieu.

La brise qui m'avait plus tôt poussé vers l'ouest se mit à souffler en sens contraire à la venue du soir. Mon embarcation n'avancait pratiquement plus. Je me battis dans le noir aussi longtemps que je pus, m'écroulant finalement au fond de mon esquif, où je dormis d'un sommeil agité, dans un semi-délire.

Je me réveillai avant l'aube, complètement glacé, convaincu que j'étais en train de mourir. Je restai là comme un paquet défait, la pagaie au creux de mes bras, la mâchoire pendante, la bouche parcheminée, tandis que le mouvement de la Terre rendait une nouvelle fois cette partie du monde à la lumière.

J'ouvris les yeux et redressai la tête. De grandes falaises se dessinaient tout près, éclairées par les premiers rayons du soleil. Elles s'élevaient à pic au-dessus des vagues, sans nul rivage où aborder. Loin au-dessus de l'eau jaillissaient des arbustes qui leur faisaient une couronne de verdure. Des oiseaux tournoyaient à leur aplomb. Je les contemplai d'un œil émerveillé. Mon toit gonflable était en train de reprendre sa lente progression vers l'ouest, à moins de trois cents mètres des falaises.

Un détail était particulièrement remarquable. Sculptée dans la paroi rocheuse, à un endroit qui paraissait totalement inaccessible, se détachait une lettre gigantesque.

La lettre me dominait. Je la fixai, tâchant de lui trouver un sens, mais dans mon imagination engourdie elle semblait dépourvue de toute signification, n'exister que pour elle-même. Sa forme même suggérait une vigoureuse indépendance bipède. C'était un énorme M.

La réverbération de la lumière sur les falaises était aveuglante, mais le M se détachait en noir. Quelle que fût la personne qui l'avait sculpté dans le roc, elle avait tout fait pour qu'il fût visible de loin en le badigeonnant de goudron ou de toute autre substance collante noire.

Des pensées de nature vaguement religieuse me vinrent à l'esprit. Je m'entendis dire du bout de mes lèvres craquelées : « Au commencement était la lettre. » Je ris faiblement. Puis je m'affalai dans mon embarcation.

Quand je me décidai à regarder de nouveau, le M avait un peu glissé en arrière, double pilier noir. Les falaises les plus proches étaient moins escarpées et plongées dans l'ombre. Les arbres se faisaient plus nombreux. Je m'imaginai même avoir aperçu un bâtiment au milieu de la végétation comme ma tête retombait une fois de plus. Mais à force de me dire que je devais absolument faire quelque chose, je parvins à redresser encore ma carcasse. Je m'arrosai la tête et le cou d'eau de mer, résistant à la brûlure du sel sur mes lèvres.

Mon esquif dérivait devant une falaise orientée au sud-ouest qui n'était pas éloignée de plus de deux cents mètres. En temps normal, je n'aurais pas hésité à gagner la terre ferme à la nage ; à ce moment-là, je ne me sentis capable que de mettre mes mains en porte-voix pour appeler à l'aide ; mais ma voix devait rivaliser avec le bruit du ressac contre les rochers, et une soif atroce me paralysait la gorge.

Il était visible qu'en moins d'une heure j'aurais atteint l'extrémité de l'île pour être de nouveau emporté en pleine mer. Les falaises devenaient moins massives. Il devait être possible de se hisser à terre à l'endroit situé le plus à l'ouest. Au moment où je passerais à sa hauteur, il me faudrait me jeter à l'eau, m'en remettant à Dieu et à ce qui me restait de force pour m'amener à terre.

Comme je me préparais à cette épreuve, je découvris que l'on m'observait. Trois ou quatre indigènes se tenaient sous les arbres parmi les taillis, les yeux fixés sur moi. À cette distance, il m'était impossible de bien

les distinguer, mais quelque chose en eux – qui tenait à leur visage ou à leur maintien – me donna une impression de rare bestialité. Ils se tenaient presque immobiles, me suivant des yeux par-dessus les vagues ; puis ils disparurent ; les fourrés bougèrent un instant et se remirent en place.

Je tournai mon attention vers l'extrémité de l'île, dont on pouvait voir à présent qu'elle refaisait saillie au-delà de la côte sous la forme d'un îlot, un étroit chenal séparant ce dernier du rivage. La question était de savoir si le courant qui me poussait allait m'entraîner au large de l'île ou tout près de sa pointe, entre l'île elle-même et l'îlot, auquel cas il ne me serait pas difficile de gagner la terre ferme.

Comme je réfléchissais à ce problème, une lourde embarcation jaillit derrière l'île dans un bruit assourdissant. Soulevant une gerbe d'écume derrière elle, elle vira dans ma direction.

Il y avait deux hommes à bord. Je n'aperçus distinctement que celui qui était à la barre. Sa face était noire et de nouveau, comme avec les observateurs installés sur la falaise, j'en retirai une impression d'animalité.

Le bateau qu'il pilotait était peint de ce marron qu'ont les eaux boueuses. Comme il s'approchait de moi et virait maladroitement par le travers, sa houache vint inonder mon esquif. Je me retrouvai en train de barboter dans l'eau. À demi noyé, j'entendis jurer les occupants du bateau ; puis on me saisit par les poignets, les épaules, et je fus hissé sans ménagement dans la vedette, comme j'entendis l'un des hommes l'appeler.

Dès que je fus sur le pont, le bateau redémarra dans une violente embardée. On me laissa rouler sur le pont comme un thon fraîchement péché, toussant et crachant l'eau de mer que j'avais ingurgitée.

Lorsque j'eus un peu récupéré, je me mis péniblement sur mon séant. C'est alors que je fus confronté à la physionomie la plus effrayante que j'eusse jamais vue. De près, sa bestialité était écrasante, au point que je ne fus pas loin de croire que je délirais.

Sous un chapeau de cuir avachi n'apparaissait aucun front, rien qu'une grosse face bouffie couverte de poils. La mâchoire était saillante et dépourvue de menton. Une énorme bouche s'étirait en arrière, les coins disparaissant presque dans l'absurde chapeau, les lèvres charnues n'arrivant pas à cacher tout à fait les puissantes incisives de la mâchoire inférieure. Au-dessus de cette formidable bouche pointait un nez en forme de museau, plissé en un ricanement rappelant celui de la hyène, que surmontaient deux yeux pratiquement sans paupières. Ces yeux me regardaient à présent,

m'imposaient leur dur éclat rougeâtre. Je reculai sous le choc. Mais je restai forcé d'en soutenir le spectacle.

Le monstre me regardait d'un air des plus étranges, à la fois agressif et craintif, comme s'il hésitait à se jeter sur moi ou à s'écarter de mon chemin.

Nos yeux ne s'affrontèrent ainsi que l'espace d'un instant. De même que ne dura qu'un instant la bizarre ambiguïté qu'ils contenaient. Puis l'étrange homme noir reçut sur le dos un coup de son compagnon, qui vociféra : « Retourne à la barre, George ! Ne va pas encore faire des tiennes ! »

George le Noir regagna précipitamment son poste, sans dignité aucune. C'était un gaillard solidement bâti, pourvu d'impressionnantes épaules, mais court sur pattes. Il était engoncé dans une combinaison de travail grise.

Quand je tournai mon attention vers l'autre homme, mes premières impressions furent à peine plus favorables. J'étais décidément tombé dans un drôle d'endroit ! Ce spécimen était manifestement de type caucasien, sans malformations visibles, mais c'était une brute tout aussi épaisse. Il avait des traits lourds et terreux ; son expression était celle de l'abruti buté. Ses yeux présentaient la même couleur terreuse que sa peau ; ils plongèrent directement dans les miens l'espace d'un instant, puis se détournèrent d'une manière si furtive que je fus tout aussi déconcerté que sous le regard sauvage de George. Il évitait systématiquement tout regard direct.

Bien que rien en lui ne plaidât en sa faveur – en dehors du fait capital qu'il m'avait sauvé des eaux – j'acquis la vague impression que c'était un homme intelligent, sensible même, qui essayait de tenir quelque effrayant savoir enfoui au fond de lui ; et que cet effort l'avait animalisé.

Ses cheveux embroussaillés tiraient sur le roux et quelques poils de barbe inculte marron-jaune végétaient sur son visage. Il portait un fusil à pompe à l'épaule et serrait une bouteille dans sa main gauche.

Quand il croisa mon regard, il me tendit la bouteille, évitant de me regarder directement, et dit d'un ton moqueur :

— On dirait qu'un petit coup à boire ne te ferait pas de mal, héros !

— C'est d'eau dont j'ai besoin, dis-je.

Ma voix avait tout du croassement. La sienne était pâteuse, empreinte d'un léger accent. Il me fallut un petit moment pour me rendre compte que l'anglais n'était pas sa langue maternelle.

— Du vin de palme. Idéal le matin. Cuvée récente. Te fera le plus grand bien.

— J'ai besoin d'eau.

— Comme tu voudras. Il faudra que t'attendes qu'on soit à terre.

George était en train d'engager sèchement le bateau dans l'espace qui séparait l'île de l'îlot, courbé sur la barre avec une espèce de férocité appliquée. J'aperçus un morceau de plage de l'autre côté. L'homme blond cria à George d'être moins brusque.

— Quel est cet endroit ? demandai-je.

Il abaissa de nouveau les yeux sur moi, partagé entre la pitié et le mépris, fuyant mon regard.

— Bienvenue dans l'île du Dr Moreau, héros, dit-il.

Il bascula encore une fois la bouteille sur ses lèvres.

DE LA COMPAGNIE À TERRE

La vedette s'engagea dans un étroit chenal délimité par des rochers à gauche et par l'île à droite. Plus loin, c'était la haute mer, ce qui indiquait qu'en dépit des kilomètres que l'île comptait sur sa longueur, elle était d'une largeur considérablement moindre, du moins en son extrémité ouest. La plage était formée d'une étroite bande de sable, encadrée de pierres et de rochers et grignotée par des broussailles. George nous expédia par le travers en face de la grève et resta près de la barre, les épaules voûtées, attendant de nouvelles instructions tout en m'enveloppant d'un regard méfiant.

— Tu te sens la force de marcher ? me demanda l'homme blond.

— Je peux toujours essayer, dis-je.

— Il va falloir que tu essaies, héros. C'est ici que tu descends ! Y a pas d'ambulances dans le coin. J'ai les filets de pêche à surveiller, et c'est assez d'emmerde comme ça. George va te conduire au Q.G. Vu ?

Involontairement je lançai un regard soupçonneux vers ledit George.

— Il ne te fera pas de mal, dit l'homme blond. Si tu as dérivé sans problème au milieu des champs de mines, tu seras en sécurité avec George.

— Quel est donc cet endroit ? Est-ce qu'il y a d'autres... hommes blancs ici ? Je ne connais même pas votre nom.

L'homme blond s'absorba dans la contemplation du pont tout en frottant ses espadrilles souillées l'une contre l'autre.

— Tu n'es pas le bienvenu ici, héros, tu ferais bien de te mettre ça dans la tête. L'île du Dr Moreau n'est pas spécialement équipée pour les touristes. Mais on trouvera peut-être à t'utiliser.

— J'ai de quoi m'occuper ailleurs, répondis-je sèchement. Tout un tas de gens doivent être en ce moment à ma recherche. La navette de la FASA dans laquelle je me trouvais s'est écrasée dans le Pacifique à quelque distance d'ici. Je m'appelle Calvert Madle Roberts, et j'occupe un poste important au gouvernement. Quel est votre nom ? Vous ne me l'avez pas encore dit.

— Qu'est-ce que t'en as à foutre ? Je m'appelle Hans Maastricht et j'en ai pas honte. Et maintenant, à terre. J'ai du travail à faire et je tiens pas à m'attirer des ennuis.

Il se tourna vers George en faisant claquer la bretelle de son fusil pour donner du poids à ses paroles.

— Tu me conduis cet homme directement au Q.G., vu ? Tu vas voir le Maître avec lui. Tu t'arrêtes pas en chemin, tu restes bien sage. Okay ? Et tu t'arranges pour que les autres en fassent autant, compris ?

George braqua ses yeux sur lui, puis sur moi, puis de nouveau sur l'autre homme, balançant la tête en un geste de confusion.

— Est-ce qu'il comprend l'anglais ? m'enquis-je.

— C'est ce qu'il entrave le mieux, dit Maastricht en faisant claquer une nouvelle fois la bretelle de son fusil. Magne-toi, George. Mène cet homme au Q.G. Tu me reverras quand j'aurai vérifié les filets.

— Compris, dit George. Magne-toi. Mène cet homme au Q.G., me reverras quand vérifié les filets.

— Tu te contentes de l'amener en entier au Q.G., dit Maastricht en lui assénant une claque sur les épaules.

Le lourd gaillard sauta dans l'eau peu profonde et tendit une main pour m'aider. Je dis une main... c'était une chose noire toute déformée, que l'on aurait cru recouverte de cuir, qu'il me présentait. Que pouvais-je faire d'autre à part la prendre ? Il me fallut sauter pour tomber pratiquement dans ses bras. L'espace d'un instant je me retrouvai appuyé contre sa monumentale poitrine. Je sentis de nouveau en lui la même répugnance qui s'agitait en moi. Il fit un bond en arrière, me faisant perdre l'équilibre, de sorte que je tombai à quatre pattes dans l'eau.

— Et alors, vous allez vous dépêtrer ? cria Maastricht en s'esclaffant.

Détachant d'un geste vif le fusil de son épaule, il tira en l'air, probablement à titre d'avertissement, puis dirigea la vedette vers l'endroit où le chenal s'élargissait.

George le regarda s'éloigner, puis se tourna vers moi de façon presque craintive. Ses yeux sondèrent les miens ; étant privé de cou, il voûtait les épaules pour ce faire, comme s'il était myope. En même temps il me tendait cette main contrefaite. J'étais toujours à genoux dans l'eau. Il y avait quelque chose de poignant dans le geste du bonhomme. Je lui saisis le bras et me hissai sur mes pieds.

— Merci, George.

— Moi George. Toi pas t'appeler George ?

— Je me nomme Calvert Roberts... je suis content que tu m'aies aidé.

— Toi Quatre Membres Longs. Toi content toi aider. (Il porta sa caricature de main à sa tête, comme s'il essayait de démêler des concepts dépassant ses possibilités.) Toi content moi aider. Toi content George aider.

— Oui. Je ne me sens pas très solide sur mes jambes.

Il fit un geste en direction du large.

— Toi... trouver dans l'eau, oui ?

On aurait dit qu'il s'efforçait de visualiser quelque chose qui s'était passé très longtemps auparavant.

— Comment va-t-on à ton Q.G., George ?

— Q.G., oui, nous aller, bien sages. Pas s'arrêter en chemin, rester bien sage.

Sa voix était curieusement enrouée. Nous nous tenions sur les galets, en face d'une bordure de palmiers et de broussailles, tandis que se déroulait une petite comédie dans le genre valse hésitation – ou ce qui aurait pu être une comédie si j'avais eu la force de trouver la situation drôle. George ne savait pas s'il devait marcher devant moi, derrière ou à côté. Ses mouvements hésitants suggéraient qu'il répugnait à adopter une quelconque de ces trois solutions.

L'amabilité superficielle de notre conversation (si tant est que notre dialogue méritât ce nom) ne m'avait nullement débarrassé de ma crainte de George. C'était un monstre, et sa proximité physique continuait de me faire horreur. Quelque chose dans son maintien inspirait la méfiance. Ce ricanement de chacal sur sa figure semblait en perpétuel conflit avec ce que son naturel avait de porcin, de sorte que je me demandais constamment s'il était sur le point de prendre les jambes à son cou ou de se ruer sur moi ; et une certaine nervosité dans son piétinement maintenait ce doute au premier plan de mon esprit.

— Tu passes devant, je te suivrai, George.

Je crus qu'il allait détalé dans les fourrés. Je fis une nouvelle tentative.

— Très bien. Je passe devant et tu me suis.

Je crus qu'il allait foncer sur moi.

— Toi pas me faire misères ?

— Je veux aller au Q.G., George. J'ai besoin d'eau. Il n'y a pas de danger, n'est-ce pas ?

Il secoua sa grosse tête de droite à gauche.

— Danger, oui. Non. Pas s'arrêter en chemin, rester bien sage. Aller voir Maître avec lui.

Je me mis à marcher. Il se précipita aussitôt sur mes talons, ne me laissant qu'un pas d'avance, ses petits yeux porcins plongeant furieusement dans les miens chaque fois que je tournais la tête. Si je ne m'étais pas senti aussi épuisé, j'aurais certainement été plus effrayé ou plus amusé que je ne l'étais.

Dans mon état et en sa compagnie, je n'étais pas particulièrement bien armé pour apprécier le paysage. Je ressentis cependant à son contact une impression aussi forte qu'immédiate, une impression de majesté et de silence. Sous mes pieds s'étendait cette zone frontière dépourvue de végétation qui marque la séparation entre la terre et l'océan, même sur un coin de terre aussi précaire que celui-ci. Devant se dressaient des rochers délavés et les verts sombres de bouquets de palmiers et d'épineux. L'océan poursuivait son éternel mouvement ; les frondaisons pendaient en silence, dans l'expectative, ne se souciant pas le moins du monde d'être accueillantes.

Les broussailles s'avançaient par endroits assez près du bord de l'eau. Je vis un sentier qui s'enfonçait parmi les arbres, et je le pris.

George m'avait de toute évidence définitivement classé, car il dit :

— Il a Quatre Membres Longs. Tu as Quatre Membres Longs.

— C'est généralement ce qui se passe avec les humains, répliquai-je d'un ton sec.

George dit, ou plutôt psalmodia :

— Quatre Membres Longs – Ce n'Est pas Bon !

— Où es-tu allé pêcher ça ? demandai-je.

Mais je ne restai pas là à attendre sa réponse. Je m'engageai le long du sentier, et il se précipita sur mes talons, à un pas de distance. Ce fut pour moi un grand soulagement de me retrouver sous les arbres, à l'ombre.

Après tous ces jours passés en mer, ma démarche était incertaine, bien que je sentisse mes forces revenir à mesure que nous avançons.

J'étais préoccupé par un certain nombre de choses, dont la moindre n'était pas le contraste entre ma faiblesse et la force de la brute imbécile qui me suivait. J'étais aussi intrigué par ce que Maastricht – que je supposais être un Hollandais d'après son nom et son accent – avait dit : « Bienvenue dans l'île du Dr Moreau. » Ce nom ne m'était pas inconnu, mais je n'arrivais pas à le situer. L'île du Dr Moreau. Cet endroit était-il lié à quelque scandale ?

En dépit de ces préoccupations, je n'oubliais pas de faire attention à mon environnement, car il y avait eu quelque chose de menaçant dans l'avertissement donné à George par Maastricht. Qui ou qu'est-ce que nous étions susceptibles de rencontrer ?

Cette partie de l'île avait peu à offrir, en dehors de la précieuse propriété d'être de la terre ferme. Les rochers situés à notre droite, qui semblaient avoir été sculptés par l'eau en des temps immémoriaux, abritaient diverses choses déguerpissantes, probablement rien de plus exotique que des oiseaux et des lézards. Des bambous s'élevaient partout autour de nous, jaillissant de cavités rocheuses ou du sol, qui était jonché de cailloux et de grosses coques. Ils formaient un massif assez dense pour faire obstacle à notre progression, mais assez clairsemé pour tapisser d'un mélange d'ombre et de lumière l'endroit où nous marchions. De temps en temps un morceau de mer scintillait fugitivement à notre gauche, à travers un rideau de feuilles.

À un moment, je faillis trébucher sur une des grosses coques. La chassant d'un coup de pied, je remarquai que c'était la carapace blanchissante d'une tortue. C'était à croire que nous marchions dans un cimetière de tortues, tant il y avait de carapaces, mais de tortues vivantes, point.

De gros blocs de pierre reposaient de chaque côté, certains atteignant notre taille. Il nous fallut bientôt nous faufiler entre eux, et George se rapprocha désagréablement de ma pauvre nuque vulnérable. Deux de ces blocs d'éboulis composaient une espèce de porte monumentale ; de l'autre côté quelques rudes congénères de George se tenaient tapis.

Je les aperçus dans les fourrés à quelque distance de là et ne pus m'empêcher de faire halte.

Me tournant vers George, je dis :

— Pourquoi se cachent-ils ? Qu'est-ce qu'ils ont ?

Fixant sur moi un regard plein de roublardise, à la fois sournois et menaçant, George dit :

— Quatre Membres Longs – Ce n'Est pas Bon... Quatre Membres Court – On est Tous Pour !

Ses pieds entamèrent une espèce de danse dans la poussière. Ses yeux fuyaient les miens.

Il était inutile de tenter de tenir une conversation avec lui. Maintenant que ses congénères étaient dans les environs, il avait l'air plus dangereux que jamais.

— George, tu m'emmènes directement au Q.G., compris ? Toi pas t'arrêter, rester bien sage, t'arranger pour que les autres en fassent autant, okay ? Toi compris ?

Il se mit à haleter comme un chien, la langue pendante.

— Toi pas avoir carabine, Cal...

Peut-être s'efforçait-il de se rappeler mon prénom ; auquel cas il échoua, introduisant dans l'usage de cette abréviation une familiarité tout à fait déplaisante.

Je me souvenais de ce que Maastricht avait dit :

— *Maître* avoir carabine !

Il remua une puissante épaule dans ma direction, détournant les yeux tout en marmonnant :

— Oui, savoir *Maître* avoir carabine...

— Alors, en avant ! (Passant entre les blocs rocheux, je criai :) Dégagez là-bas ! On est pressés.

Une étonnante rangée de visages émergea des fourrés. Ils présentaient un air de famille avec celui de George, bien qu'il y eût une grande variété dans leur difformité. Il y avait là des museaux qui pointaient vers le haut et des espèces de trompes qui pointaient vers le bas ; des bouches sans lèvres, des bouches avec des lèvres en dents de scie ; des faces glabres et des faces presque entièrement couvertes de poils ou de duvet ; des yeux étincelants sans paupières visibles, des yeux qui rêvaient sous de lourdes paupières comme celles des chevaux. Tous ces visages étaient tournés soupçonneusement vers moi, le nez frémissant, et tous réussissaient à échapper in extremis à mon examen.

Au fond de quelques yeux tapis au plus profond de l'ombre, je surpris les chatolements rouges ou verts de l'étonnement, comme si je m'étais

trouvé confronté à des animaux de quelque conte de fées drolatique.

Et de fait, voilà que me revenaient en mémoire certains dessins d'artistes comme Charles Le Brun et Thomas Rowlandson, dans lesquels des physionomies d'hommes et de femmes se transformaient, à travers une série de métamorphoses, en figures animales – taureaux, lions, léopards, chiens, bœufs et cochons. L'effet produit était à la fois amusant et inquiétant. Je m'avançai en frappant lentement des mains, et lentement, ils s'écartèrent.

Mais ils questionnaient George, qui continuait de me suivre.

— Il a pas Quatre Membres Longs ?

— Il vient du Laboratoire ?

— Où est celui à la bouteille ?

— Il a une carabine ?

Et d'autres choses que je ne pouvais pas comprendre, car je devais apprendre que la diction de George était une merveille de netteté à côté de celle de ses amis, et lui-même une créature de génie au milieu d'un ramassis de crétins. Il continuait obstinément de me suivre en disant, ou plutôt en psalmodiant – car la plupart de ses phrases avaient des airs de comptine :

— Lui trouver dans grande eau. Lui Quatre Membres Longs. Lui Cinq Doigts Longs – Sans Force ni Raison. Pas s'arrêter, rester bien sage. Foncer au Q.G.

Il psalmodiait. Je titubais à côté de lui. Et les autres faisaient un pas ou un bond en arrière pour nous laisser passer – mais des mains aux doigts mutilés, des mains qui faisaient plutôt penser à des pattes ou à des sabots, se tendaient sur mon passage pour me toucher.

Une féroce odeur vint m'assaillir les narines, semblable aux relents d'une cage de tigre dans un zoo. Les arbres et les broussailles s'éclaircirent, le soleil se mit à cogner de plus en plus fort, et nous arrivâmes au village indigène.

Près des premières cases, à ma droite, s'élevait une haute paroi rocheuse. Des plantes grimpantes, couvertes de fleurs éclatantes, s'accrochaient au roc ; une cascabelle ruisselait au milieu de leur entrelacs, rebondissant de gradin en gradin. Elle alimentait une petite fontaine dont l'eau avait été souillée. Je n'en courus pas moins vers le roc et laissai tomber le liquide béni directement sur mon visage, mes lèvres, ma langue desséchée, ma gorge ! En vérité, la cascabelle n'était rien de plus qu'un

mince filet d'eau, mais les chutes du Niagara elles-mêmes n'auraient pas été mieux venues.

Au bout d'un moment il me fallut me reposer contre le roc, tout étourdi, ma nuque exposée au dégoulinement de l'eau. Je pouvais entendre les indigènes se rassembler furtivement autour de moi. Mais j'offris une action de grâces pour ma délivrance avant de les affronter.

Leurs corps disgracieux étaient cachés sous des combinaisons pareilles à celle que portait George ; bien des protubérances incongrues étaient ainsi dissimulées aux yeux du monde. Un ou deux d'entre eux portaient des bottes ; la plupart allaient pieds nus. Certains avaient procédé à des essais barbares pour se parer les cheveux ou le cou de coquillages et de bouts d'ossements. Ce n'est que plus tard que je me rendis compte qu'il s'agissait là des femelles de cette tribu extraordinairement hétéroclite.

Ces gens me fascinaient, mais je crois que je les fascinais encore plus.

— Il lape l'eau, dit l'un en s'avançant de côté, s'adressant à moi sans oser me regarder en face.

— Je bois de l'eau comme je crois que vous devez le faire, dis-je.

J'étais partagé entre la curiosité et l'appréhension, ne sachant pas trop si je devais essayer d'établir la communication ou de rompre ici le dialogue, mais au moins la créature qui s'était avancée semblait aussi inoffensive que les autres. George faisait penser à un mélange *outré*¹ de porc et de hyène ; cette créature ressemblait à une espèce de chien. Elle avait cet aspect servile du bâtard que l'on remarque parfois chez les humains, même en des parties du monde plus favorisées.

— Quel est ton nom ? demandai-je en la désignant du doigt pour que le message parvienne à destination.

Il se coula en arrière.

— Au Maître la Main qui Mutille. Au Maître la Voix qui Nomme...

— Quel est ton nom ?

Il toucha humblement sa poitrine bombée.

— Ton nom Bernie. Brave homme, brave gars.

— Oui, tu es un brave homme, Bernie.

Une légère faiblesse mêlée d'hystérie s'empara de moi. Trouver un Bernie ici, dans ce misérable coin de jungle sur un récif oublié au milieu du Pacifique – un Bernie qui ressemblait tellement à un toutou égaré – était soudain d'une drôlerie irrésistible. Tout de même, me dis-je, Bernie, comme le premier saint-bernard venu ! Je fus pris de fou rire, m'écroulant contre le

roc. Je riais encore quand je me retrouvai assis dans la boue. Et lorsqu'ils se pressèrent autour de moi, m'enveloppant de leur regard bovin, je me couvris le visage, pleurant et riant à la fois.

J'entendis à peine le coup de sifflet.

Eux l'entendirent. « Le Maître Sait ! Le Maître Siffle ! » Ils se mirent à tourner sur eux-mêmes, mal à leur aise. Je levai les yeux, craignant d'être piétiné.

Puis l'un d'eux détala, et tous les autres le suivirent comme un troupeau de bétail pris de panique. George resta jusqu'à la fin, me fixant d'un air perplexe de dessous son chapeau, marmonnant dans sa barbe. Puis il tenta lui aussi de fuir.

Trop tard. Le Maître apparut. George se prosterna sur le sol, se couvrant la tête en un humble geste de soumission. Un fouet claqua sur ses épaules et le Maître le dépassa pour se diriger vers moi à grandes enjambées.

Je me remis lentement sur mes pieds et m'adossai au roc. Je fus tenté d'imiter les indigènes et de prendre les jambes à mon cou.

Le prétendu Maître était terriblement grand ; j'estimai sa taille à au moins trois mètres, ce qui était inconcevable pour un être humain.

Je pouvais le voir au milieu des arbres et des huttes, en train de s'avancer sur une large piste à moins de cinquante mètres de moi. J'eus la vision d'une calme étendue d'eau derrière lui, mais toute mon attention était concentrée sur sa personne.

Il portait une carabine pointée devant lui, en position de tir. Elle était dirigée sur moi de façon presque négligente. Sa démarche était pleine d'assurance ; il y avait en elle quelque chose de rigide et de mécanique.

Son visage était dissimulé sous un casque : je ne pouvais pas voir ses yeux. Comme il se rapprochait, je vis que ses bras et ses jambes étaient faits de métal et de plastique.

— Mon Dieu, c'est un robot ! dis-je à voix haute.

Puis il arriva au coin de la paroi rocheuse et me fit face.

— D'où sortez-vous ? me lança-t-il.

ENTRE LES MAINS DU MAÎTRE

Une des raisons de ma croyance en Dieu tient à la présence dans ma vie d'émotions et d'intuitions échappant à la méthode scientifique. J'ai rencontré par ailleurs des hommes de science qui croient à la télépathie tout en niant Dieu. Pour moi il est plus sensé de croire en Dieu qu'en la télépathie ; la télépathie me paraît être une mystification dépourvue de toute base scientifique comme l'astrologie (bien que j'aie rencontré des hommes travaillant prosaïquement sur la Lune qui croyaient dur comme fer à l'astrologie), tandis que Dieu ne peut être sans base scientifique puisqu'il est le Moteur Premier qui contient la science ainsi que tous les autres effets de notre univers. C'était du moins la petite idée que je m'étais provisoirement fabriquée, pour ma satisfaction personnelle. Dieu est un terrain mouvant.

Dès que je fus en face du Maître, je ressentis quelques-unes de ces émotions – jugez-les emphatiques si vous voulez – que je signalais plus haut comme échappant à la méthode scientifique. Dès qu'il parla, je sus qu'en lui, comme dans ses créatures, peur et agressivité se mêlaient. Dieu me rendait avisé.

Il ne pouvait pas s'agir là d'un robot.

Je levai les yeux vers la chose. Une fois que j'eus repris le contrôle de moi-même, je vis que le Maître, tout en restant d'une stature redoutable, n'était pas aussi grand que j'en avais jugé dans ma quasi-panique. Il mesurait dans les deux mètres vingt-cinq, ce qui revient à dire qu'il ne me dépassait guère que d'une tête.

Sous son casque se détachait une figure pâle qui transpirait tout autant que la mienne.

— Qui êtes-vous, et d'où sortez-vous ? questionna-t-il.

J'ai appris à connaître les hommes, à les percer à jour au-delà de leurs poses. Je sais distinguer les durs de ceux qui n'en ont que les apparences. En dépit de la rudesse qu'il y avait dans la voix de cet homme, il me sembla y percevoir une certaine indétermination. Je me détachai du rocher sur lequel j'étais appuyé.

Il marqua le pas gauchement, afin de continuer à me faire face, tout en braquant son fusil sur mon ventre. Cela eut pour effet d'attirer mon attention sur l'arme, que je reconnus pour être d'un type dont étaient équipées les Forces Coalliées d'Invasion et d'Occupation. C'était un Xiay 25 A, fabriqué à peu de frais par nos alliés chinois et susceptible d'usages multiples : il pouvait tirer des balles ordinaires, des bombes asphyxiantes, des grenades à crampons et autres joyeusetés de ce genre. L'homme-robot portait un fouet et un revolver à sa ceinture. Il était bien armé s'il était dehors pour une promenade matinale.

Il répéta sa question.

Je me campai solidement devant lui, luttant contre ma faiblesse.

— Je suis américain, ce dont vous ne pouvez sans doute pas vous vanter. Je m'appelle Calvert Madle Roberts, et je suis sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, dans le gouvernement Willson. Je revenais d'une mission ministérielle quand mon avion s'est écrasé dans le Pacifique. Vos employés m'ont ramené à terre. Il faut que j'entre immédiatement en contact avec Washington.

— Mes employés ? Vous devez sans doute faire allusion à Maastricht. À quoi diable jouait-il en vous débarquant ici ? Ce n'est pas une fête foraine que je dirige. Pourquoi ne vous a-t-il pas amené par la lagune ?

— Je viens de passer neuf jours à la dérive. Je suis à peu près entier et j'ai besoin de contacter mon département le plus tôt possible, d'accord ? Si c'est vous le patron, c'est à vous qu'incombe la responsabilité de vous occuper de moi.

Il émit un grognement qui pouvait passer pour un petit rire.

— C'est moi le patron ici, ça ne fait aucun doute... Et je peux très bien vous faire rejeter à la mer.

— Vous ne manquez vraiment pas d'air. Je vous ai dit mon nom. Roberts. Quel est le vôtre ?

Ses lèvres se retroussèrent légèrement.

— Appelez-moi Maître, comme tout le monde ici.

Il pivota sur lui-même d'un violent mouvement du corps et reprit le chemin par où il était venu. Je lui emboîtai le pas.

Nous cheminâmes le long de la misérable piste qui servait de rue principale au village indigène. Ses habitants, ayant rassemblé leur courage, étaient revenus nous guigner. Ils laissaient tomber des formules apotropaïques sur le passage de leur Maître.

— À Lui la Main qui Mutille...

— À Lui la Tête qui Blâme...

— À Lui le Fouet qui Dompte...

au-delà du petit village dépenaillé s'étendait la lagune. La route la contournait, serpentant le long de ses tranquilles eaux vertes jusqu'à des bâtiments qui apparaissaient entre les arbres. Plus loin, se dressait une colline escarpée dont les falaises grises dominaient la forêt. Si viles que fussent les affaires humaines en ces lieux, la nature y apposait une note de majesté.

Il était impossible de rivaliser avec les grandes enjambées mécaniques du soi-disant Maître. Je me faisais de plus en plus distancer. Un groupe d'indigènes travaillait à l'autre bout de la lagune, où l'on pouvait apercevoir une grue mobile ; ils s'interrompirent pour nous regarder.

Ma vision commença à se brouiller quand le chemin se mit à grimper. Un rempart de grands poteaux de métal se dressait là. Le haut de la palissade était muni de rouleaux de fil de fer barbelé. Le Maître s'arrêta devant une porte étroite ménagée dans la paroi, se pencha maladroitement pour la déverrouiller. J'entendis jouer les serrures. Il tourna un volant, la porte s'ouvrit et il la franchit. Dès que je l'eus rejoint, il la repoussa et la referma de l'intérieur.

Une immense faiblesse me gagna. Je tombai sur un genou.

— Bella ! appela-t-il sans m'accorder la moindre attention.

Je me relevais, prêt à reprendre ma marche, quand une étrange silhouette sortie d'un des bâtiments accourut vers nous. Ça portait une robe. Ça – non, elle, Bella – avait les courtes jambes difformes communes à la plupart des autres habitants de l'île. Sa peau était d'un rose terne. Sa figure était aussi hideuse que celle de George et de ses camarades, mais ses yeux étaient curieusement... caressants, oui, je crois que c'est le mot. Ils luisaient d'un doux éclat qui avait quelque chose d'oriental. Elle évitait de me

regarder directement, mais elle s'approcha sans rechigner tout en écoutant ce que le Maître lui disait.

À ma grande surprise, elle marcha droit sur moi et essaya de me soulever de terre. Un frisson nerveux me parcourut à son contact. Puis je m'écroulai.

Je ne perdis jamais complètement connaissance. Je discernais d'étranges visages autour de moi, et j'eus conscience d'être transporté dans une pièce obscure. Quelque chose de frais fut placé sur mon front. On me versa de l'eau dans la bouche ; je pouvais à peine avaler, et le récipient fut remporté. Puis on me banda les yeux. Je restai étendu, privé de volonté, tandis que des mains expertes me parcouraient le corps et que l'on me soumettait à un examen approfondi. Autant de choses que je remarquai à peine sur le moment, mais que je devais me rappeler plus tard.

Quand je revins enfin à moi, le bandage avait été ôté de mes yeux. J'étais nu sous un drap et je me sentais parfaitement reposé. Me soulevant sur un coude, je vis qu'un onguent contre les coups de soleil avait été appliqué sur ma poitrine et mon visage. La femme répondant au nom de Bella se tenait accroupie dans un coin de la pièce. Un éclat vert passa dans ses yeux quand elle tourna la tête vers moi.

— Toi... sentir bien maintenant ?

— Je pense.

— Toi aimer whisky ?

— Merci, mais je ne bois pas.

— Pas boire ? Toi boire eau.

— Je veux dire que je ne bois pas d'alcool.

Elle me fixait sans bouger. Elle avait de courts cheveux noirs. Je me demandai si c'était une perruque. Son nez faisait penser à un museau de chat.

— Merci de m'avoir veillé, Bella. J'étais plutôt mal en point. La réaction.

— Moi dire Maître.

Elle s'éclipsa, ouvrant à peine la porte pour sortir, la refermant aussitôt. Décidément féline.

La pièce prit une nouvelle dimension dès que mon infirmière fut partie. Mon corps me parut extrêmement léger. Bah, me dis-je, c'est comme ça sur la Lune. Il ne faut pas s'attendre à trop de réalité. La réalité n'est ici qu'un sixième de ce qu'elle est sur Terre.

— M pour Madame la Lune, dis-je à voix haute.

Il y avait de la musique qui jouait tout près, de la musique et la puissante chaleur d'une journée tropicale. La musique était du Haydn, ce compositeur qui en était venu à dominer tous les autres, même Bach et Beethoven, au cours des dix dernières années. Il me semblait bien que c'était sa Cinquante-Quatrième Symphonie qu'on entendait. Haydn et Hélios...

Par je ne sais quel tour que me joua mon esprit, je me rappelai qui était Moreau.

J'avais les yeux fixés dehors sur une cour pleine d'un beau désordre. Entassés pêle-mêle, il y avait là des pots de peinture, des plaques de bois, des panneaux de métal. Maastricht, toujours cramponné à sa bouteille, traversa mon champ de vision. J'avais oublié qu'il était lui aussi sur la Lune.

J'entendis le Maître lui crier après.

— Pourquoi diable avoir largué ce politicien où tu l'as fait ? C'est vraiment chercher les ennuis... ceci n'est pas une fête foraine ! Suppose que George ait...

— Je me suis pas soucié de l'amener par le port parce qu'il fallait que je me grouille d'aller voir les filets, comme vous m'en aviez donné l'ordre, répliqua la voix de Maastricht. J'ai eu mon compte d'engueulades pour la journée. George vous l'a amené en entier, non ?

— Il a fallu que j'aille à la rescousse du bonhomme. Ils étaient prêts à le mettre en pièces, si tu veux le savoir.

— Pfft ! Vous me ferez pas croire ça. N'importe comment, qu'est-ce qu'on fait de ce type maintenant qu'il est là ?

— Tu sais très bien qu'il ne peut pas rester ici. Regarde un peu plus loin que le bout de ton nez, mon garçon. Suppose qu'il se mette dans la tête de faire équipe avec Warren ?

— Bon Dieu, vous occupez pas de Warren... Laissez courir pour l'instant, Maître. Il est temps que je m'offre un gorgeon.

Le dialogue se poursuivit, mais d'étranges vagues ondulaient dans ma tête, porteuses de ténèbres. Je regagnai péniblement mon lit, plongeai une main sous l'oreiller et sombrai dans un sommeil agité. J'étais sans arrêt plus ou moins arraché de ses profondeurs par des rêves effrayants, dont le motif récurrent était un gigantesque M, noir, tantôt taillé dans le roc, tantôt dans

de la chair. Il m'arrivait parfois de me réveiller pour trouver Bella à mon chevet, en train de me veiller ou de m'éponger gauchement le front.

Depuis que j'étais sur la Lune, je trouvais plaisantes certaines choses qui ne m'auraient pas semblé telles autrement. À sa façon féline, Bella se pressait contre moi. Sa bouche, avec ses incisives aiguës, touchait la mienne. J'aime le pouvoir et son exercice ; dans n'importe quelle situation donnée je manœuvrerai jusqu'à l'avoir bien en main ; mais avec Bella contre moi, dont les airs craintifs ne dissimulaient pas les allures de fauve, je savourais la faiblesse dans laquelle je flottais. C'est ainsi que les choses se passent sur la Lune.

Arriva enfin un temps où je pus me mettre sur mon séant, la tête absolument claire. Mes horloges internes me dirent que ma fièvre avait duré deux ou trois jours. Des vêtements repassés de frais étaient posés près de mon lit. Je posai les pieds par terre et me mis debout. Mes jambes me parurent plus minces qu'avant. J'éprouvai mon équilibre ; une légère houle continuait de me bercer, un fantôme des jours passés à dériver dans mon esquif ; mais je repris contrôle de moi-même et n'eus aucune difficulté à marcher jusqu'à la fenêtre.

Devant moi s'étendait l'île du Dr Moreau, baignant dans sa dose quotidienne de soleil, tandis que le Pacifique attendait comme toujours à l'horizon, réservoir d'énergie. Dans la cour débarras, un oiseau passa en piqué. Tout le reste était immobile. La Lune s'était enfoncée derrière mon horizon psychique. Je revins vers le lit et m'assis.

Un peu plus tard, Bella se glissa dans la pièce.

— Toi... es mieux ? demanda-t-elle.

Je lui fis signe d'approcher. Elle resta où elle était, une main sur la porte. L'enveloppant d'un regard pénétrant, je récapitulai les sentiments mêlés qu'elle m'avait inspirés durant ma fièvre. Elle portait une robe de toile écrue qui lui descendait jusqu'aux chevilles. Celle-ci était déchirée. La déchirure et son maintien général avaient quelque chose de pitoyable ; et pourtant, il y avait dans sa façon de faire le dos rond une note de défi que j'admirais. Elle était par ailleurs assez laide, mais il y avait en elle une animalité qui avait vaguement éveillé mes appétits les plus charnels.

— J'apprécie les attentions que tu as eues pour moi pendant que j'étais malade, Bella, dis-je. J'ai du travail à faire maintenant. Où est la douche ici ? Je suis sûr que ça me ferait le plus grand bien.

— Le Maître vouloir toi parler.

Peut-être avait-elle compris, peut-être pas.

Elle me conduisit le long d'un petit couloir et me fit pénétrer dans une autre pièce. De la musique était en train de jouer – encore du Haydn. Je m'étais attendu à voir le Maître me dominer de toute son impressionnante hauteur, mais il n'était pas là. C'était une pièce assez plaisante, mais presque dépourvue de mobilier. Il y avait une large baie vitrée qui donnait par-dessus la palissade – la vue aurait pu être agréable, n'eût été l'aspect sinistre de l'environnement immédiat.

Je pouvais voir un morceau d'une tranquille lagune, dont les eaux presque turquoise étaient abritées de l'étendue bleue du Pacifique par un cordon littoral presque continu. Un petit port, réduit à un appontement fatigué auquel était amarré un bateau, était niché au creux de la côte. De grands palmiers se penchaient vers l'eau, couvrant quelques huttes de leur ombre. Derrière, la jungle escaladait une pente dont le sommet se perdait derrière le bâtiment où je me trouvais.

Le décor était si typiquement tropical que j'en vins à me demander si je ne l'avais pas déjà vu dans quelque vie antérieure. Puis je me souvins que ce genre de paysage incarnait un des rêves d'évasion préférés du début du XX^e siècle : la retraite dans les mers du Sud, où un vapeur européen ne venait mouiller qu'une fois par mois, et où les filles n'étaient vêtues que de pagens de raphia. Et je me dis, comme je me retournais pour observer l'antre du Maître, qu'il y avait beaucoup de choses dont j'avais lieu d'être reconnaissant. À commencer par la vie.

Un des murs était occupé par un écran tridi : mes yeux plongeaient dans une vaste salle surchargée d'ornements, appartenant peut-être à quelque palais allemand, où un orchestre sacrifiait de son mieux au culte de Haydn. Je reconnus immédiatement la chaîne comme étant Monde Trois ; elle diffusait de la musique depuis Chicago vingt-quatre heures sur vingt-quatre et pouvait se capter n'importe où par relais satellite, même dans ce coin perdu de l'océan. On pouvait aussi la prendre sur la Lune. Un des agréments auxquels la guerre n'avait pas encore mis fin.

Puis la voix du Maître vint se superposer à la musique, tandis que l'orchestre s'estompait.

- Je vais venir vous parler, Roberts. Êtes-vous prêt ?
- Certainement. Qu'est-ce qu'il y a encore ?
- Il se peut que vous soyez surpris.

Là-dessus, une porte latérale s'ouvrit, et quelqu'un entra. Maastricht suivait, mais je le remarquai à peine.

J'étais trop occupé à regarder la personne qui le précédait.

C'était le Maître. Je reconnus la face pâle. Il devait avoir dans les trente-cinq ans. Il avait considérablement rapetissé depuis la dernière fois où je l'avais vu parader. Il s'avança rapidement dans un fauteuil roulant motorisé et s'arrêta devant moi. Je reculai et m'assis dans un fauteuil relax. Il n'avait pas de jambes. Un vêtement flottant lui couvrait le corps.

— Nous y sommes, Mr Roberts. Maintenant que vous me voyez tel que je suis, nous savons tous les deux où nous mettons les pieds.

Il était plein d'expressions argotiques passées de mode depuis dix ans, et il utilisa celle-là avec une pointe d'humour.

— De toute façon, je ne peux pas supporter ces prothèses très longtemps avec cette chaleur. Et maintenant, nous allons avoir une petite conversation pendant que Bella va vous apporter quelque chose à manger.

Dépouillé de son armure et attifé de ce vêtement flottant, le soi-disant Maître offrait à première vue toutes les apparences de la faiblesse et de la féminité. Mais je remarquai dans la face blême, dans les joues fortes et la bouche fine et pâle quelque chose d'impitoyable dont n'importe qui aurait tenu compte – quelque chose que l'on ne pouvait que respecter ou contourner.

J'étais en train de le jauger quand il se retourna pour dire quelque chose au Hollandais, qui musardait dans les parages.

— Un bien fâcheux accident, dis-je avec un geste en direction du fauteuil roulant perfectionné. Qu'est-ce qui vous a amené sur cette île du Pacifique en pleine zone de combat ? Vous êtes anglais, n'est-ce pas, si j'en juge par votre accent ?

Il me fixa sans ciller.

— Il se trouve que je suis né en Angleterre. Et alors ? Je ne me soucie pas plus de l'Angleterre qu'elle ne s'est soucée de moi. Maudite Angleterre. Je suis apatride – c'est aussi simple que ça. Vous me suivez ?

Je ne me préoccupai pas de répondre. Bella entra, poussant devant elle un chariot à dessertes qu'elle installa devant moi. Il contenait un assortiment d'alcools, auquel je ne touchai pas, et de la citronnade fraîche à laquelle je fis largement honneur. La nourriture était coréenne, servie directement dans des plateaux de congélateur et très savoureuse, surtout pour quelqu'un qui n'avait rien absorbé de solide depuis des jours.

— Vous vous y connaissez en matière de construction, Mr Roberts ? demanda Hans.

— Ce n'est pas important, lui dit le Maître. Laisse-nous seuls. Retourne au port. Qu'est-ce que tu as à traîner ici, n'importe comment ?

— D'abord vous voulez que je peigne les panneaux, ensuite vous voulez que j'aille travailler au port...

— Hans, ceci n'est pas une fête foraine. Il y a du travail à faire. Va au port quand je te le dis. Tu sais bien que cette racaille ne travaille pas convenablement sans toi.

— Pour ce que j'en ai à foutre... grommela Maastricht, mais il sortit quand même à reculons en jetant des regards noirs à l'homme dans le fauteuil.

Quand nous fûmes seuls, le Maître dit en manière de conclusion :

— J'essaie de bien gouverner mon petit navire. Et maintenant, Mr Calvert Roberts, puisque vous êtes là, même si c'est à mon grand regret, si nous parlions un peu ?

— Excellente cuisine... Après plus d'une semaine dans un canot découvert, je vous assure qu'un homme a de quoi être plus que satisfait quand la Providence le rend à la terre ferme et lui procure de l'eau, de la nourriture et de la compagnie – même si celle-ci n'est pas très amicale.

— Je n'ai jamais vu personne remercier la Providence de sa présence sur ce rocher.

— Peut-être qu'ils auraient dû essayer... Je voudrais justement discuter avec vous de ce que vous appelez ce rocher...

Il secoua négativement la tête.

— Je voudrais discuter de *vous*. Peu importe ce que vous voulez. Chaque chose en son temps. J'ai mes priorités.

— Écoutez, l'ami, vous y allez quand même un peu fort. Vous ne vous êtes même pas présenté. Je ne suis pas votre chose, mettez-vous ça dans la tête. Je ne vous donnerai pas du « Maître » – quel est votre nom ?

— Ici on ne m'appelle pas autrement que « Maître ».

— Vous ne gagnerez rien à persister dans cette attitude, je vous assure. Votre présence ici, en pleine zone de combat, enfreint probablement les lois militaires et vous expose à de graves sanctions.

Je continuai de manger pendant que l'orchestre continuait de jouer et que mon interlocuteur se propulsait à toute vitesse à travers la pièce.

Virant devant moi, il me fit face et dit :

— Puisque vous trouvez cela tellement important, sachez que mon nom est Dart. Mortimer Dart – bien que je sois désormais aussi privé de nom que de patrie. Comme je suis privé de forme. Il n’y a pas place pour vous sur cette île si vous ne vous soumettez pas à mon autorité.

— À quoi bon vous énerver, Mr Dart ? Je ne défie pas votre autorité, et ce n’est pas moi qui vais vous réclamer le moindre bout de votre petite île. Mon intention est simplement de regagner les États-Unis aussitôt que possible. Ma présence y est réclamée. La FASA – c’est-à-dire les Forces Alliées Spatiales et Aérospatiales, au cas où ce sigle ne vous dirait rien – va ratisser toute cette région en quête d’éventuels survivants de l’accident arrivé à la navette. Il faut absolument que vous me laissiez utiliser votre radio pour prendre contact avec le Q.G. de la FASA à San Diego, qui transmettra mon message au Président, l’informant de mon bon état et de ma position présente. Vous serez dédommagé de tout dérangement occasionné.

Il me regarda par-dessus une épaule difforme, les lèvres serrées.

— D’après vous, vous êtes un sous-secrétaire d’État. Un copain du Président, hein ? Un gros bonnet. Une huile. Ce n’est pas une histoire facile à avaler – vous avez échoué ici à demi mort. Prouvez-moi la vérité de vos dires.

— Tous mes papiers se sont perdus dans l’accident du *Léda*. Essayez de contacter la FASA, demandez-leur si le sous-secrétaire d’État Roberts est porté disparu. Ou alors je peux alerter mon propre département sur une longueur d’onde confidentielle – ils ne seront que trop heureux de m’identifier. Vous pouvez aussi vérifier les noms des gars qui m’accompagnaient. Je peux vous les donner. Je suis tout ce qu’il y a d’authentique. Comme sont authentiques les nouvelles que j’apporte au Président.

Son regard se fit soupçonneux.

— Quelles nouvelles ?

Je regardai ma montre et effectuai un rapide calcul. La guerre allait vite, même dans la phase plus ou moins bidon des premiers engagements. Des mouvements militaires qui étaient secrets dix jours auparavant devaient être à présent connus de tout le monde sur Terre.

— Vous suivez le déroulement de la guerre ?

Il fit un geste en direction de l’orchestre sans cesser de me tenir sous son regard furieux.

— Je préfère ceci. Si les hommes tiennent absolument à s'entretenir, qu'est-ce que je peux y faire ?

— Les forces soviétiques terrestres, maritimes et aériennes sont sur le point d'occuper Hokkaido et les îles voisines du Japon. Elles auront ainsi sous leur contrôle toute la mer du Japon ainsi que plusieurs routes maritimes entre les États-Unis et la Chine. Je revenais d'une conférence sur la Lune consacrée à la conduite future de la guerre sur la scène japonaise ; il est essentiel que je fasse tout de suite mon rapport. Beaucoup trop de temps a déjà été perdu au profit de l'ennemi.

Dart accueillit ces paroles d'un air sombre. Puis il parla sur un ton plus conciliant.

— J'ai vu un bulletin ce matin. Une formidable attaque vient d'être lancée contre les cités et les ports japonais... Donnez-moi quelques détails à votre sujet, juste pour me permettre de vous situer.

Mes mains se crispèrent sur mes genoux. Le cauchemar, l'agonie finale du XX^e siècle étaient en train, et j'étais assis là, soumis aux caprices d'un pauvre petit fou... Je lui donnai rapidement quelques détails. Né dans une ferme du Connecticut, fils unique. Père ambitieux d'ascendance allemande, mère écossaise presbytérienne. Familles plus qu'aisées des deux côtés. Les relations de mon père m'avaient permis d'entrer dans la vie politique dès ma sortie de l'Université. Un petit poste dans le gouvernement Ammader m'avait permis de partir en mission à Pékin à l'époque où les hostilités russo-chinoises s'étaient déclenchées le long de l'Ussuri. M'étais trouvé à Helsinki au moment de l'Incident d'Helsinki, qui marquait le début de l'expansionnisme soviétique. M'étais réfugié en Finlande et en Europe avec des blocs mémoriels vitaux provenant du Q.G. de la NAPA. M'étais vu offrir un poste gouvernemental peu après, sous le président Willson.

Dart prêta une oreille attentive à ce récit, la tête légèrement penchée de côté. Je sentis qu'il ne savait pas trop s'il devait me croire ou non. Ce que je disais était convaincant et assez proche de la vérité.

— Vous êtes un homme entreprenant. Avoir réussi à vous promener ainsi autour du monde, en dépit de toutes les restrictions sur les déplacements, d'est en ouest, du nord au sud, toutes ces activités officielles... À vous en croire, vous avez eu des années bien remplies. Si tout cela est vrai, on peut dire que vous en avez eu pour votre argent. (Il soupira.) À simple titre de renseignement, quel âge avez-vous, Mr Roberts ?

Je pris soin de ne pas laisser paraître mon impatience grandissante.

— Trente-cinq ans, ce qui n'est pas de la première jeunesse. Né le 24 mai 1961. Marié quatre fois, divorcé quatre fois. Pas d'enfant. Y a-t-il encore quelque chose que vous aimeriez savoir ? Je n'ai pas besoin d'un passeport pour l'île du Dr Moreau, je suppose ?

Il fit de nouveau le tour de la pièce, faisant décrire un large arc de cercle à sa voiture avant de s'arrêter brusquement devant moi, le sourcil froncé, une expression menaçante sur le visage.

— Nous avons le même âge, Mr Roberts. Nous sommes nés le même jour du même mois. Est-ce une coïncidence, une mauvaise plaisanterie ou je ne sais quel coup monté ? Pendant que vous profitez pleinement de l'existence – voyages, femmes, tout ça – je traînais la mienne sur des béquilles, ou dans cette voiture, ou pire encore. Le même jour. La gloire pour vous, l'humiliation pour moi.

— La gloire...

— Vous ne connaissez pas votre bonheur, espèce d'ordure à deux bras et à deux jambes.

Il prononça ces mots sans emphase aucune ; c'était simplement une réflexion qu'il devait avoir l'habitude de faire quand il se trouvait confronté à des gens de constitution normale. Il me regarda dans les yeux en disant cela, me forçant à les baisser. Le visage de Dart, sous ses aspects poupins, était tout à fait frappant. Il possédait un crâne imposant, bien pourvu en mâchoires et en nez, et c'étaient deux yeux haineux, profondément enfoncés dans les orbites, qu'il posait sur l'univers. Il avait des cheveux noirs coiffés à la diable mais qui lui retombaient sur le front de façon assez élégante. Peut-être avait-il tendance à s'empâter.

— Comme vous deviez le prévoir, je me sens gêné, Mr Dart. Oui, nos vies ont sans doute été très différentes. Mais n'oubliez pas que la mienne a été sans problème. C'est le lot de tout le monde. Vous n'avez pas besoin de m'expliquer ce qu'il entre de mystère dans les voies de Dieu, qui communique très souvent à travers la souffrance.

— Dieu ! fit-il en écho, et il proféra un blasphème.

Bien que les faibles ne soient pas les seuls à jurer, je considère cet acte comme une marque de faiblesse.

— Un reste de l'éducation presbytérienne de votre mère, je suppose...

Il était temps de changer de sujet. L'orchestre s'était lancé dans le dernier mouvement de la symphonie de Haydn, et Bella vint remporter presque subrepticement le chariot à dessertes.

Je dis à Dart :

— Je crois bien connaître toutes les îles du Pacifique. Mais je n'ai jamais entendu parler de l'île du Dr Moreau. Comment ça se fait ? Qui l'a baptisée ainsi ?

Il riposta par une autre question.

— Est-ce que le nom de Moreau vous dit quelque chose ?

Je me frottai le menton.

— Je dois reconnaître que oui. J'étais autrefois un grand admirateur des romans scientifiques de H.G. Wells, l'auteur des *Premiers hommes dans la lune* et de *La Machine à explorer le temps*. Wells a écrit aussi un roman ayant pour cadre une île du Pacifique, dépourvue de nom si je me souviens bien, sur laquelle un certain Dr Moreau pratiquait des expériences pénibles sur diverses espèces d'animaux. Y a-t-il un rapport ?

— Vous êtes sur l'île du Dr Moreau. C'est la même île.

Je me mis à rire – un peu jaune, je dois l'admettre.

— Allons, Dart. L'île du Dr Moreau est parfaitement fictive. Wells écrivait une allégorie. Je peux faire la distinction entre le réel et l'imaginaire, merci bien.

— Vantardise d'ignorant, Mr Roberts. Wells a peut-être écrit une allégorie, mais son île est bel et bien empruntée à la réalité – exactement comme l'île sur laquelle le Robinson de Defoe fait naufrage est inspirée d'une île réelle. Vous connaissez Robinson Crusoé ? De même qu'il a existé un équivalent de Crusoé, il y a eu un Moreau. Le véritable Moreau était un gentleman d'une certaine distinction qui faisait partie de l'Académie de Chirurgie d'Édimbourg ; il était connu sous le nom de Mr Angus McMoreau. C'était un élève de Thomas Huxley – Wells l'a rencontré. On connaît bien sa vie. Wells ne s'est guère éloigné des faits réels ; il les a seulement très fortement dramatisés. En fait, McMoreau lui a intenté un procès.

— Tout ça doit remonter à plus d'un siècle, si je ne m'abuse.

Dart nourrissait de toute évidence de dangereuses illusions. Je n'arrivais pas à croire à ce qu'il me racontait, mais préfèrai dissimuler mon scepticisme.

— Oui, tout cela se passait il y a plus d'un siècle, oui, dit Dart avec un sourire aigre. Mais quelle différence cela fait-il ? Les expériences de Moreau continuent encore aujourd'hui d'intéresser la recherche. Il explorait la frontière entre la nature humaine et animale, où gisent les ressorts du

comportement de l'homme moderne. Les impératifs territoriaux, pour ne citer qu'un exemple qui ne vous est sans doute pas étranger. Des questions auxquelles le monde scientifique essaie de répondre aujourd'hui à travers des disciplines futiles comme la paléontologie et l'archéologie, McMoreau a essayé de les résoudre par la chirurgie. Ses méthodes étaient primitives, mais ses idées étaient valables... C'était un vieux fou génial, il n'y a pas à dire.

» Après la mort de McMoreau, un assistant non mentionné dans le roman de Wells poursuivit ses travaux pendant plusieurs années. Puis il trépassa lui aussi, et les habitants de l'île durent se débrouiller tout seuls pour survivre. Sûr que les choses n'ont pas dû être faciles pour eux. Comme vous le savez, c'étaient des êtres hybrides, mais ils réussirent à se reproduire, et ils forment la base de la population que vous pouvez voir ici aujourd'hui. Tous ces gens descendent en droite ligne des créatures de l'époque de Moreau.

La symphonie s'acheva. L'orchestre salua. Dart se carra dans son fauteuil roulant, terminant son discours, les yeux fixés sur la lagune.

— Durant la Deuxième Guerre mondiale, les forces japonaises envahirent la plus grande partie du Pacifique, y compris cette île. Mais un détachement permanent n'y fut pas installé. Puis, après la reddition des Japonais, l'existence de cette île fut portée à la connaissance des Américains. À propos, son nom local est Narorana. Ce qui signifie propriété privée. Une expédition scientifique fut envoyée en reconnaissance et...

Il s'interrompit. Quelque chose dans la cour extérieure venait d'attirer son attention. Il s'élança vers la fenêtre. J'allai regarder moi aussi, impressionné par son expression de fureur absolue.

Il n'y avait que Bella en vue. Elle se tenait près de la palissade. Un instant je crus qu'elle était en train de parler toute seule ; puis il devint manifeste qu'elle devait communiquer avec quelqu'un de l'autre côté de la fortification.

— Combien de fois lui ai-je dit...

Dart s'était remis en mouvement ; il fonça à travers la porte et le long du couloir. « Da Silva ! Da Silva ! » appela-t-il. Le régime de sa voiture était proportionnel à sa colère. Il apparut dehors, suivi de près par un homme mince, au teint basané, vêtu d'une blouse de laboratoire, que je supposai être le Da Silva mandé d'urgence. Je vis Dart tendre la main vers un fouet fixé à l'extérieur de sa voiture. Puis je m'élançai à mon tour.

Quand j'arrivai dehors, ce fut pour le voir frapper la malheureuse Bella à coups redoublés sur les épaules. Elle se faisait toute petite sous la morsure de la lanière mais ne cherchait pas à s'enfuir ; ce n'est qu'au moment où je me mis à crier qu'elle se décida à détalier, pour disparaître à l'intérieur par une porte située un peu plus loin.

L'homme à la blouse blanche me saisit le bras sans grande conviction, et je n'eus aucun mal à le repousser. Je m'emparai du fouet de Dart et le jetai à l'autre bout de l'enclos.

— Vous osez vous interposer... ceci est mon île...

Le visage de Dart avait viré au jaune sale.

— Ces gens ne sont pas vos choses pour que vous puissiez vous permettre...

— Ce sont mes choses...

— Leur âme ne vous appartient pas...

— Ils n'ont pas d'âme, ce sont des animaux...

— Les animaux méritent qu'on les traite mieux que ça. Nous n'allons pas du tout nous entendre, Dart, si vous ne vous décidez pas à vous contrôler. Je comprends que vous pensiez avoir de bonnes raisons de haïr le monde entier, et j'en suis désolé, mais je ne supporterai pas de vous voir...

— Imbécile, vous n'allez pas faire long feu ici si vous me parlez ainsi ! Vous osez vous attaquer à moi !

Mon geste était loin de l'avoir intimidé. Son visage était le portrait même de l'animosité. De plus, je ne l'avais nullement désarmé en lui arrachant son fouet. Il semblait en fait remarquablement équipé. Quel que fût le malheur qui l'avait frappé, je remarquai à présent qu'il possédait des bras aussi bien que des jambes de remplacement, bien que son ample vêtement empêchât d'en savoir plus. Trois paires de bras étaient accrochées des deux côtés de son fauteuil roulant, ce qui le faisait ressembler à une espèce d'araignée de métal et de plastique. Certains de ces appendices amovibles portaient de bien étranges mains à leur extrémité ; deux d'entre elles au moins avaient tout l'air d'armes mortelles.

Mais il domina sa colère et dit :

— Que ceci soit un avertissement. Retournez à l'intérieur ; j'ai encore des choses à vous dire. Da Silva, regagnez le laboratoire.

Sa voiture le reconduisit à toute vitesse dans la pièce que nous avions quittée, et je suivis.

Dart supprima l'image sur son immense écran. Seule la musique continua de se déverser dans la pièce – un quatuor de Chostakovitch.

— Ces gens-là doivent être surveillés de très près – comme vous le comprendrez quand vous serez là depuis un peu plus longtemps.

Il parlait sans me regarder.

Encore tout à ma colère, je m'abstins de répondre. Quand Dart reprit la parole, ce fut de nouveau sur le mode explicatif, bien que le ton de sa voix n'exprimât pas la moindre excuse.

— Pour être franc, Roberts, il me déplâit d'être interrompu dans mon travail, par vous comme par n'importe qui. Mes recherches sont passées par trois étapes. La première n'a consisté qu'à reproduire les expériences primitives de Moreau, la seconde... bah, laissons cela. Disons simplement, pour couper court, que j'en suis maintenant à la troisième étape, au point culminant. Tout ce qu'il pouvait y avoir de grossier dans les premières approches a été balayé, mis à la poubelle – supprimé. J'ai dépassé tout cela. Je suis en train de découvrir *la relativité de la chair*...

» Cette expression ne signifie rien pour vous, Roberts. Mais croyez-moi, toutes ces années de souffrance – et de douloureuse réflexion – souffrir n'est rien si on sait en tirer un enseignement... bref, je suis l'Einstein d'une biologie révolutionnaire...

Il me décocha un regard pénétrant.

— Je vous écoute, dis-je.

Il se mit à rire. Je vis de nouveau cette ombre tourmentée en lui.

— Je sais que vous écoutez, mon vieux. Mr Roberts, je veux que vous soyez de mon côté et je ne sais pas comment vous y faire venir. Je ne suis pas un autre Moreau. Il s'en faut de beaucoup. Vous avez déjà décidé que vous me haïssez, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas apprécié la façon dont vous avez traité Bella.

— Écoutez, je ne suis pas un autre Moreau. C'était un monstre sous bien des aspects, un tyran. Je suis une victime. Essayez de saisir ce concept. Une victime. Regardez !

D'un mouvement vif du menton, il toucha un bouton sur son épaule droite. Pour autant que je l'eusse remarqué, je n'y avais vu jusque-là qu'un bouton qui tenait attachée son ample tunique. C'était plus que cela. Il y eut un claquement sec, le ronronnement de quelques servo-mécanismes, et le bras droit de Dart se détacha pour aller s'accrocher tout seul sur le côté de la voiture.

Un autre mouvement brusque du menton, et il repoussa la tunique de son épaule, la mettant à nu.

Je vis son véritable bras.

Ce n'était pas un bras. C'était à peine une main. Quatre appendices flexibles en forme de doigts pointaient à l'articulation de l'épaule. Il fit pivoter la voiture afin que je puisse voir la chose en détail, et notamment le plissement de chair où quelque chose comme une main se détachait sous la douce saillie de l'épaule.

— De l'autre côté c'est un peu plus grotesque. Et mes phalanges inférieures et mes os métatarsiens sortent de fémurs déformés – c'est ce que j'ai en guise de jambes. Et j'ai une malformation du pénis.

Sa voix était gutturale et les yeux de cet Einstein d'une biologie révolutionnaire brillaient en s'humidifiant.

J'avais beau le regarder sans ciller, le visage impassible, je dus lutter contre un besoin inopiné de m'excuser. Pourquoi le corps sain devrait-il s'excuser auprès du défectueux ? Cela m'échappe. Ça ne fait pas partie de ma philosophie.

— Pourquoi êtes-vous si désireux d'obtenir ma pitié ?

Il se pencha sur le côté. Les petits doigts pressèrent un bouton placé à l'intérieur du bras artificiel. Celui-ci se remit en place, produisant un bruit sec quand il se trouva dans la position correcte. Le petit claquement que l'on entendit fit hocher la tête à Dart de façon presque suffisante.

Il avait pleinement retrouvé le contrôle de lui-même, comme le montra sa voix quand il reprit la parole.

— Durant toutes ces sales années, quand j'étais gosse, je lisais comme un fou. Tout ce qui me tombait sous la main. Pas le vieux H.G. Wells, non. Dostoïevsky, Nietzsche, et tout un tas d'autres choses, même des livres techniques. Un écrivain français du nom de Gide compare Dostoïevsky et Nietzsche. Il leur trouve beaucoup de ressemblance, et savez-vous ce qu'il avance à leur propos ? Il dit que Nietzsche était jaloux de Jésus-Christ, l'enviait à en devenir fou, alors que Dostoïevsky était rempli d'humilité devant Jésus et le considérait comme un surhomme. Vous savez quoi ? Les sentiments de ces deux écrivains envers Jésus-Christ décrivent très exactement ce qu'étaient les miens à l'égard des êtres humains normalement constitués – j'avais simultanément les deux attitudes. Parce que j'étais un monstre de naissance, Mr Roberts. Un produit de la thalidomide. Vous vous souvenez de la thalidomide ?

Je me souvenais très bien du scandale soulevé par ce médicament. Il s'agissait d'un tranquillisant. Fabriqué par une compagnie allemande, il avait été autorisé par les firmes pharmaceutiques partout dans le monde. Les effets secondaires du produit n'avaient fait l'objet d'aucune enquête sérieuse ; son action tératogène n'était apparue qu'au moment où étaient nés des bébés difformes. Quand ce remède était administré à des femmes en début de grossesse, il avait le pouvoir de traverser l'enveloppe placentaire et de perturber la croissance du fœtus.

Huit à dix mille enfants étaient nés anormaux de par le monde.

Si je gardais un souvenir aussi clair de cette affaire, c'était parce qu'une vingtaine d'années auparavant, à l'occasion d'une action en justice intentée au Canada à propos du montant des dommages et intérêts qu'il convenait de verser à un des enfants de la thalidomide, ma mère m'avait dit : « Cal, tu es né à l'époque où la thalidomide était en vente partout dans le monde. C'est une chance pour nous que les États-Unis aient de bonnes lois pour ce qui est du contrôle des médicaments – de sorte que lorsque je suis allée voir le Dr Harris pour qu'il me conseille un tranquillisant pendant ma grossesse, il m'a prescrit quelque chose de sûr. Sans ça tu aurais très bien pu venir au monde tout estropié comme d'autres bébés de ton âge en Angleterre et ailleurs. »

Je dis à Dart :

— Toute cette affaire était un parfait exemple de négligence criminelle.

Je ne pouvais que garder mon regard fixé sur lui ; j'aurais eu honte de détourner les yeux.

— Ma mère s'est vu prescrire du Distaval, comme on appelait la thalidomide en Angleterre, et elle n'en a absorbé que durant une semaine. Une semaine ! Elle en était au quarante-huitième jour de sa grossesse. Quand je suis né, j'étais affligé de ces terribles difformités que vous contemplez maintenant avec tant de plaisir.

» Si les médecins, avaient eu le moindre bon sens, ils ne m'auraient jamais laissé vivre.

— Mais vous avez survécu...

— Je vous laisse imaginer ce que survivre peut signifier dans ces conditions. Ma vie n'a pas été une fête foraine, Mr Roberts.

Sur ce il partit dans une violente embardée. Je restai planté au milieu de la pièce. J'enfonçai mes mains dans les poches. Mon cerveau refusait de penser.

Pendant ce temps Chostakovitch menait son affaire vers une énigmatique conclusion.

Mortimer Dart ne réapparut que le matin suivant.

Dans l'intervalle mes forces étaient revenues et je m'étais livré à toute une série d'angoissantes réflexions. J'avais aussi fait la connaissance de Heather Landis.

La dernière remarque de Dart m'avait ému ; il m'avait invité à examiner sa vie, cette vie qui égalait la mienne en durée (du moins le prétendait-il) mais qui en différait si profondément par suite d'un accident physique. Je n'avais qu'un moyen de comprendre le genre d'existence – entendez le genre d'existence mentale – qu'il avait mené ; il me suffisait de considérer à quels usages il avait fait servir cette île. Ces usages (dont je n'avais pourtant jusque-là qu'une idée très générale) me donnaient d'amples renseignements sur l'espèce d'homme à laquelle j'avais affaire.

Je me trouvais pratiquement prisonnier. Bien que la maison contînt plusieurs pièces, elles étaient presque toutes fermées à clé. Les seules auxquelles j'avais accès étaient ma chambre, avec la salle de bains attenante, et la grande pièce décrite plus haut. Je pouvais circuler dans l'enclos, mais cela ne me servait pas à grand-chose vu qu'il ne communiquait pas avec le reste de la maison et que les portes extérieures menant au village restaient verrouillées.

au-delà de ma prison, l'océan et la lumière du jour accomplissaient leurs fonctions prédestinées sans m'émouvoir autrement. Je me sentais prisonnier du Maître aussi sûrement que si j'avais été captif de son esprit.

La réclusion n'était pas pour moi une nouveauté. Tout en me considérant comme un grand voyageur, j'appartenais à la version fin XX^e siècle de cette espèce ; j'avais fait le tour du monde et j'étais allé sur la Lune en ma qualité de représentant officiel, mais ces voyages s'étaient presque toujours effectués entre des parois métalliques, et la plupart de mes destinations s'étaient trouvées être des pièces blindées. J'avais beau posséder une solide musculature, ma véritable force résidait dans mon endurance. J'étais un bon négociateur en cas de demande – et les négociations, c'est bien connu, demandent de la constance du côté du postérieur.

Quand la nuit tomba sur l'île, un extraordinaire concert de cris et de huées s'éleva dans la direction du village. Je sortis dans l'enclos voir ce qu'il était possible de voir, mais les murs étaient trop hauts pour me

permettre de distinguer autre chose que l'éclat froid des lumières bleutées qui brûlaient au-dessus du quai désert. Comme je revenais sur mes pas, je vis une silhouette traverser la pièce enténébrée que je venais de quitter.

— Hé ! criai-je, et je courus après elle.

C'était une femme – pas Bella.

Il n'y avait qu'une lampe de bureau qui brûlait près d'un tableau de commande.

À sa lueur j'aperçus vaguement une petite forme contrefaite à l'autre bout de la pièce.

— Qui êtes-vous ? demandai-je.

— Salut, dit la silhouette.

Elle se retourna et alluma quelques lumières supplémentaires.

— Qui êtes-vous ? répétai-je sur un tout autre ton.

La jeune femme était petite sans doute, mais parfaitement constituée. Elle avait des cheveux noirs, longs et bouclés, qui retombaient librement sur ses épaules ; le jeu des ombres sur cette chevelure m'avait fait croire un instant que j'avais une bossue en face de moi. Je pouvais voir à présent que ce n'était pas le cas. Elle possédait un corps menu, sur lequel elle portait une tunique vague jaune safran et un pantalon de nylon noir ; de légères sandales chaussaient ses pieds nus. Sa caractéristique la plus frappante était d'immenses yeux noirs qui me fixaient avec l'expression surprise de quelque animal nocturne, un tarsier ou un loris.

— Je m'appelle Heather, dit-elle. Je travaille pour le Maître.

Je m'approchai d'elle. Elle fit un pas en arrière.

— J'aimerais mieux que vous gardiez vos distances, Mr Calvert Roberts.

Tout en exprimant la méfiance, sa voix n'était pas dépourvue d'une certaine coquetterie.

— Vous êtes américaine ? Vous ne faites pas partie des indigènes ?

— On peut dire que vous vous y entendez pour tourner un compliment !

— C'est votre accent... écoutez, je ne veux pas fâcher Dart... après tout, ses gars m'ont tiré du bouillon... mais il faut que j'expédie au plus tôt un message à San Diego. Pouvez-vous m'aider ?

Elle porta un index à sa bouche et se mit à en mordiller l'ongle.

— Je crois savoir que c'est une chance que vous soyez vivant. Désolée, transmettre des messages n'est pas mon fort.

— Alors je veux parler à Dart – ou Maastricht, ou Da Silva.

— Da Silva vit dans le laboratoire. Hans est saoul comme à l'ordinaire. Vous savez, si ce type voulait seulement faire un effort, il pourrait se débarrasser sans problème de son penchant pour la bouteille. Au fond, il est très gentil.

Elle mit les mains sur ses hanches et me jaugea de ses grands yeux. Il y avait trop de charme conscient dans son geste pour mon goût.

— Ainsi vous êtes le seul à avoir survécu dix jours dans un canot de sauvetage. Pourquoi pensez-vous que vous vous en êtes tiré et pas vos amis ?

— Ils ont été victimes d'une explosion, sinon ils s'en seraient tirés. C'étaient des gaillards solides. Écoutez, jeune dame, c'est magnifique de vous voir ici... vous voulez bien me montrer où est la radio ?

— Croyez-vous que j'aurai survécu dans votre canot ?

Cette conversation commençait à m'impatisser. Voilà qu'elle – Heather – se mettait à évoluer dans la pièce, promenant une main sur le dos des sièges et le bord des tables en passant. Ses mouvements avaient beaucoup de grâce, et mon regard fut attiré par les petites fesses rondes qui se dessinaient sous son pantalon.

Je dis :

— Je parierais que vous êtes meilleure au lit que dans un canot de sauvetage.

Elle se retourna, affichant un air supérieur tout en se redressant sur la pointe des pieds, l'air très petite fille.

— Je me serais très bien comportée dans ce canot parce que j'ai un parfait contrôle de moi-même. Tenez, j'aurais pu faire mieux que vous. Ailleurs aussi, il se pourrait que je me débrouille pas mal, mais vous n'aurez jamais à vous en soucier.

— Qu'est-ce que vous faites ici, Heather ? Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Je vous ai apporté votre souper, étant donné qu'on ne peut trouver Bella nulle part. Il vous attend dans votre chambre.

Il me vint à l'esprit que c'était la première fois qu'elle répondait directement à une de mes questions.

— Je n'avais jamais rencontré un sous-secrétaire d'État. Je voulais vous parler ; c'est chose faite.

Comme elle se dirigeait vers la porte donnant sur le corridor, je la saisis par un de ses fins poignets. Elle devait s'y attendre. Elle se tortilla de telle façon que je ressentis un élançement douloureux dans le bras qui m'obligea à la lâcher. Je surpris une lueur moqueuse dans ses yeux ; puis elle s'éclipsa.

Penché sur mon repas coréen refroidi, je me demandai jusqu'à quel point j'étais manœuvré. Quelqu'un comme Dart devait éprouver fortement le besoin d'exercer un contrôle aussi total que possible sur son environnement ; à cette fin il ne pouvait pas rêver meilleur cadre que celui d'une petite île. Restait à voir dans quelle mesure la fantasque Heather était sa propre maîtresse ou la marionnette de Dart. Que signifiait sa remarque comme quoi elle avait un parfait contrôle d'elle-même ?

Malgré les inquiétudes que m'inspirait ce que j'avais pu voir de la situation sur l'île, mon intérêt était dirigé ailleurs et mon devoir était de me pointer au rapport et de retourner au cœur de l'action le plus tôt possible. Il y avait une guerre en cours et j'avais un rôle à y jouer. Je me couchai d'assez mauvaise humeur et passai une très mauvaise nuit.

UN BREF PLONGEON DANS LA LAGUNE

Mon petit déjeuner me fut apporté par Bella – et non par Heather. Elle se coula dans ma chambre avec son plateau et se serait sans doute éclipsée sans un mot si je ne l’avais pas appelée. Sa lourde tête s’inclina sur son épaule et ses yeux félins dardèrent sur moi leur éclat de braise.

— Bella, veux-tu dire à ton Maître que je désire lui parler ? Je voudrais qu’il envoie un message radio, après quoi je compte quitter sa demeure. Je resterai au village jusqu’à l’arrivée de l’équipe de secours. Dis-lui ça.

— Toi pas aimer cet endroit ?

— Et toi, tu l’aimes, Bella ?

Elle étudia la question, les yeux fixés sur le sol. À la fin, elle répondit :

— Toi Quatre Jambes Longues mais pas aimer me voir recevoir fouet hier.

— Va informer le Maître de ce que je te dis, Bella... il ne te fouettera pas.

— Toi pas avoir fouet.

Elle partit. *Toi pas avoir fouet* : était-ce une façon de faire mon éloge, ou me marquait-elle ainsi son mépris ? Me conseillait-elle de m’occuper de mes affaires ? Impossible d’en décider.

Quand le Maître arriva, déboulant dans sa voiture auto-propulsée, je l’attendais. Je lui tendis une feuille de papier.

— Voici un signal destiné au Q.G. de la FASA, les informant que je suis vivant et indiquant ma position. Je vous demanderais d’ajouter les coordonnées de cette île. Puis-je vous rappeler qu’une guerre est en cours,

et qu'en votre qualité de citoyen britannique il est de votre devoir de servir la cause coalliée en transmettant immédiatement ce message ? En attendant, je vais accepter votre offre d'hier et quitter cet endroit. Je peux rester quelque part dans le village en attendant l'arrivée de l'équipe de secours.

— Rester quelque part dans le village ?

Il me regarda d'un air bizarre. Puis il m'arracha le papier des mains à l'aide d'une de ses prothèses et fit pivoter son fauteuil roulant.

— Comme vous voudrez. Vous ne vous plaisez manifestement pas en ma compagnie. Peut-être que celle que vous trouverez au village sera davantage à votre convenance.

Je ne daignai pas répondre. Je le suivis dehors.

Quand nous atteignîmes la porte extérieure, il éleva le siège de sa voiture grâce à un mécanisme électrique, jusqu'au moment où il fut à la bonne hauteur pour insérer une clé magnétique dans une serrure située tout en haut de la porte. Puis il tourna un volant, comme je l'avais déjà vu faire à l'extérieur de l'enclos. La porte pivota sur ses gonds. J'étais libre de partir.

— À la revoyure, dis-je en pointant un doigt vers lui.

Il resta là à m'observer, immobile et vigilant comme un crapaud, tandis que je franchissais la porte et pénétrais dans la lumière du soleil.

Le sous-bois offrait un spectacle saisissant. L'œil plongeait sous une voûte de verdure en direction des eaux miroitantes de la lagune, à l'extrémité de laquelle, modestement niché au milieu des palmiers, se dessinait le village. Le bruit de l'océan sur les rochers parvenait distinctement à mes oreilles ; c'était le bruit qui régnait en permanence sur l'île du Dr Moreau, et qui continuerait encore bien longtemps après la disparition des hommes. Je ne pouvais m'empêcher d'être frappé par le contraste entre mon environnement présent et le paysage silencieux et austère de Luna

Mais ma pensée était surtout occupée par Mortimer Dart, le Maître, et le genre d'homme que c'était. Il me restait encore à prendre la situation en main sur l'île, ce à quoi j'étais bien déterminé. Le concept d'une île régie par un seul homme était un anachronisme – quelque chose que les États-Unis et la Chine ne pourraient jamais tolérer. Il se trafiquait par ici un certain nombre de choses sur lesquelles je pouvais enquêter en attendant que l'expédition de secours vienne me récupérer.

Il n'était pas certain que Dart eût l'intention de transmettre mon message. Pour plus de sûreté, j'enverrais un câble du village. Du moins en

décidai-je ainsi, commettant une grave erreur de jugement.

Je pris la route du village, le cœur plein d'optimisme. Je n'avais fait qu'une demi-douzaine de pas quand une silhouette jaillit des fourrés, me coupant la route. La créature s'arrêta à côté de moi, haletante et hilare.

C'était Bernie, l'Homme-Chien, qui ne me montrait les dents que pour me manifester ses bonnes intentions, son visage aux grands yeux tendu vers le mien. Il se frappa la poitrine comme lors de notre première rencontre.

— Ton nom Bernie... brave gars, brave homme. Parler qu'en mots. Jamais manger saletés, non, non !

— Salut, Bernie. Tu te souviens de moi, n'est-ce pas ?

Tout son corps frétille de plaisir et il vint se mettre le plus près possible de moi.

— Ah, beaucoup fois nuits ! Toi Quatre Membres Longs, bien bâti. Brave gars, brave homme, sorti grande eau tout mouillé. Comme poissons, oui, ça bien. Servir mains, parler qu'en mots. Pas être méchant ou avoir besoin Fouet.

Je me remis en marche, tandis qu'il alignait son pas sur le mien tout en continuant de me parler ; il m'épiait du coin de l'œil d'une façon qui me rappelait ce gros pataud de George, bien qu'il n'y eût rien de l'animosité de George dans le regard fuyant de Bernie.

— Tu m'accompagnes au village, Bernie ?

— Tu m'accompagnes toi, Bernie, oui ! Bien parler, beaucoup fois nuits ! Brave, Bernie brave, brave gars... avoir petites mains et bras comme Maître. Moi venir avec toi ensemble, ça bien. Plus besoin Fouet, toi voir. Un, deux, trois, cinq... vert, jaune, plan. Toi Bernie, toi pas Maître, toi ami, toi brave gars...

Cette étincelante conversation nous fit passer le temps jusqu'au port.

Quand j'étais passé par là à mon arrivée sur l'île du Dr Moreau, mon épuisement était tel que je n'avais guère prêté attention au paysage. Grande fut ma déception quand je m'arrêtai pour le contempler. Le port et le village n'étaient que de pauvres choses ; la proximité de ce que j'avais d'abord considéré comme une île pittoresque perdue en mer du Sud rompait complètement l'enchantement.

Le port était fait de sacs de sable remplis de ciment, dont la toile s'était depuis longtemps désagrégée. Un appontement de bois s'avancait sur quelques mètres au-dessus de l'eau, mais je ne m'y serais pas risqué sans crainte. Deux vieilles vedettes toutes cabossées – dont l'une, à n'en pas

douter, était celle qui avait servi pour mon sauvetage – étaient amarrées là. Tout cet endroit sentait la négligence.

Quant au village ! Dans la lumière de midi, seule une rangée d'une demi-douzaine de palmiers qui s'inclinaient au-dessus de l'eau lui concédait une touche de beauté. Ce n'était rien de plus qu'un ramassis de misérables cahutes. Certaines d'entre elles étaient construites à partir de matériaux naturels, comme des feuilles de palmiers. D'autres étaient faites des rebuts de la civilisation occidentale – vieux jerricans, bouts de tôle ondulée, vieilles caisses d'emballage, automobiles rouillées. Tout était d'une misère extrême. Une ou deux faces bestiales se coulèrent dans l'ouverture des portes, se gardant bien de s'exposer à la chaleur. Mon espoir d'expédier un câble s'évanouit aussitôt.

Le seul signe d'activité, sinon d'intelligence, venait de l'autre côté de la lagune, à droite de l'endroit où je me tenais avec Bernie. Là des groupes d'indigènes avaient le dos courbé, une bétonnière s'époumonait, une grue mobile balançait des blocs de pierre dans l'eau verte.

Je baignais dans l'éclat du soleil. Mon dos ruisselait de sueur. Je restai là à contempler la scène, enregistrant les maigres évidences d'une implantation humaine face à l'extraordinaire prodigalité de la nature. Mes yeux se portèrent sur le revêtement de ciment du quai, juste à mes pieds. Il était formé d'un assemblage de dalles préfabriquées, dont beaucoup s'étaient brisées aux coins lors de la pose. Des fissures s'y dessinaient comme des voies de circulation sur une carte routière, créant des esquisses cartographiques de cités disparues ; des herbes folles, qui se frayaient un chemin entre les fissures et les avenues, représentaient quelque végétation tâchant de survivre dans des Hiroshima miniatures. Toutes les directions ne menaient finalement nulle part. Cette chaussée primitive offrait à mon esprit inquiet une image du tour que prenaient les événements ; je vis que là aussi j'avais une mini-guerre sur les bras. Il allait me falloir venir à bout de Dart, si je voulais quitter un jour l'île du Dr Moreau. Je me mis à marcher lentement le long de la lagune, en proie à une sourde angoisse dans laquelle je m'efforçais de ne voir rien de plus que le reflux finissant de ma faiblesse. Le halètement de la bétonneuse, le mouvement régulier de la grue, semblaient offrir quelque chose de stable dans mon état d'incertitude. Comme je poursuivais mon chemin, je m'entendis appeler par mon nom. Une main me fit signe de la cabine de la grue. Mon pas n'en devint que plus décidé. Le bras de la grue s'arrêta à mi-course, et Maastricht sauta à terre.

Il s'avança tranquillement vers moi, torse nu, son fusil accroché à l'épaule droite.

— Vous êtes le type même de l'homme à tout faire, à ce que je vois, Maastricht.

— Personne ne fera ça si je ne m'en occupe pas. Impossible de compter sur cette bande de brutes pour les boulots un peu délicats.

Il se déroba à mon regard pour tourner les yeux vers les gens qu'il qualifiait de la sorte.

— Il doit bien y avoir d'autres... euh, d'autres hommes blancs sur l'île ?

— Warren... non, non, il n'y a personne d'autre, rien que le Maître et moi. Et Da Silva. (Il se passa une main sur la figure, comme pour effacer une faute qu'il aurait été tout près de commettre.) Je croyais que vous aviez pigé la situation. Vous n'avez pas la comprenette très rapide pour un politicien yankee.

— Mon cerveau a bouilli plusieurs jours dans mon crâne, Mr Maastricht.

— Appelez-moi Hans, pour l'amour du ciel, mon vieux. Vous autres politiciens guindés, j vous suis vraiment pas. Venez donc boire un coup.

— Je ne bois pas. Je croyais vous l'avoir dit. Vous n'avez pas la comprenette très rapide.

Il me regarda presque en face et m'adressa un large sourire. Il sortit un paquet de cigarillos tout froissés de sa poche et en alluma un.

— J'parie qu vous fumez pas non plus.

— Exact. C'est une déplorable habitude.

— Vous n buvez pas, vous n fumez pas... qu'est-ce que vous faites alors, Mr Roberts ?

Je le fixai droit dans les yeux ; il les baissa en marmonnant.

— J'suis pas aussi salaud que j'en ai l'air, laissa-t-il tomber. (Puis il se retourna et expédia un coup de pied dans les côtes du pauvre Bernie.) Bernie, qu'est-ce que tu fous là ? Quatre Membres Longs, Ça Sent pas Bon, rappelle-toi. Retourne au travail.

Bernie détala en hurlant et en sautillant. Derrière nous, l'équipe d'ouvriers peina laborieusement et maladroitement. Je vis George assis sur une plaque de ciment, en train de les surveiller d'un œil sombre de sous son chapeau, et j'en déduisis qu'il faisait office de contremaître.

— Oui, comme je le disais, j’suis pas si salaud que ça. Il se trouve seulement que le Maître... Dart... j’ai pris l’habitude de l’appeler Maître... il ne fait ressortir que le mauvais. J’étais peintre au temps de ma splendeur, autrefois.

— Artiste, tiens ? Amsterdam est la ville idéale pour les artistes.

— Non, non, y a maldonne, rien à voir avec Rembrandt. J’étais peintre en bâtiment, intérieurs et extérieurs. J’avais trois hommes sous mes ordres. Et maintenant rien que des animaux ! Venez voir ce qu’on est en train de faire ici.

Il me montra comment ils s’employaient à réduire la courbure de la lagune à cet endroit en jetant des blocs de pierre dans l’eau, afin que des navires de petit tonnage puissent y trouver un mouillage convenable.

— Ce petit quai devant lequel vous êtes passé a été construit par les Japonais pendant la dernière guerre mondiale, alors que j’étais encore dans mes langes. Là, l’eau est trop profonde pour construire un meilleur mouillage. Vous voyez les poissons ?

Nous nous tenions juste au-dessus de l’eau. Celle-ci était d’un beau vert transparent. Un million de petits poissons y scintillaient sur toute sa profondeur, jusqu’au fond sableux.

— Où prenez-vous les blocs de pierre ? Vous n’avez pas fait sauter la falaise, semble-t-il.

— Non, nous ne faisons pas sauter la falaise. (Il s’appuya à l’ombre de la grue, saisissant sa chère bouteille pour s’en octroyer une rasade.) On y accède de l’intérieur de l’enclos. Beaucoup de pierres. Tout ça a été dégagé à la main, par les Hommes-Animaux.

— Les Hommes-Animaux !

— Voyez-vous, tout le secret, c’est de les tenir sans arrêt au travail, Calvert... Mr Roberts. Il faut les tenir au travail. Personnellement, je suis marxiste, contrairement au Maître, qui n’est qu’un sale facho, alors les prolos, ça me connaît. Qu’est-ce que je voulais dire ? Ah oui, c’est ça. Vous les tenez au travail. D’abord ils creusent le réservoir, ce qui prend déjà quelques années, maintenant ils construisent le nouveau quai avec les pierres.

— J’aimerais vous poser un tas de questions sur Dart, Hans. Mais tout d’abord, est-ce que je peux expédier un message radio d’un endroit quelconque, ici ?

— Par le transmetteur du Maître. C'est le seul moyen, vous pensez bien.

— C'est un peu gênant parce que je viens juste de lui tirer ma révérence.

Son expression s'assombrit.

— Ça, c'est embêtant. En tout cas, il est logique avec lui-même... non, j'veux dire qu'il est pas logique avec lui-même. Je lui dirai un mot pour vous. Il faut que vous soyez rentré avant la nuit, bien sûr.

— Comment ça ?

Il me lança un regard oblique. Il bascula de nouveau la bouteille sur ses lèvres. Son regard se porta sur le choix de dos massifs et velus proches de nous, sur les petits yeux qui ne cessaient de nous observer furtivement par-dessus les épaules voûtées. Puis il eut un haussement d'épaules expressif.

— Ils sont dangereux ? demandai-je à voix basse.

Il partit d'un gros rire pour me montrer combien il trouvait ma question stupide – trop stupide pour qu'elle méritât une réponse. À la place, il but encore un coup.

— Vous finirez par apprécier la bouteille avant qu'une semaine ne soit écoulée, camarade. Je vous le parie !

Voilà que je le voyais retomber dans l'attitude butée où je l'avais trouvé lors de notre première rencontre.

— Je n'ai pas l'intention de rester ici une semaine, dis-je.

Il me jeta un regard bizarre, puis alla se hisser dans la cabine de la grue.

Je continuai mon chemin, dépassant l'équipe d'ouvriers, jusqu'au bout de la langue de terre, là où la lagune rencontrait l'océan. L'eau de la lagune était verte ; celle de l'océan bleue. Je vis combien les falaises étaient abruptes, et sus qu'elles continuaient de tomber à pic sous les eaux profondes. Il n'y avait pas de plate-forme continentale ici. Tout ce qui tombait dans le Pacifique était assuré de tomber profond.

L'air sentait bon. Je respirai un grand coup, sentant mes forces revenir.

D'où j'étais, je pouvais voir la côte nord de l'île du Dr Moreau ; elle s'incurvait de chaque côté de la lagune, celle-ci s'ouvrant en gros au milieu de sa longueur. L'île avait la forme d'un croissant. Les hautes falaises se trouvaient à l'est de la lagune ; à l'ouest, elles étaient remplacées par un rivage plus ou moins accidenté. Du côté du large, c'était le vide, exception faite d'un rocher de taille respectable, couronné d'un palmier rachitique, qui

s'élevait à environ un kilomètre de la pointe est de l'île. Rien de plus à part la ligne continue de l'horizon, pas même un nuage. La lune paraissait presque moins déserte. Et les pauvres vies vides qui m'entouraient... À cette pensée, je tournai les talons.

Tandis que j'étais là à contempler l'horizon, au-delà duquel une guerre mondiale était en train de rassembler ses forces, Bernie l'Homme-Chien s'était de nouveau coulé vers moi. Il haletait et rampait à mes pieds sans oser parler. J'étais si loin de tout que je me réjouis soudain de l'avoir ici avec moi.

— Brave gars, brave homme, dis-je.

Une sirène retentit. Un instant, je me demandai si ce n'était pas une attaque aérienne qui se préparait – les indigènes au travail laissèrent tomber tout ce qu'ils pouvaient être en train de faire et se sauvèrent à toutes jambes en criant et en beuglant. Bernie se dressa sur ses pieds et se mit à gémir, mais sans me quitter d'un pouce.

La troupe en débandade fonçait le long de la lagune en direction du village. Un indigène s'étala par terre, pour reprendre aussitôt sa course, indemne. Maastricht sauta de sa grue et m'appela.

— C'est l'heure de la soupe. C'est là que je branche la musique !

Il se dirigea vers une petite cabine de métal, genre guérite, qui se dressait près de l'eau, l'ouvrit et actionna un interrupteur. Un bourdonnement remplit l'air.

Des haut-parleurs étaient éparpillés çà et là sur la surface de l'île. Il y en avait de fixés aux lampadaires bordant la lagune, et toute une batterie dans le village.

Une série de vers de mirlitons jaillit des haut-parleurs.

Qu'est-ce qui nous unit tous ? C'est l'Amour !
Comment t'es fait, baby, on s'en balance –
Comme une Bête, allez, boss' tout le jour,
Loup, chacal, ours ou taureau, entre dans la danse !

Maastricht me rejoignit, riant devant l'expression de dégoût de mon visage.

— Vous voyez, on les éduque dans la joie. On fout en l'air le mince fossé qui sépare l'homme de l'animal. (Il expédia un coup de pied à Bernie,

comme celui-ci se blottissait contre moi.) Fous le camp, brute ! Y a rien à manger par ici !

— Laissez-le tranquille ! Pourquoi le traiter ainsi ? Ici, Bernie, viens, brave homme, reste avec moi si ça te plaît !

Bernie revint vers moi en gémissant et se glissa craintivement derrière mon dos, où il resta à grommeler des injures entre ses dents contre le Hollandais.

La figure de Maastricht avait viré au rouge brique. Il empoigna la crosse de son fusil sans l'ôter de son épaule.

— Un petit conseil, héros. Vous êtes nouveau ici ! Vous avez pas intérêt à me chauffer les oreilles ! Vous êtes déjà suffisamment mal parti. Vous ne connaissez pas les Hommes-Animaux comme je les connais. Pourquoi croyez-vous que Dart vous a laissé filer ? Parce qu'il espère bien qu'ils vous mettront en pièces, comme ça il aura plus de problème avec vous, vu ?

— Vous dégradez ces gens à force de brutalité, mais ils n'ont pas l'air dangereux.

Sa colère le quitta d'un seul coup, et il détourna les yeux.

— C'est seulement après la tombée de la nuit que ça devient dangereux sur l'île du Dr Moreau, héros. Si le Maître veut qu'on rentre au bercail et qu'on soit barricadé avant, c'est pas pour votre bien, vous faites pas de bile ! C'est pour que le goût du sang ne rende pas fous vos petits copains, savez-vous ! Demandez à Bernie !

Il réintégra sa grue et attaqua son déjeuner. Les accents éraillés de la chansonnette continuaient de se déverser à travers l'île et l'océan.

Et maintenant, offre-toi du bon temps –
Place à l'Amour, ta Forme on s'en balance,
Éclate-toi, baby, sans prendr' de gants,
Loup, chacal, ours ou taureau, entré dans la danse !

Je m'approchai de la grue et demandai à Maastricht :

— Pourquoi leur servir ces imbécillités ? Pourquoi pas Haydn ?

Il s'étrangla de rire au-dessus de sa bouteille. Il était en train de marquer le rythme du pied.

— Grand Dieu, mais vous êtes un idéaliste ! Je vous pardonne, héros... j'étais un idéaliste autrefois. J'allais même à l'église. Haydn ? Le père

Haydn ? Pourquoi les ennuyer avec des choses qu'ils ne peuvent pas comprendre ? Il faut en avoir là-dedans pour Haydn, porter faux-col et tout ça, pas vrai, héros ? Ceci est une utopie, pas un camp de prisonniers. (Il pouffa de rire et répéta ce qui était probablement une de ses formules favorites.) Ceci est une utopie, pas un camp de prisonniers.

Ce n'était pas la peine de discuter avec lui. Je croisai les bras et m'appuyai contre la machine, contemplant le ciel où planaient des pétrels.

Maastricht me tendit une noix de coco encore pourvue de sa coque verte et dit, de façon plus raisonnable :

— Vous comprenez, le Maître est content tant que personne ne sème le bordel. Tout ce qui l'intéresse, c'est ce qui rapproche l'homme de l'animal. La constitution et l'allure déterminent le comportement... il vous dira ça, si vous l'interrogez là-dessus.

— Moreau pratiquait la vivisection dans le roman de Wells.

Tout en parlant, je vis trois otaries, ou du moins des créatures qui en avaient l'air, pénétrer dans la lagune du côté de la haute mer.

— Il imposait forme humaine à des léopards et autres animaux – une occupation très XIX^e siècle, semblait-il, jusqu'à ce qu'ait lieu le processus inverse, à peu de chose près, dans les camps de concentration de la dernière guerre mondiale. Dart dit qu'il a copié les expériences de Moreau. Le terme de « recherche » fait trop d'honneur à ce genre d'activité. Son scalpel ne lui sert que d'instrument de torture.

— Vous autres fondus de Dieu êtes tous les mêmes ! Vous condamnez sans vous préoccuper d'examiner les faits. Pouah ! Le Maître n'est pas un autre Moreau. Rendez-lui cette bon dieu de justice. Les temps ont changé depuis ces trucs primitifs.

— Quelqu'un qui se conduit...

— Je vais vous montrer quelque chose, héros. Regardez-moi ça !

Il pointa un doigt en direction des trois créatures genre otaries et se pencha hors de la cabine pour les appeler. Bernie, tout excité, fonça jusqu'au bord de l'eau, se planta quatre doigts dans la bouche et siffla. Les otaries obliquèrent vers nous.

Maastricht lança un morceau de nourriture dans l'eau pour les faire venir plus vite, mais elles se déplaçaient lentement. Comme elles approchaient, je vis que leurs faces étaient étonnamment humaines, en dépit des longs cheveux noirs qui masquaient leurs traits. Finalement elles prirent

appui sur les rochers, secouant l'eau qui leur coulait sur les yeux, et lancèrent : « Salut, Hans ! » – tout en me jetant un regard méfiant.

Bernie sautillait çà et là, essayant de communiquer avec elles.

— Parler rien qu'avec mots, sortir de l'eau, oui. Nouveau. Quatre Membres Longs, brave, brave homme. Pas un Barbu, deux, trois, cinq...

Elles lui adressaient des regards bienveillants, mais sans faire davantage attention à lui, car elles connaissaient les limites du contenu informatif de ses messages. Leurs faces étaient rondes et ne différaient pas tellement de celles des otaries ; elles avaient le nez aplati, une peau très sombre et des yeux bridés à la manière des Japonais. Leur constitution ne s'écartait pas de celle du corps humain, si l'on faisait abstraction des appendices en forme de nageoires qui leur tenaient lieu de bras et de jambes.

— Regardez bien, héros ! Qu'est-ce que c'est que ça, à votre avis ? cria Hans.

— Je regarde...

Je pouvais voir que les appendices des trois créatures présentaient certaines différences ; l'une d'elles possédait un semblant de jambe. Elles éclaboussèrent Bernie en manière de jeu, puis plongèrent et se mirent à nager gauchement en direction du village, ayant manifestement meilleur espoir de trouver à se nourrir là-bas.

Maastricht but un grand coup à sa bouteille, s'étrangla et dit, sans me regarder spécialement :

— Ce sont là des humains, héros. Ces êtres sont des humains, et le scalpel ne les a jamais approchés. Et c'est ce qui est arrivé au Maître, exactement la même chose. C'est à ça qu'il ressemble en réalité.

Il s'octroya une nouvelle lampée, laissant couler le liquide le long de son menton hérissé de barbe. Il secoua la tête.

Je m'assis dans l'ombre poussiéreuse de la grue. Bernie vint s'installer à côté de moi, histoire de me manifester sa sympathie. Maastricht sauta lourdement du marchepied et s'accroupit de l'autre côté.

— Le Maître a quand même de bonnes raisons de charcuter le monde de temps en temps, non ? C'est ce que votre fichu Dieu lui a fait, pas vrai ?

Il y avait bien des choses à répondre à cela. Mais je me contentai de pointer un doigt vers les trois créatures qui fouettaient l'eau au milieu de la lagune.

— Et qu'est-ce que votre Maître leur a fait ?

— Quoi qu'il ait fait, héros, il avait un permis délivré d'En-Haut, non ?

Il rit stupidement en désignant du doigt les pétrels qui tournoyaient au-dessus de nos têtes. Il parut s'arracher des limbes de l'ivresse et dit, revenant à la raison :

— Vous me faites picoler plus que d'habitude, héros, vous comprenez ça ? Je crois que ça veut dire que je me sens coupable. Je ne suis pas si salaud... Écoutez, laissez-moi vous dire. Voyez-vous, le Maître est intéressé par la plasticité de la chair – humaine, animale – et des formes auxquelles on n'a jamais pensé... (Sa voix se perdit. Au bout d'un instant, il reprit :) Il y a deux heures de sieste. Allons nous baigner, ensuite on trouvera un coin à l'ombre pour causer. D'accord ?

Nous nous dépouillâmes de nos vêtements et plongeâmes dans la lagune. L'eau était aussi bonne qu'elle le paraissait. Je m'y étais mis pour lui faire plaisir, et voilà que je me régalais dans l'élément que j'avais si récemment haï. Maastricht veillait à ne pas trop s'éloigner des rochers, sur lesquels il avait laissé son fusil, assez près de l'eau pour y avoir plus facilement accès ; quant à moi, je cédai à l'envie de nager jusqu'au milieu de la lagune et de là jusqu'à son entrée. Là, je me laissai flotter à la verticale, remuant à peine les jambes, les yeux fixés sur l'océan qui avait si récemment tenté de m'engloutir. Une sorte d'angoisse monta en moi ; je me rendis compte qu'après ce que j'avais connu, j'aurais toujours une certaine peur des vastes étendues d'eau, une peur comme aucun espace illimité ne m'en avait jamais inspiré.

Tandis que je flottais là, les trois Hommes-Otaries me rejoignirent dans un grand bruit d'éclaboussures. Ils paraissaient d'humeur enjouée, mais restaient sur leurs gardes, sans sourire, et leur voisinage immédiat m'inspira sur le coup une telle répugnance que je me surpris à chercher des yeux Hans et son fusil.

Je vis que l'un des trois Êtres-Otaries était une femme. Elle était la plus folâtre ; les bonds qu'elle faisait hors de l'eau me permirent d'apercevoir ses seins délicats, et ses plongeons révélaient la fente et la petite touffe de poils qu'elle possédait entre ses pattes-nageoires.

— Où habitez-vous ? lui demandai-je.

— Oh, habiter, oui... toi Quatre Membres Longs, brave, brave homme.

Elle dit en riant quelque chose à ses compagnons, qui nageaient plus sagement à côté d'elle. Elle avait de fortes dents blanches. Elle compta jusqu'à dix.

— Beaucoup fois, autant toi vouloir. Vert, jaune... parler toujours avec mots. Toi habiter chez Maître.

— Oui, j'habite chez le Maître. Et vous, où habitez-vous ? Où habitez-vous tous les trois ?

— Un, deux, trois, habiter, oui, où j'habite. Ce n'est pas une fête foraine. Eux deux hommes, moi fille. Jolie fille.

Les deux hommes se mirent à battre l'eau. Bien que les haut-parleurs fussent encore à brailler une chansonnette que l'eau portait jusqu'à nos oreilles, l'un des Hommes-Otaries se mit à chanter, distinctement et avec un bon accent :

J'ai femme et maîtresse en Londres la Belle
Et cette nuit veuve sera, sera, sera...

La fille me frôla et m'attrapa par les cheveux avec les doigts qui pointaient hors de son épaule. Son visage se pressa contre le mien. Je passai un bras autour d'elle, sentant son petit corps nu et élastique contre le mien. Elle pesa sur moi, et les deux autres avec elle. Je passai sous l'eau, battant des jambes pour m'échapper, mais la Fille-Otarie m'accompagna. Elle avait les yeux ouverts, ainsi que la bouche. Elle était tout excitée. Nous rejaillîmes à l'air libre, crachant l'eau, dans le joyeux concert de ses gloussements. Elle replongea, et je sus que l'on était en train de m'examiner sous l'eau.

L'un des hommes agita une épaule et désigna des yeux le rocher couronné d'un palmier que j'avais observé plus tôt et qui se dressait au large, à environ un kilomètre de l'extrémité de l'île du Dr Moreau.

— Chez nous, dit-il. Très amusant, chez nous. Attraper poissons, plonger. Nous aller, bien sages, un, deux, trois, quatre. Oui, héros ?

— Vous habitez sur ce rocher ?

— Habiter, oui, habiter rocher. Bien tranquilles. Un, deux, trois, fille. « Place à l'Amour, ta Forme on s'en balance... »

Nous avançons ensemble dans l'eau tiède. C'était comme parler à des dauphins. La fille me riait au nez ; ses yeux noirs pétillants, ses dents blanches, le contact de son corps me faisaient le plus grand effet. Nous atteignîmes soudain une zone plus froide. Abaisant les yeux, je vis que nous nous éloignions de l'entrée de la lagune pour pénétrer dans l'océan proprement dit. L'eau passait brusquement du vert à un bleu profond. Nous

arrivions au-dessus de fortes déclivités, là où le socle de l'île plongeait à pic dans des profondeurs insondées.

— Non, pas plus loin !

J'avais soudain peur. Il me revint à l'esprit que j'avais été malade et que je n'étais pas encore en pleine possession de mes moyens.

Je m'écartai de la fille et, faisant demi-tour, nageai en direction de la grue, essayant de ne pas entendre leurs cris et leurs sifflets moqueurs. L'épisode m'avait ébranlé ; de plus d'une façon, j'avais été au bord de quelque chose d'insondable.

L'île se referma autour de moi. Je nageai jusqu'au rivage, fis un peu de sur-place et me hissai hors de l'eau près de l'endroit où se trouvaient mes vêtements. Bernie montait la garde à côté ; il me tendit la main, mais je le repoussai et m'étendis au soleil pour me sécher, grelottant.

À quelques pas de là, couché lui aussi sur le ventre, Maastricht dit :

— Grand Dieu, j'ai bien cru que vous vous faisiez la malle, héros ! Il se pourrait bien que le chemin de la liberté soit là.

— Il est difficile de dire jusqu'où va l'intelligence de ces gens. Leur maîtrise du langage ne va pas très loin.

Je m'efforçais d'empêcher ma voix de trembler.

— Ces hommes-Otaries sont de sacrés petits malins, vous savez. Ce sont les seuls qui ont échappé au Maître, à part... non, les seuls. Il souffre des mêmes déformations physiques. Il n'a ni bras ni jambes. Il lui manque une omoplate. C'est à cause de la thalidomide. Je connaissais un Chinois à Djakarta qui avait perdu les deux jambes étant gosse, et il...

Maastricht se lança dans une anecdote compliquée. Je n'avais pas envie d'écouter. Ce qui m'était brusquement venu à l'esprit – que j'avais souffert plus que je ne le croyais de mon long séjour sur l'océan, à quoi s'ajoutaient les chocs peu communs que m'avait causés cette île – prit possession de moi avec toute la force d'une chose nouvelle. J'avais besoin d'y réfléchir. Tremblant encore de tous mes membres, je me rhabillai aussi vite que je pus.

Avec cette nonchalance qui le caractérisait, Maastricht avait ramené la conversation sur Dart.

— Voyez-vous, héros, il a eu à en découdre avec l'humanité, lui aussi. Mais il a eu de la chance. Il a eu gain de cause dans l'action juridique qu'il a intentée – non, dans l'action judiciaire, il a obtenu d'énormes dommages et intérêts de la compagnie pharmaceutique qui avait fabriqué le

médicament. C'est comme ça qu'il a pu venir ici et se mettre au travail. Il ne joue pas de ce bon vieux scalpel, comme vous semblez le croire. Avec lui, rien que des drogues, pour changer le fœtus dans le ventre de la mère, vous voyez le truc ? Il y avait toutes sortes d'animaux ici, des restes de l'époque de Moreau. Et aussi quelques familles de pêcheurs japonais. Vos trois compagnons de baignade, ce sont des triplés nés d'une Jap qui a pris le fameux médicament les deuxième et troisième mois de sa grossesse.

Je me levai et m'éloignai. Je n'avais pas envie de parler.

— Ça donne à penser, pas vrai, héros ? lança Maastricht.

Je ne répondis pas.

— N'y pensez pas trop, Cal, cria Maastricht.

Sans avoir besoin de me retourner, je pouvais l'imaginer en train de basculer la bouteille sur ses grosses lèvres.

OceanofPDF.com

UNE OCCASION DE RÉFLÉCHIR UN PEU

Dans mon état d'esprit troublé, le mieux était de continuer à marcher – de m'éloigner de Maastricht et de ses sombres préoccupations. J'avais besoin d'un endroit où je pourrais penser droit, en paix. Je me dirigeai vers l'est, où le terrain alla bientôt en montant. Bernie trottinait à mes côtés en émettant des bruits consolateurs. Des oiseaux sautillaient devant nous avant d'aller se réfugier dans les fourrés sans couleur.

À bien y penser, je me rendais compte que je ne savais pas grand-chose de l'administration du Pacifique ; la question ne relevait pas de mon ministère ; mais j'étais intimement persuadé que le Consortium des Océans Unis, créé dans les années quatre-vingts pour la conservation et le contrôle de l'hydrosphère, interdisait à tout particulier d'y établir son enfer personnel comme Dart l'avait fait. L'île n'avait-elle jamais été visitée par les patrouilles du COU ? La Marine des États-Unis n'était-elle jamais venue fourrer son nez par ici ?

À un niveau plus profond, je songeais aux réalités politiques qui se cachaient derrière des étiquettes ronflantes comme le Consortium des Océans Unis. En effet, le COU n'avait été institué par les États-Unis, la Chine et le Japon, en accord avec d'autres États asiatiques comme Singapour, que pour mettre un terme à la domination grandissante des Soviétiques sur les eaux du Pacifique. Ces derniers, ainsi que leurs alliés, tièdes sans doute, mais vitaux, du Moyen-Orient, contrôlaient à présent toute la Méditerranée (la base traditionnelle de la puissance maritime), la mer du Nord et l'Atlantique. La guerre se déroulait en grande partie sur le

dernier océan libre. Le fait que des compagnies chinoises et japonaises extrayaient un pétrole vital de gisements situés au large des côtes ne faisait qu'accentuer l'âpreté de la bataille.

L'île du Dr Moreau, si elle échappait à la protection des États-Unis ou du COU, pouvait fournir une base de ravitaillement idéale aux super sous-marins nucléaires soviétiques, située comme elle l'était à portée de tir de l'Australie et pas si loin de l'importante base de Singapour.

Dès mon retour à Washington, je veillerais à ce que la question de l'île du Dr Moreau soit minutieusement examinée. Et c'était là, me dis-je, ce que Dart s'attendait précisément à me voir faire. Allait-il, dans ce cas, expédier mon message radio ? Où essaierait-il de me retenir ici, soit en me gardant plus ou moins prisonnier, soit en veillant à ce que quelque chose de bien plus définitif m'arrive, comme Maastricht l'avait suggéré ?

La réponse à ces questions dépendait de Dart : jusqu'à quel point allait sa dureté ? Jusqu'à quel point ses expériences franchissaient les limites du comportement humain normal ? Le coup porté à ma santé avait été plus lourd de conséquences que je ne l'avais cru jusqu'à présent ; il m'avait conduit à tout minimiser – à juger, par exemple, que le misérable « village » était un village ordinaire où l'on pouvait trouver tout ce qu'il fallait pour expédier un câble, des chambres à louer et ainsi de suite. Personne n'avait essayé de m'abuser sur ce point ; je m'étais abusé tout seul sans m'en apercevoir.

Ce que j'ai dit jusque-là de moi-même me montre, je m'en rends compte, sous un jour peu favorable. Normalement, je peux me fier à moi pour ce qui est de se comporter avec lucidité, maîtrise et autorité. Depuis que j'avais été hissé à demi mort dans le bateau de Maastricht, mes actes avaient été ceux d'un faible sous tous les aspects. En particulier, j'avais réussi à ignorer les épouvantables réalités qui m'entouraient.

Je m'assis sur un rocher dans l'ombre mouchetée de lumière, et Bernie s'installa à côté de moi, ne me quittant pas des yeux. Au bout d'un moment, il posa une main sur mon genou et proféra une de ses inepties propitiatoires. J'abaissai les yeux sur ses membres atrophiés avec un sentiment d'horreur et de pitié, me forçant, maintenant que j'avais ma tête à moi, à prendre pleinement conscience de ce qu'était Bernie : un composé d'homme et d'animal, le résultat grotesque d'une expérience de laboratoire. Des spécimens semblables habitaient l'île, et je marchais parmi eux. Je me mis à

trembler de tous mes membres en une réaction tardive à la vérité. Je me forçai à sauter sur mes pieds et à reprendre ma marche.

Bien sûr, l'île était peut-être plus qu'une chambre de torture privée. Si Dart était appelé à comparaître en justice (voilà comment fonctionnait mon esprit), peut-être pourrait-il donner quelque explication rationnelle de son « travail ». Non qu'une explication quelconque pût servir de justification morale aux souffrances qu'il infligeait. Mais il était important de s'assurer de ce qu'il faisait au juste, et de ce qu'étaient, dans ses recherches, ces « trois étapes » dont il avait parlé avec une certaine fierté.

Il n'était pas difficile de comprendre comment un homme intelligent affligé de ses infirmités pouvait être obsédé par le mécanisme de ces infirmités et leurs causes. Je savais combien était erronée l'opinion communément répandue selon laquelle les hommes de science étaient « sans préjugés », et la science « pure » ; les savants, comme les artistes, étaient souvent des névrosés, ce qui ne les empêchait pas de réaliser des œuvres de première grandeur. De ce point de vue, Dart était tout particulièrement porté à comprendre les mystères de la structure et de la programmation génétique. Si c'était bien ce à quoi il travaillait.

Ainsi en arrivai-je au point où je décidai que ce qu'il faisait pouvait très bien être d'une grande utilité pour le monde, et qu'il fallait immédiatement l'empêcher de le faire. Y avait-il là une contradiction ? Tout savoir était précieux ; ce n'était qu'entre de mauvaises mains qu'il pouvait devenir dangereux, et celles de Dart étaient décidément de cette espèce.

Si mon raisonnement était correct, il me fallait retourner affronter Dart avec plus de résolution que je n'en avais montré. Et ce ne serait pas seulement à la raison qu'il faudrait faire appel...

J'étais à ce point absorbé par mes pensées que je trébuchai sur une branche à demi cachée dans l'herbe et m'étais de tout mon long.

Bernie me sauta pratiquement dessus et se mit à me tapoter la main.

— Mon Maître, brave homme, brave garçon. Bien sage, bien sage. Attention ! Toi tomber, garçon, héros, bien aller ?

— Ça va, dis-je en me dressant sur mon séant. J'apprécie ta compagnie, Bernie. Mais ne me touche pas.

La clairière où nous nous trouvions était jonchée de rochers et de grosses carapaces de tortues blanchies par le temps. Le soleil était haut dans le ciel et tapait fort au milieu des maigres bouquets d'eucalyptus et de bambous. Je me frottai le genou, de nouveau en proie à une grande fatigue.

Mon bain avait été de trop. Quels que soient les événements, heureux ou malheureux, qui forment notre vie, le résultat est toujours le même ; on n'a envie que de se coucher.

M'allongeant sur le dos, je m'abritai les yeux du soleil et regardai Bernie s'affaler à côté de moi. Les accents lointains de l'horrible musiquette parvenaient à mes oreilles, mêlés au bruit continu de l'océan, auquel on ne pouvait jamais échapper. Je m'assoupis dans un demi bien-être.

Un raclement de pieds tout près de nous me ramena à la réalité présente. Bernie avait déjà les yeux fixés par-dessus ma poitrine, tous ses sens en alerte, sur un point situé à ma droite.

À seulement trois mètres de nous, d'une démarche pesante, une tortue géante traversait la clairière. Sa tête se tendit au bout de son cou rugueux, les tendons saillant sous l'effort comme elle l'allongeait vers une petite plante qui poussait là. Elle resta là un moment, à grignoter la pousse verte jusqu'à ce que la tige elle-même eût disparu, nous jetant un regard distrait de ses yeux sombres et liquides. Puis elle continua son chemin, frôlant la dépouille d'une ancienne camarade au passage. Bernie gémit mais ne se lança pas derrière elle.

Ainsi un des habitants originels de l'île avait réussi à survivre. Depuis combien de millions d'années y avait-il des tortues géantes sur ce rocher solitaire ? À regarder cette face couturée d'un descendant des dinosauriens, j'avais senti le temps se tasser entre nous. Peut-être continueraient-ils de prospérer ici longtemps après la disparition de l'humanité. Quelque part au-delà de ces horizons, l'homme se dirigeait à grands pas vers son extinction.

Dès que cette pensée me fut venue, les problèmes de l'île du Dr Moreau devinrent à vrai dire de toutes petites choses. Mais le rapport entre ce qui se passait ici et ce qui se passait *là-bas* ne m'échappa pas.

En proie à un malaise qui avait au moins le mérite de renouveler mon énergie, je secouai Bernie et me levai. Dart était l'adversaire auquel j'avais affaire.

J'allai à la porte de l'enclos du Maître, Bernie sur mes talons. L'île était calme, savourant l'heure de la sieste, bien que la musique de rock continuât de jouer.

— Dart ! criai-je. Dart !

Au bout de quelques instants une voix métallique grésilla près de mon oreille.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Je cherchai l'interphone, mais il était de l'autre côté de la porte, hors de portée. Cet aménagement n'était pas inutile, à voir les profondes éraflures qui marquaient le métal de la porte et de ses montants.

— Dart, laissez-moi rentrer. Il faut que je vous parle.

— De quoi voulez-vous me parler, Mr le Sous-Secrétaire ? De Dieu ?

— Je m'en tiendrai à des problèmes plus modestes... J'ai réfléchi à la situation.

— Quelle situation ?

— Il n'y a qu'une situation sur cette île, comme vous le savez... et vous en faites partie.

Silence.

— Et aussi, Dart... je tiens à amener mon copain Bernie avec moi.

Une expression de terreur passa dans les yeux de l'Homme-Chien. Il comprenait plus de choses qu'il n'en pouvait exprimer, comme nous tous.

La porte pivota sur ses gonds.

— Viens, Bernie ! Il ne te fera pas de mal ! Reste avec moi.

Quel regard pitoyable, partagé, je reçus !

— Maître, comprendre. Toi parler. Toi pas faire misères, Quatre Membres Longs, rester bien sage. Ici mauvaise maison pour moi. Lab'ratoire. Pas aimer fouet, être brave, brave garçon.

Il fit un pas en avant puis un pas en arrière. Et encore un autre.

— Alors tu ferais bien de retourner au village, Bernie. Merci de m'avoir accompagné.

— Au revoir, brave homme. Un, deux, trois...

J'entrai ; la porte se referma derrière moi.

Pour la première fois, je remarquai à quel point la construction du bâtiment bas était grossière. Seul le devant, où se trouvait la grande salle de contrôle, avait été l'objet de quelque soin ; là, la façade était recouverte d'un vague crépi. Le reste n'avait rien que de très sommaire. Les murs étaient montés en parpaings grossièrement liés avec du mortier ; les avant-toits étaient dépourvus de gouttières ; et beaucoup de fenêtres ne possédaient pas de vitres – l'ensemble donnait une impression d'incomplétude, sinon de franche négligence. Une ou deux plantes grimpantes sur les murs rudimentaires faisaient un léger contrepoids à l'indigence générale.

Pénétrant dans la maison, je trouvai Mortimer Dart dans la pièce principale, installé dans sa voiture, tous ses sens en éveil. Je scrutai une

nouvelle fois ce visage blême et bouffi, mais n’y déchiffrai rien de vital. Bella se balançait d’un pied sur l’autre derrière lui. Heather était assise à l’autre bout de la pièce près d’un bac de bronze d’où jaillissait une plante luxuriante. Elle portait la même tunique safran et le même pantalon sombre que je lui avais vus lors de notre dernière rencontre ; elle y avait seulement ajouté une légère écharpe mauve incongrûment nouée autour de son cou.

J’inclinai légèrement la tête en direction de Heather. Elle ne répondit pas à mon salut, sinon, peut-être, par une ombre de sourire. Elle resta par ailleurs rigoureusement immobile.

— Une sympathique réunion de famille, dis-je.

L’air de la pièce était conditionné. Pas de chansonnettes ici ; seulement Haydn, comme d’habitude. Je frissonnai.

— Vous avez pu voir mon domaine tout à votre aise, Mr Roberts ?

— Oui. Je me sens un peu fiévreux, à vrai dire. Est-ce que Bella a encore de cette délicieuse citronnade ?

— Naturellement. Bella ! Donnez-moi votre pouls.

Je demeurai où j’étais. Comme il s’approchait, le siège de son fauteuil roulant s’éleva jusqu’à ce qu’il fût à la bonne hauteur pour me toucher le front. La main qu’il exhiba comportait toute une variété de doigts ; celui qu’il plaça sur mon front était à la fois dur et doux. J’essayai d’en avoir un aperçu plus précis au moment où la main de métal se retira pour aller reprendre sa place sur l’accoudoir du véhicule. Jetant un coup d’œil à un petit tableau de bord situé près de son genou gauche, Dart dit :

— Votre pouls est normal. Vous faites un peu de température, mais il fallait vous y attendre après avoir marché au soleil et nagé dans la lagune. Asseyez-vous.

Je compris qu’il me laissait le soin d’apprécier son délicat rappel du pouvoir qu’il avait de tenir presque toute l’île sous sa surveillance.

Comme je m’asseyais, il fit redescendre son siège jusqu’à ce que ses yeux fussent légèrement au-dessus du niveau des miens, et dit :

— Il faut que vous me promettiez de ne pas rompre la calme routine de ce qui se passe ici. Restez tranquille et tout ira bien pour vous. Si vous dérangez les Hommes-Animaux, ou ce pauvre Hans, ou moi-même, ou *n’importe qui*... eh bien, nous devons prendre des mesures. Ceci n’est pas une fête foraine. C’est bien compris ?

Regardant ailleurs, je demandai froidement :

— Avez-vous expédié ce message radio, Dart ?

— J'ai besoin de certaines garanties...

— Parce que vous aurez de gros ennuis si vous ne l'avez pas encore fait. Laissez-moi vous rappeler, au cas où vous l'auriez oublié, qu'une importante expédition de secours est d'ores et déjà en route, à la recherche de survivants du *Léda* sur une étendue d'océan qui va en s'élargissant.

Dart dit :

— Dix jours ont passé, alors même qu'une guerre est en cours. Toute recherche est désormais abandonnée. Vous ne me ferez pas marcher dans vos histoires.

— Ils n'abandonnent jamais, répliquai-je.

Bella revint et déposa un verre de citronnade embué à côté de moi.

— Comment se fait-il, demanda Dart, au cas où ces recherches dont vous parlez seraient en train, que nous n'ayons vu aucun appareil survoler l'île depuis plus d'une semaine ?

— Cela ne fait que renforcer mes dires. Ils n'ont pas encore ratissé ce secteur. Ils peuvent arriver d'un moment à l'autre.

Je pouvais me rendre compte qu'il ne me croyait pas. Ce qui ajoutait à mon inquiétude, c'était la connaissance personnelle que j'avais de certains faits. En temps normal des satellites de surveillance en orbite au-delà de la stratosphère enregistraient toute activité terrestre et maritime ; l'un d'eux aurait signalé la chute du *Léda* à la base ; mais je savais que le satellite principal avait été désintégré par l'ennemi juste deux jours avant la catastrophe – la nouvelle m'en était parvenue pendant que j'étais en conférence sur la Lune.

Dart commença à faire évoluer sa voiture dans la pièce. Bella le suivit jusqu'à ce qu'il lui fit signe brutalement de débarrasser le plancher.

— Vous n'avez aucune preuve de votre identité... commença-t-il, quand la sirène se mit à retentir. (Il jeta un coup d'œil à sa montre et dit :) Nous avons un ordinateur ponctuel, comme vous le voyez. C'est l'heure de retourner au travail. Fin de la sieste. Et fin aussi de notre conversation.

Je posai un pied sur le repose-pied de sa voiture et l'arrêtai.

— Dart, j'exige, en tant que sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, que vous ou moi transmettions immédiatement un message radio à la FASA. Tel est l'ordre que je vous adresse, et je dois vous avertir qu'en vertu du décret sur les pleins pouvoirs j'ai le droit de réquisitionner votre équipement. Si vous résistez, vous vous exposez à passer en jugement

devant un tribunal d'exception habilité à prononcer la condamnation à mort. Quelle est votre réponse ? Oui ou non ?

Son visage se décomposa tandis que ses épaules se voûtaient sous le coup de la colère. Ses mains agrippèrent les bras de son fauteuil roulant.

— Mon poste est en panne en ce moment, dit-il enfin.

— Vous mentez !

— Je ne me laisserai pas dicter ma conduite sur mon île.

— Restez où vous êtes, dit une voix derrière mon dos.

Je me retournai et vis la mince silhouette de l'homme blanc en blouse blanche. Il avait un visage émacié, terreux, figé à cet instant précis en une expression résolument mauvaise. Il tenait une arme étrange, quelque chose comme un long pistolet à air comprimé, braquée sur moi.

— Da Silva, dis-je, au regard des lois en cours en temps de guerre, vous, comme votre patron, êtes en train de commettre un délit passible de la peine de mort. Posez cette arme.

— Okay, Roberts, ou quel que soit votre nom, cessez votre bluff.

Voilà que Dart pointait lui aussi une arme sur moi. Je reconnus en elle un Browning automatique. Il ne fallait pas être grand clerc pour comprendre qu'il devait avoir un signal d'alarme sur sa voiture pour réclamer de l'aide en cas de besoin.

Tandis que je restais là, les mains à demi levées, me demandant si je devais me jeter sur Dart, les autres acteurs de la scène s'agitaient. Bella s'éclipsa, disparaissant furtivement derrière la porte, telle une image de la trahison – pourquoi attendais-je quelque chose d'elle, je ne saurais malgré tout le dire. En revanche Heather se porta vers moi, se levant de son fauteuil et approchant presque aussi silencieusement que Bella avait fui. Elle, au moins, n'avait pas d'arme, mais l'expression de son visage n'avait rien d'engageant. Un signal muet passa entre elle et Dart.

— Vous êtes en train de recouvrer vos forces et de devenir dangereux, dit-il. Nous allons devoir vous enfermer. Cela vous donnera l'occasion de réfléchir un peu.

— Vous me prenez au dépourvu, Dart. Votre avantage n'est que temporaire, comme vous vous en rendrez compte si vous replacez vos actions dans le contexte de la guerre qui se déroule dans les eaux du Pacifique. Vous avez été informé de mon rôle en la circonstance. Coopérez, ou il vous en cuira.

Dart garda son arme levée vers moi, un mince sourire aux lèvres.

— La guerre... la parfaite excuse des hommes pour exercer un pouvoir, personnel aussi bien que national. C'est votre affaire, pas la mienne, Mr Roberts. Vous pensez que je dois automatiquement être de votre côté dans la bataille, n'est-ce pas ? Vous vous trompez. L'humanité m'a toujours tenu à distance, aussi n'ai-je pas à éprouver de sentiments humains. J'en suis exempté. Okay, vu ?

— Ceci n'est pas une affaire où vos sentiments doivent avoir part...

— Ça ira comme ça, merci beaucoup. Da Silva, bouclez-le.

OceanofPDF.com

PETITE SÉANCE DE STRIP-TEASE

Estimer la taille du bâtiment sur lequel régnait Dart n'était pas chose facile.

De l'extérieur c'était presque impossible, car la structure était adossée à la colline fortement boisée qui s'élevait vers l'est de l'île. De plus elle était entourée par la haute palissade.

De l'intérieur, des portes verrouillées déjouaient toute tentative d'exploration. Je ne connaissais que deux couloirs, qui formaient un T, et quelques-unes des pièces sur lesquelles ils donnaient. D'un côté du couloir le plus long se trouvaient les pièces dont les fenêtres s'ouvraient sur ce qui faisait probablement office de façade. Il y avait là deux chambres genre cellules, dont celle où j'avais été transporté lors de mon arrivée, une autre pièce dont la porte était fermée et la grande salle de contrôle. Ces pièces étaient orientées au nord-ouest. De l'autre côté du couloir se trouvaient la cuisine, la chambre de Bella, une pièce pour le générateur (fermée), puis le couloir latéral, puis une réserve, un vestibule avec des doubles portes (fermées) donnant sur la zone du laboratoire, et des W-C. Le couloir latéral menait à d'autres portes fermées, aux quartiers de Dart, à ceux de Heather, à des toilettes et, du moins le supposais-je, à la salle radio ainsi qu'à une autre porte fermée donnant sur le laboratoire. Selon mon estimation, les couloirs en T ne donnaient accès qu'à moins du tiers de l'ensemble du bâtiment.

C'est sous la surveillance de deux pistolets que je fus mené à une cellule située près du local réservé au générateur et enfermé. L'endroit était éclairé et une cheminée d'aération s'ouvrait au plafond. À en juger par sa

position dans la maison, il devait être entièrement entouré par d'autres pièces, peut-être d'autres cellules. Il y avait là une couchette, sur laquelle étaient posés deux couvertures et un roman broché, et un seau hygiénique rangé dans un coin. Rien d'autre.

Bouillant de fureur et de frustration, je me mis à faire les cent pas dans mon cachot.

Un long temps s'écoula. Je ne sais combien d'heures. Puis les verrous de la porte furent tirés et Heather entra, me surveillant du coin de l'œil, avec un plateau de nourriture. Da Silva se tenait derrière elle, son pistolet à air comprimé à la main. Elle posa le plateau par terre et repartit. La clé tourna de nouveau dans la serrure.

Beaucoup plus tard je m'écroulai sur la couchette et m'endormis. Lorsque je me réveillai, la lumière, toujours allumée, me vrilla les yeux. J'étais incapable de dire s'il faisait nuit ou jour.

Je ne m'étais jamais trouvé prisonnier au cours de ma vie. Je n'arrivais plus à retrouver la rage tonifiante que j'avais éprouvée dans les premiers instants de mon incarcération. Je me remis à faire les cent pas, mais cette fois pour tenir mes inquiétudes à distance.

Heather revint et remporta le plateau. Je n'y avais pas touché. Elle était bientôt de retour avec une nouvelle ration de nourriture et une tasse de café chaud. Dès qu'elle fut partie, je m'accroupis et bus avidement le café. J'expédiai la nourriture. Puis je me remis à arpenter ma cellule.

Lassé depuis longtemps de faire les cent pas, j'étais affalé sur la couchette lorsque j'entendis un choc contre la porte.

— Mr Roberts ? C'est moi, Mortimer Dart, je suppose que vous m'entendez ? Je suis venu vous dire que tout va bien et que nous allons vous libérer. Vous m'entendez ?

Je restai sur le lit. Un piège ? Se préparaient-ils à m'exécuter ? Qu'avaient-ils à perdre ?

— Mr Roberts, êtes-vous réveillé ? Inutile d'essayer de jouer au plus fin. Vous êtes libre et je ne cherche pas la bagarre. Nous avons vérifié vos dires ; ils sont confirmés. Je suis convaincu.

— Vous avez contacté la FASA ? demandai-je.

Un petit silence. Puis il dit :

— Mes soupçons n'étaient pas sans raison. Aucune mention de votre disparition sur les ondes coalisées. Aussi ne pouvais-je pas croire à votre

histoire. Vous n'aviez aucune preuve, non ? Quel moyen avais-je de savoir que vous n'étiez pas un élément subversif ?

— Dart, *avez-vous contacté la FASA ?*

— C'était dans les nouvelles de ce matin, Mr Roberts. Vous savez comment on censure l'information en temps de guerre. On a fait passer une photo de vous en annonçant que vous veniez de mourir dans un hôpital de Washington. Vos funérailles auront lieu demain après-midi, à 3 heures. Intéressant, n'est-ce pas ?

Ainsi ils avaient abandonné les recherches. L'histoire qui maquillait les faits était typique ; le public n'appréciait pas que des hommes politiques fussent chargés de missions dangereuses. Mais... Dart savait-il cela ? Continuait-il d'avoir des doutes sur mon identité ? S'il croyait que j'étais un élément subversif, il avait de bonnes raisons de me tuer. D'un autre côté, s'il croyait désormais que j'étais bien celui que j'affirmais être, il avait toujours de bonnes raisons de m'empêcher de retourner aux États-Unis.

— Vous entendez ce que je vous dis ? Si je vous laisse sortir, puis-je compter sur votre coopération ? Pas de blagues ?

Il n'avait pas expédié de message radio à la FASA. Ce qui suffisait à me donner de bonnes raisons de me méfier. Il était essentiel d'entrer dans son jeu, du moins jusqu'à ce que je fusse le plus loin possible de cette cellule.

— Laissez-moi sortir, dis-je. On pourrait peut-être regarder mes funérailles ensemble à la tridi ?

Une note de soulagement passa dans sa voix quand il me répondit.

— Peut-être. Ce serait assez rigolo. En attendant, j'ai un petit problème sur les bras, et votre aide serait la bienvenue si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

La clé tourna dans la serrure. La porte s'ouvrit. Il était revêtu de son impressionnante armure prothétique, comme lors de notre première rencontre, pareil à un robot, son casque touchant presque le plafond. Je me trouvais malgré moi pris au dépourvu. Je me glissai prudemment dans le couloir. Heather était là ; elle m'adressa un petit sourire forcé.

Je levai les yeux vers Dart, conscient de mon désavantage psychologique après ma période de réclusion. Le moment viendrait où il regretterait de m'avoir traité ainsi.

Il laissa froidement tomber :

— Et alors, quel effet ça fait d'être mort et pratiquement enterré ?

— Très bien, Dart, on sait que je suis vivant parce que vous avez besoin de mon aide. Je prendrai une décision à ce propos quand vous m'aurez dit quel est votre problème. Auriez-vous encore fouetté Bella ?

— Il s'agit de Hans, intervint Heather.

— Il est encore saoul, dit Dart.

— Il s'est mis en grève, ajouta précipitamment Heather.

Je les regardai l'un après l'autre, conscient du petit avantage que j'avais provisoirement sur eux.

— Accordez vos violons. Quel est le problème de Maastricht ?

— Il a estimé que c'était une erreur de vous boucler, expliqua Heather, avec une note de défi dans la voix qui ne pouvait à mon avis s'adresser qu'à Dart. Alors il a forcé sur la gnôle.

Dart dit :

— Il faut que j'aille là-bas. Les Bêtes ne veulent pas travailler. Je vous serais reconnaissant de bien vouloir venir avec moi. Juste pour vous montrer dans le village. Je crois qu'il faut les remettre en piste et leur faire voir que vous allez bien.

— Où est Maastricht ?

— Là-bas. Venez avec moi, Roberts. Nous allons le ramener ici. Il n'y a pas de danger.

— Ce n'est pas l'impression que vous me donnez. Quelle heure est-il ?

— 3 heures et demie de l'après-midi.

J'étais resté enfermé vingt-quatre heures.

Nous prîmes le couloir, le Maître martelant lourdement le sol, Heather fine et légère à ses côtés. Des pensées folles me traversèrent l'esprit ; ma sortie de cellule me remplissait soudain d'une étrange agoraphobie. Nous atteignîmes la porte située au bout du couloir et sortîmes dans l'enclos. J'aspirai l'air tiède à pleins poumons. L'odeur en était agréable. C'était celle de la liberté.

Heather nous ouvrit la grande porte et nous nous retrouvâmes sous les arbres, embrassant la scène du regard tandis que l'éternelle rumeur de l'océan venait à notre rencontre.

Mes yeux se portèrent d'abord vers le large. Vide. Pas d'avions dans le ciel, vide lui aussi. La guerre ne se laissait deviner nulle part.

À terre, c'était presque le même vide, la même absence d'activité. De l'autre côté de la lagune je pouvais apercevoir quelques vagues silhouettes étendues à l'extérieur des huttes. Personne ne bougeait. Plus près de nous,

la grue était immobile. Dans l'intense clarté du jour, Maastricht était visible, affalé dans la cabine ouverte. À l'extérieur, appuyé contre les chenilles de la grue, je reconnus le robuste ami de Maastricht, George, son chapeau de cuir rabattu sur les yeux, les bras croisés, dans une attitude qui lui donnait à cette distance une apparence pleinement humaine.

— Tout a l'air tranquille, dis-je. Ne réveillons pas le chat qui dort, Dart. Si Hans a bu un coup de trop, le mieux est de le laisser cuver.

— La discipline, Mr Roberts. Dans votre profession vous devez connaître l'importance de la discipline.

Le plastron de sa cuirasse était muni d'un haut-parleur. Portant un petit micro à ses lèvres, il hurla :

— Hans, réveille-toi ! Debout là-dedans ! Tu vas te remuer, oui ou non ? Tout le monde dehors, au travail, au travail ! Au Maître le Courroux qui Flamboie. Au Maître le Fouet qui Dompte.

Le tonnerre de la voix amplifiée déclencha une agitation immédiate du côté des huttes. Sur Maastricht aussi, le bruit eut l'effet désiré.

Je vis Hans se dresser péniblement sur ses pieds et fouiller du regard l'endroit où nous nous tenions. Il se frotta la figure, s'approcha du marchepied de la cabine et tomba pratiquement par terre. George sursauta et se précipita à sa rescousse – sur quoi Maastricht se releva, expédia un grand coup dans la poitrine de son contremaître et se mit à lui hurler après.

Jouant du sifflet, George entra en action. Il se lança le long de la lagune à une vitesse impressionnante en agitant les bras et en beuglant. C'était là un curieux spectacle, mi-drôle, mi-attribuant.

Ce qu'il y avait de drôle dans la scène tourna bientôt à la franche bouffonnerie. Comme George approchait du village avec toute la grâce d'une locomotive, un homme jaillit des arbres dans la direction opposée, foulant le sentier que j'avais pris à mon arrivée ici. Le nouveau venu était un gaillard dru et très roux, avec une touffe de cheveux qui lui tombait sur les yeux et un museau effilé. Il portait la traditionnelle combinaison des habitants de l'île, mais il en avait coupé les jambes pour révéler ses longs membres inférieurs, comme s'il était fier de présenter de ce côté-là un aspect plus humain que la plupart de ses compagnons. Un homme, ai-je dit, mais il n'en avait que l'apparence. Il ressemblait à ces renards qui, dans les livres d'enfants, s'habillent comme des hommes pour tromper leur monde.

Il se déplaçait à vive allure. Lui et George firent un écart pour s'éviter. Ils le firent malheureusement du même côté et entrèrent du même coup en

collision. Ils tombèrent l'un sur l'autre, roulèrent sur eux-mêmes et entreprirent aussitôt de se battre.

Le rire aviné de Maastricht retentit dans la lagune.

— Il faut mettre un terme à cela ! dit Dart. Ceci n'est pas une fête foraine.

Il leva sa carabine et tira en l'air, par deux fois.

Dès le début de la bagarre, les Hommes-Animaux s'étaient rués sur le lieu de l'action. Les coups de feu les arrêtaient momentanément dans leur élan. Puis la curiosité reprit le dessus et ils se précipitèrent de nouveau en avant. Avec un cri de rage, le cyborg se porta à leur rencontre de toute la vitesse de ses jambes assistées. Je suivis plus lentement, me laissant glisser le long du sentier tacheté d'ombre jusqu'à un point situé à mi-distance du combat et de l'endroit où se tenait Maastricht, toujours en train de rire niaisement.

L'arrivée du Maître eut un effet immédiat sur les Hommes-Animaux. Ils se dispersèrent dans les huttes et les fourrés sans se préoccuper des égratignures qu'ils risquaient de gagner dans leur course. Même George et Renardeau se séparèrent, haletants, continuant seulement de se jeter des regards mauvais.

Les deux créatures saignaient abondamment, comme je pus le constater en m'approchant. Renardeau se tenait le bras gauche. La manche en était déchirée, révélant une longue entaille dans la chair blond roux, là où les dents de George avaient porté. George, dont la carrure était plus forte, ne semblait pas blessé, encore que sa lèvre inférieure fût enflée et qu'il s'en échappât un filet de sang qu'il n'essayait même pas d'étancher. Ils gardèrent leur position, lançant à Dart les mêmes regards de défi qu'ils s'adressaient l'un à l'autre.

Dart – sagement, me sembla-t-il – dit d'un ton des plus calmes :

— Allez, au travail tout le monde ! George, retourne à la grue. Fais ce que je dis et tiens-toi tranquille.

Il saisit son fouet et le fit claquer.

— Je tuer chef George dans pas longtemps, articula distinctement Renardeau.

Il reçut un coup de fouet sur les épaules et détala.

Contrastant avec la morne soumission qu'il m'avait été donné de voir jusque-là, l'attitude de Renardeau était un monument de défi – coulé, en plus, dans un anglais exceptionnellement net. Peut-être était-ce aussi l'avis

du Maître ; mais il se contenta de crier quelques paroles de menace au fuyard avant de se diriger à grandes enjambées vers la grue.

— George, marmonnant ténébreusement entre ses dents, balaya le sol du regard, ramassa son chapeau poussiéreux et se l'enfonça sur la tête. Comme si ce geste lui avait rendu son courage, il partit au grand galop vers le port, doublant le Maître ; il agitait ses bras courts tout en braillant, comme il avait commencé à le faire un peu plus tôt.

Je demeurai à l'ombre d'un arbre, observant la scène, certain qu'il allait y avoir du grabuge entre Dart et Maastricht. Celui-ci était trop ivre à présent ; mais il pouvait plus tard se révéler un allié précieux contre Dart. À nous deux nous serions capables de tenir tête au Maître, en dépit de tout son armement, à condition de rester à l'extérieur de l'enclos. Et Maastricht avait un fusil.

Maastricht s'arrêta de rire en voyant Dart venir vers lui et se mit à vociférer. Dart vociféra en retour. Un vigoureux échange d'injures s'ensuivit. Je vis Dart se pencher et prendre la bouteille à demi vide de Maastricht à l'endroit où elle était posée – sur le dessus de la chenille – pour la lancer vers le large.

Lâchant une brève bordée de jurons, Maastricht réintégra maladroitement la grue et la mit en route. George se livra alors à un tapage de tous les diables. Les ouvriers passaient devant moi en une bousculade effrénée pour regagner leurs pierres et leur ciment. Satisfait, Dart tourna les talons. Je m'avançai.

Maastricht embraya ; la grue commença à se traîner lentement le long de la berge. Il se pencha hors de la cabine pour crier quelque chose à George, qui menait furieusement les ouvriers. Ce faisant, il rencontra mon regard et leva un pouce en un geste de défi à la fatalité. Je lui rendis son signal. Et à l'instant même la grue piqua du nez.

Je vis la chenille extérieure passer par-dessus le rebord de béton dans une averse de pierraille. Lentement, la machine bascula sur le côté. Maastricht jura, tirant de toutes ses forces sur un levier. Le moteur gronda et la chenille s'emballa. Puis la masse tout entière versa et plongea dans la lagune. Il y eut un énorme *splash*.

Je me précipitai en hurlant.

La confusion la plus complète régnait dans le port.

Les Hommes-Animaux allaient et venaient au bord de l'eau dans un charivari de cris divers. La plupart d'entre eux semblaient en proie à une

franche terreur – ce qui ne m’empêcha pas de surprendre ici et là une fugitive lueur d’exultation méchante. Beaucoup descendirent jusqu’au bord de l’eau, sautant sur les rochers et les éboulis de béton sans oser s’aventurer dans l’élément étranger. Un vieux bonhomme à face chevaline tomba dans l’eau ; d’autres l’y rejoignirent en se précipitant à sa rescousse. Jamais pareil concert de cris et de hurlements ne se fit entendre !

Et George... c’était le plus déchaîné ! Il courait dans tous les sens en beuglant comme un enragé. Finalement il se jeta dans la lagune et fut obligé de regagner la berge aussitôt.

Tout cela se déroulait en marge de mon attention. Mes yeux étaient fixés sur la vaste confusion qui régnait dans l’eau, à l’endroit où la grue était tombée. Un coin de la cabine et un morceau de chenille dépassaient de l’eau. Des bulles venaient crever à la surface. Aucun signe de Maastricht. Je me débarrassai de mes chaussures de deux coups de pied dans le vide.

— Roberts, je vous en prie... je vous en prie, sauvez-le !

J’entendis les paroles de Dart au moment où je plongeais.

Je découvris Hans tout de suite. Me faufile sous la cabine, chassant l’eau boueuse de toute la force de mes jambes, je rencontrais son dos nu et sa jambe droite. Il se débattait. Une grande quantité de sable et de vase avait été remuée, mais je vis que ses bras étaient comme coincés de l’intérieur dans l’entrée de la cabine. Sa tête était dans la cabine, le reste de son corps en dehors, comme s’il avait failli être éjecté quand la machine avait versé. Je lui saisis une épaule et le secouai pour l’avertir qu’on s’occupait de le secourir, avant d’aller reprendre ma respiration à la surface.

Je redescendis par la porte qui était tournée vers le haut, plongeant jusqu’à lui à travers les eaux troublées. Des traînées de mazout me passèrent devant les yeux.

Le visage de Maastricht était à présent près du mien, chargé d’angoisse. Son fusil et sa courroie s’étaient pris dans la poignée fixée près de la porte, lui retenant le bras au moment où il avait essayé de sauter. À l’aide de son bras gauche, demeuré libre, il s’efforçait toujours de se libérer. Il ne me fallut qu’un instant pour le débarrasser de son arme et libérer son bras. Je le saisis sous les aisselles et le tirai à moi.

J’avais besoin d’une meilleure prise. Pour cela, il me fallait m’enfoncer plus avant dans la cabine et lui saisir le torse. Malgré moi, je fus forcé de regagner la surface.

C'était autour de moi un tourbillon d'étranges faces sombres. Et quel tapage tout ce monde faisait – à moins que ce ne fût le martèlement du sang dans mes artères. En proie à un léger vertige, je pris ma respiration et plongeai pour la troisième fois, traversant la cabine jusqu'au fond.

Cette fois je passai mes bras autour de Hans, les pieds bien calés contre la chenille. Je m'arc-boutai, tirai, glissai. Il continuait de se débattre. Mais je n'arrivais toujours pas à le dégager. La tête dans le noir, un vague carré de lumière au-dessus de moi, je tirai... tirai encore, incapable de comprendre pourquoi il ne venait pas. Les poumons près d'éclater, je me propulsai plus avant pour me rendre compte que sa jambe gauche était coincée sous la grue.

Quand je regagnai la lumière du jour, j'aperçus la silhouette du Maître au-dessus de moi sur le mur écroulé.

— Ramenez-le, il faut absolument que vous le rameniez, Roberts.

George était dans l'eau jusqu'aux jarrets, me dévorant de son regard noir.

— Toi me sortir de l'eau... s'il te plaît !

Beaucoup plus tard, revoyant la scène, me rappelant les paroles de George au moment où il était accroupi là, sa grosse tête sans cou tendue en avant, je me demandai : « Rien qu'une confusion de pronoms ou une réelle identification avec l'homme en train de se noyer ? »

Mais la créature qui montra en la circonstance une réelle présence d'esprit fut Renardeau. Il se fraya un chemin dans la mêlée avec un rouleau de corde trouvé sur le chantier. Il m'en lança une extrémité avec une curieuse expression de triomphe et de défiance dans ses yeux fuyants.

— Prenez l'autre bout, Dart, criai-je.

Puis je replongeai.

Je n'eus aucune difficulté à attacher la corde autour de la poitrine de Hans. Il avait toujours les yeux grands ouverts. Ses cheveux flottaient au-dessus de sa tête, des poils de barbe lui entraient dans la bouche. Dérapant dans la vase, je secouai la corde et regagnai la surface d'un grand coup de talon.

Dart tirait déjà sur la corde. Le reste de la troupe, en dépit de la crainte qu'il leur inspirait, se mit aussi à tirer. Horrible partie de traction à la Corde, durant laquelle j'eus plusieurs fois la vision de Hans faisant surface avec une jambe en moins. Mais il ne refit jamais surface.

Je replongeai par deux fois jusqu'au fond de la lagune. Sa jambe et son pied étaient coincés entre la grue et un bloc de pierre jeté là pour la construction du port.

Finalement, je me hissai hors de l'eau.

— Il est coincé. Il va falloir déplacer la grue, dis-je à Dart. Attachez des câbles aux deux vedettes. Si vous pouvez la faire bouger de quelques centimètres, Hans se retrouvera libre. Grouillez-vous.

On fit ce que je proposais. L'opération fut un vrai désastre. Ce qui aurait dû prendre une dizaine de minutes, tout au plus, prit plus d'une heure. Enfin la grue fut déplacée et le pauvre Hans hissé hors de l'eau. Dart distribua des coups de fouet à droite et à gauche tandis que je pratiquais le traditionnel bouche à bouche. Aucune réaction.

Nous fîmes sortir trois ou quatre litres d'eau de ses poumons et je fis une nouvelle tentative. Qui se solda par un échec. Hans Maastricht était mort.

Je m'accroupis près de son corps blême, promenant mon regard sur ceux qui l'avaient connu. Plusieurs individus commençaient à m'être familiers ; pas seulement George, qui continuait de fixer sur moi ses yeux noirs et impénétrables, Bernie, qui ne me quittait pas d'une semelle, l'air perpétuellement suppliant, Renardeau, qu'une secrète satisfaction faisait ricaner, mais bien d'autres – une vieille Femme-Porc grisonnante, un gros Cheval-Hippopotame à la démarche lente et pesante, deux Hommes-Taureaux, à l'air particulièrement morose. Ils avaient apprécié toute cette agitation ; la plupart d'entre eux commençaient à faire retraite, tout à fait disposés à laisser le corps sans vie reposer où il était.

Dart pointa son fouet vers les deux Hommes-Taureaux.

— Vous deux... portez le corps au Q.G. Ramassez-le ! Et que ça saute !

Ils saisirent le corps de Hans par les épaules et le traînèrent derrière eux, ses talons raclant le sol, sans se départir de l'expression chagrine qui était ordinairement la leur. Dart marchait devant. George trottait de-ci de-là à côté des Hommes-Taureaux, donnant de petites tapes sur le corps, le tâtant du bout des doigts, comme s'il n'arrivait pas à croire que la vie l'eût quitté. Les Hommes-Animaux restants tournèrent un peu en rond puis reprirent lentement le chemin du village. Renardeau avait disparu.

Le corps fut transporté dans une petite salle de soins à l'intérieur de l'aile réservée au laboratoire. C'était la première fois que j'y pénétrais ; je

me sentis en partie gagné par le malaise des Hommes-Taureaux. Quand le corps se trouva étendu sur une table, Dart chassa les porteurs.

— Revenez demain. Demain funérailles... enterrer Hans, compris ? Hans aller dans terre, rencontrer Grand Maître. Compris ?

Les Hommes-Taureaux tournèrent vers moi des yeux mornes. Puis ils galopèrent vers la sortie. Dart verrouilla la grande porte derrière eux et nous retournâmes à l'intérieur. J'allai prendre une serviette dans ma chambre pour me sécher.

Quand il réapparut dans l'encadrement de la porte, Dart s'était débarrassé de son armure et avait réintégré son fauteuil roulant.

— Une bien fâcheuse affaire, pour sûr ! Mais la vie n'est faite que de cela. Un malheur suit l'autre.

— J'ai remarqué que vous essayiez d'inculquer des rudiments de religion à vos gens, même si vous ne croyez pas vous-même en Dieu !

— On peut faire la cuisine sans toucher aux plats que l'on confectionne. Vous voulez parler de cette histoire de « Grand Maître sous terre » ? Vous en entendrez bien davantage demain, à l'occasion des obsèques – qui auront lieu à 3 heures de l'après-midi, comme vos funérailles fictives. Une belle hypocrisie... vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'espère ?

— Hans est mort et bien mort. Faites-lui au moins un enterrement convenable.

— C'est une occasion de leur faire rentrer le truc du Grand Maître dans le crâne. Ça ne fait pas de mal – c'est un moyen de les faire filer doux, de les tarabuster avec l'idée qu'un être invisible avec un fouet encore plus grand que le mien pourrait bien les avoir à l'œil quand je ne suis pas dans les parages. N'est-ce pas par là que toutes les religions ont commencé ?

— Votre pays, votre nom, votre religion ne vous inspirent qu'amertume... je peux voir quelles sont vos raisons pour cela, mais après tout ce temps, ne pouvez-vous pas composer avec vos infirmités ? Vous y avez fort bien réussi sur le plan physique ; pourquoi vous mutiler sur le plan spirituel ?

Il m'adressa un sourire glacial.

— Si je croyais en votre fichu Dieu, il faudrait que je croie qu'il m'a fait à son image. Ni vous ni moi ne voudrions d'un Dieu pareil, c'est aussi simple que ça. Et maintenant, ne me cassez plus les oreilles avec ça. À

chaque jour suffit sa peine. Venez prendre un whisky avec moi, comme un homme. Ça nous servira d'apéritif du soir.

— Un remontant me fera le plus grand bien.

Un peu plus tard Bella nous apporta deux plateaux de plastique chargés de nourriture que nous mangeâmes ensemble dans la salle de contrôle. Bella resta postée derrière le fauteuil de Dart. Je me dis qu'elle devait manger dans ce qui servait de cuisine, quoi que ce fût. Un léger frisson me parcourut comme je la regardais, tant le mélange en elle de la femme et de l'animal était complexe ; il y avait quelque chose de séduisant dans ses manières furtives, mais son visage était laid à faire peur sous sa perruque noire.

Sur le ton de la conversation, Dart lança :

— Un petit verre de temps en temps ne fait pas de mal. C'est une coutume qui caractérise les gens civilisés. L'abus d'alcool est tout autre chose ; on perd le contrôle de soi. C'était le problème de ce malheureux Hans. Sa grand-mère était malaise. Il buvait trop et aujourd'hui ça l'a perdu.

— Non. Sans doute avait-il trop bu, mais ce qui l'a perdu c'est la façon lamentable dont le port a été construit. Le béton a cédé.

— Il était saoul et il est parti dans le décor.

— Pas du tout ! Le mur s'est écroulé et la grue a basculé. Ce n'était pas la faute de Hans. C'est l'aménagement déplorable de l'île du Dr Moreau qui l'a tué !

— C'est la boisson, vous dis-je... je connaissais Hans depuis des années. Il avait du sang de couleur dans les veines. J'ai toujours dit que l'alcool le tuerait.

La colère me gagna.

— Et quand bien même ce serait l'alcool qui aurait tué ce pauvre type ? Pourquoi buvait-il ? Pour oublier la honte qu'il éprouvait à vivre ici avec ces créatures mutilées, ces parodies d'êtres humains.

Fixant son assiette, Dart dit :

— Je le connaissais mieux que vous. Vous ne comprenez pas, Roberts. Vous n'êtes qu'un fichu politicien. J'aimais bien Hans. Il va me manquer... Ah, au diable cette maudite installation pourrie !

Il abattit un poing de métal sur la table. La violence de son geste l'apaisa. Il releva les yeux vers moi et reprit, sur un ton parfaitement calme :

— On s’entendait bien, Hans et moi. Il n’avait pas été gâté par la vie ; déjà, quand il était gosse, il avait commencé à en baver. Cette île était un sanctuaire pour lui – pour une fois il n’était pas du côté des victimes. Aussi comprenait-il mes sentiments comme je comprenais les siens. Vous et moi en revanche...

Il laissa sa phrase en suspens. Voyant que je n’étais pas décidé à répondre, il reprit :

— Vous et moi... pourrions-nous jamais nous entendre ? Vous êtes un homme de pouvoir, vous avez vu du pays, vous vous entendez probablement avec tous les gens que vous rencontrez. Vous ne savez même pas ce que « s’entendre » signifie – c’est pour vous quelque chose qui va de soi. C’est là un type de relation que je ne peux jamais avoir à cause de ce que je suis. Une victime de la thalidomide. Un monstre. Il me faut dominer ou être dominé. Est-ce que ça vous semble de la mégalomanie ? Non, ce n’en est pas. C’est la leçon de l’expérience, et on ne se débarrasse pas comme ça de l’expérience. Non que j’aie dans l’idée d’imposer ma loi à autre chose que ce petit tas de boue au milieu de l’océan – mes ambitions se limitent à cela. Mais je ne sais pas ce que vous pensez, n’est-ce pas ? À part que vous devriez me réduire à zéro.

Je regardai par la fenêtre.

— Je ne pense pas en ces termes. Je peux voir que vous êtes bien décidé à me braquer contre vous, que vous en ayez conscience ou non, mais c’est là une conséquence de votre paranoïa et non de ma conduite.

— Ma paranoïa ! Qu’est-ce que c’est que ce boniment ? Savez-vous... avez-vous la moindre idée de ce qu’est la paranoïa ? C’est une réaction rationnelle aux circonstances immédiates. Pourquoi ne songeriez-vous pas à m’éliminer ? Il y a une guerre en train de par le monde, une guerre à laquelle vous êtes mêlé et moi pas. Qui se bat dans cette guerre, vous vous l’êtes demandé ? Pas les monstres comme moi, Mr Roberts, non, mais les gens normaux comme vous ! La guerre est une idée à vous ! Éliminer est une idée à vous.

Il tremblait à présent, et je sentais la colère monter en moi.

— Vous n’êtes pas exempt de culpabilité, Dart. Écoutez ce que vous dites. Vous me parlez comme à une multitude alors que je ne suis qu’un individu. Vous savez très bien que la guerre n’est pas une idée à moi, mais si vous pouvez voir en moi une force armée plutôt qu’un individu, il vous

est plus facile de me haïr. C'est comme ça que les guerres commencent. Vos difformités ne vous donnent pas le monopole du droit.

Tout en parlant, je m'étais penché en avant, pointant un doigt vers lui. Il réagit immédiatement à ce geste et se mit à crier, avant même que j'eusse terminé.

— Foutez-moi la paix avec vos élucubrations ! Regardez-vous ! Vous êtes instinctivement en train de pointer un revolver sur moi, sauf que vous n'avez qu'un doigt à me mettre sous le nez. Alors faites attention, car moi je suis armé, souvenez-vous-en !

Il sortit son automatique et me le braqua sur le ventre.

— Et maintenant qui songe à éliminer l'autre ? demandai-je. Vous avez raison, Dart... ce n'est que lorsque vous avez ce truc dans vos griffes que vous pouvez être à égalité avec autrui. Je me demande comment vous pouviez permettre à ce pauvre Maastricht d'avoir un fusil.

Tout en gardant son pistolet pointé sur moi, il détourna les yeux. Il parcourut le sol du regard et se mordit la lèvre inférieure.

Quand il releva les yeux vers moi, il raccrocha l'automatique à une fixation ménagée en dedans de son fauteuil et dit :

— J'ai un tempérament vif, Mr Roberts, et vous avez tout fait pour me mettre hors de moi. Tout ce que j'essayais de vous dire, c'est que je tenais à ce que nous soyons en bons termes. Je veux que vous fassiez quelque chose pour moi. Je viens de me souvenir que nous n'avions pas récupéré le fusil de Hans. Où est-il ? Au fond de la lagune ?

— Là, au moins, il est en lieu sûr. Les Hommes-Animaux n'osent pas entrer dans l'eau.

— Il faut que vous me rameniez ce fusil, mon ami. Si vous ne le faites pas, ce sont eux qui le feront. (Il se tortilla dans son fauteuil.) Il ne faut surtout pas qu'ils aient des armes à feu. Essayez d'imaginer les ravages qu'ils pourraient causer.

— Je ne vais pas plonger encore une fois, Dart, c'est définitif. Vous avez vu George et les autres. Ils ont peur de l'eau.

— Mais les Hommes-Otaries, Roberts ! Les Hommes-Otaries ! Ils plongeront et récupéreront le fusil. Ils risquent de le donner aux habitants du village, à Renardeau ou à un autre. Ils sont tous de connivence. Nous aurions un soulèvement général sur les bras. Voulez-vous aller chercher ce fusil, s'il vous plaît... maintenant, avant le coucher du soleil.

Personnellement, je doutais que les Hommes-Otaries fussent capables de trouver le fusil, même s'ils partaient à sa recherche. Je secouai la tête, attendant de voir si Dart allait de nouveau me menacer de son pistolet. Au lieu de cela, il pressa un bouton sur son accoudoir.

Bella apparut.

— Va me chercher Heather, ordonna Dart.

Il m'adressa un sourire particulièrement mauvais, mais resta silencieux.

Bella revint presque aussitôt en compagnie de la brune américaine. Elle s'avança vers Dart d'un pas élastique et s'arrêta auprès de lui en se mordillant le bout de l'index ; l'air attentif. Bella resta derrière moi, près de la porte.

— Heather est une jeune femme remarquable, Mr Roberts. L'admiration que j'ai pour elle est presque sans bornes. Elle est très gentille et très belle. Heather, mon petit, voudriez-vous avoir l'obligeance d'enlever vos vêtements afin que Mr Roberts puisse voir combien vous êtes belle ? Bella, allume-nous une lampe.

Heather portait la même tenue que je lui avais vue plus tôt. Elle s'écarta de Dart pour avoir plus d'espace, et commença à se dévêtir. Elle se baissa pour ôter ses sandales, qu'elle plaça l'une à côté de l'autre. Un vague sourire aux lèvres, elle pencha la tête de côté et dénoua l'écharpe incongrue qu'elle portait autour du cou. Elle la fit glisser le long de ses épaules, tendant progressivement le bras, puis la laissa choir sur le sol. Il était clair qu'elle ne craignait pas grand-monde sur le terrain de la provocation. Puis elle défit lentement les boutons de sa tunique safran, du cou jusqu'à la taille, jusqu'à ce que le vêtement s'ouvre sur la chair qu'il couvrait. Elle fit délicatement tomber la tunique de ses fines épaules et l'envoya rejoindre l'écharpe tout en secouant la tête pour libérer ses cheveux. Le mouvement magnifia la beauté de ses seins, qui n'étaient pas particulièrement pleins ; elle caressa le gauche d'une main, s'amusant à en faire rouler la pointe entre ses doigts.

Un mouvement furtif dans le voisinage attira mon regard. Bella se coulait hors de la pièce.

Heather fit alors quelques pas autour de la pile de ses vêtements, peut-être pour mettre en valeur l'élasticité de sa poitrine. Puis, cessant son manège, elle se tourna de nouveau face à nous et, d'un air songeur, entreprit de se débarrasser de son pantalon. Après en avoir fait glisser la fermeture

éclair, elle défit une agrafe à la taille et il tomba sur ses chevilles. Elle ne portait rien dessous. Comme elle se baissait pour le ramasser, j'eus la vision de fesses et de cuisses parfaitement galbées. Quand elle se retourna vers nous, ses joues étaient légèrement plus colorées, son sourire un peu plus lascif, la fourrure sombre de son mont de Vénus exposée dans toute sa désirable splendeur. Elle fit deux pas vers moi avant de m'en cacher malicieusement le spectacle de ses deux mains. Elle passa sa langue sur ses lèvres, puis leva soudain les bras et s'enfuit à l'autre bout de la pièce.

— Merci, Heather, dit Dart d'une voix pâteuse. Tu serais heureuse de passer la nuit avec Mr Roberts s'il voulait bien me rendre un petit service, n'est-ce pas ?

— Ce serait un plaisir, dit-elle. N'est-ce pas Calvert ?

Dart dit :

— Il est temps que nous nous montrions un peu plus hospitalier avec vous, Mr Roberts. Mais d'abord, s'il vous plaît, rapportez-moi ce fusil.

— Encore une de vos vieilles ficelles, Dart... vous vous servez de nous deux comme si nous étions vos choses. Comme je vous l'ai dit, je ne marche pas. Merci pour le strip-tease, Heather. Vous devriez continuer dans cette voie... et trouver un meilleur travail ailleurs.

— Les hommes qui parviennent au pouvoir y perdent souvent leur appétit sexuel, déclara Dart d'une voix mate. C'est ce qu'on appelle un transfert...

Dehors la nuit était tombée. L'océan, par delà lequel la guerre vivait et prospérait, n'était plus visible. Seule sa rumeur était audible, comme un canon sans fin.

UNE FOULE NOMBREUSE ASSISTA AUX OBSÈQUES

L'aube me trouva en train de prier.

Je continuais de m'accrocher, désespérément peut-être, à l'idée de l'existence d'un Dieu. Le concept d'une divinité jugeant du bien et du mal était pour moi quelque chose de fondamental. Je continuais de croire au bien et au mal, pour les avoir vus s'affronter dans la société comme chez les individus chaque jour de ma vie, et il me paraissait naturel que les hommes vénèrent tout ce qui pouvait contribuer à fortifier le bien en eux. Mais c'était là une attitude intellectuelle, pas un acte de foi.

Les impératifs de la guerre avaient pas mal brouillé les cartes, mais Mortimer Dart servait à me rappeler qu'en définitive je voyais dans l'existence humaine ce que j'y voyais déjà étant petit garçon : un combat entre le bien et le mal. Dans la présente guerre, le pays que j'aimais et servais représentait le bien.

Dart était un exemple de la façon dont les circonstances pouvaient entraîner la nature humaine vers le mal. Il se pouvait qu'il eût pris un départ aussi pitoyable que le monstre de Frankenstein ; mais il était lui-même devenu un Frankenstein – un « victor »², non une victime.

Il fallait le rendre inoffensif. Mais le mal qu'il faisait ici n'était rien en comparaison de celui qui se faisait ailleurs dans le monde.

Se débarrasser de Dart – et de l'aguichante Heather – comme d'une dent gâtée... L'île échapperait ainsi à tout contrôle. J'entrevis un bain de

sang général, une tuerie entre les Hommes-Animaux. Mieux valait me rendre maître de l'île et demander ensuite du secours.

Mon devoir était de retourner à mon travail le plus tôt possible. Mais j'avais aussi des obligations ici ; je ne pouvais pas simplement m'emparer d'une vedette et m'élancer avec une boussole sur la grande bleue.

Ces réflexions assombrirent mon humeur mais renforcèrent ma détermination, et ce fut dans cet état d'esprit que je pris mon petit déjeuner quand Bella vint me l'apporter.

— Te rendras-tu aux obsèques de Hans, Bella ?

— Maître enterrer Hans, le mettre dans terre. Hans plus besoin air, aller sous terre.

— C'est ce qui nous attend tous, Bella.

Son regard félin se fit perplexe en même temps que son front se plissait au-dessous de sa perruque. Je songeai alors que si Dart essayait de créer des animaux à l'image des hommes, il devrait peut-être commencer par le dedans plutôt que par le dehors. Bella pourrait-elle jamais concevoir qu'elle aussi n'aurait un jour plus besoin d'air ?

Elle était assez humaine, cependant, pour fermer la porte à clé en partant. Dart avait peut-être raison ; on pouvait difficilement faire confiance à un type qui était capable de résister aux charmes de Heather...

Je restai bien sage et fus relâché après déjeuner. Le Maître avait un point faible. Il avait besoin de moi. Da Silva sortit un antique camion de l'armée américaine de quelque part derrière les bâtiments et le laissa à l'ombre, près de l'entassement de vieux bois de construction et de bidons de peinture. Un cercueil de bois reposait à l'arrière du camion. Une branche d'hibiscus avait été jetée dessus. Pendant que j'étais là à prendre le soleil, Heather apparut sur le seuil.

— Salut, me lança-t-elle, comment allez-vous ?

Je m'approchai et lui demandai où était Dart.

— Vous ne pensez tout de même pas que c'est Warren que j'attends, non ? Le Maître sera là quand il sera prêt.

— Je suis désolé qu'il vous ait forcée à vous déshabiller pour moi hier.

— Ne me faites pas rire ! Ça m'a beaucoup plu, et à vous aussi, ou alors quel genre de type êtes-vous donc ? Il n'y a pas tellement d'hommes pour lesquels on peut se déshabiller par ici. Allez, avouez que vous avez aimé ça !

— Vous avez un corps superbe, Heather, mais ce numéro était avilissant pour tout le monde. Nous ne sommes pas des animaux. (Après un instant de silence, je repris :) Ça fait déjà plusieurs fois que j'entends prononcer le nom de Warren. Qui est ce mystérieux personnage, exactement ? Est-ce qu'il vit par ici ?

— Nous ne sommes pas censés parler de Warren. Rassurez-vous, il n'est pas ici. (Elle passa son bras sous le mien.) Qu'est-ce qui vous prend, Calvert ? Vous me faisiez des remarques plus enjôleuses la première fois où l'on s'est rencontrés.

Je me mis à rire.

— Et vous me disiez de garder mes distances.

— Mettez votre main ici, entre mes cuisses.

Elle se frotta contre moi et je me sentis réagir. Furieux contre moi-même, je m'écartai d'elle.

— Jusqu'où faut-il pousser la provocation avec vous ? me demanda-t-elle, des éclairs dans les yeux.

Elle se cambrait de nouveau vers moi, quand le Maître apparut. Il marchait au maximum de sa hauteur, vêtu de son armure prothétique. C'était assurément un spectacle impressionnant de le voir s'avancer ainsi, sa carabine accrochée à l'épaule, son fouet passé dans sa ceinture.

— Mr Roberts, êtes-vous prêt pour l'enterrement ? Hans l'est, à ce que je vois. Montez à côté de moi. Attendez... prenez le volant... ce sera plus facile pour vous que pour moi. Je vous montrerai le chemin. Heather, tu restes ici.

Elle était déjà à moitié grimpée dans le véhicule.

— Hé ! je viens avec vous ! Je veux assister à la fête. J'aime bien entendre les bêtes faire leur cirque. Vous m'aviez dit que je pourrais venir.

— Désolé, mon petit. C'est là pour les bêtes une occasion de recevoir un peu d'instruction, et elles n'écouteront pas si tu es là à leur faire sortir les yeux de la tête. Et puis je ne veux pas laisser Bella seule à la maison. Descends-moi de là.

Heather parut un instant prête à se rebeller. Puis elle mit pied à terre.

— Allez vous faire foutre, Mort, dit-elle.

— File ouvrir la porte, répliqua-t-il. Et ne sois pas vulgaire.

Elle s'exécuta. Je fis avancer le camion, et la porte se referma derrière nous.

— Nous mettrons le cercueil en terre en haut de la colline, dit Dart. Mais nous allons d’abord passer par le village pour secouer tout le monde. Dites-vous bien que ceci est un grand événement sur l’île du Dr Moreau.

— Où êtes-vous allé chercher Heather, Dart ?

— Heather est ici de sa propre volonté, croyez-le ou pas. Elle a opté pour cette vie. Un avion privé a fait un atterrissage forcé ici au début de la guerre, alors qu’elle fuyait l’invasion de Samoa par les Cubains. Elle a décidé que c’était le refuge qu’elle cherchait. C’est aussi simple que ça.

Nous primes la route rudimentaire qui menait au village et j’arrêtai le camion là où Dart me l’indiqua, devant les premières cabanes.

Les Hommes-Animaux s’activaient déjà, avant même qu’il se dressât dans le camion pour leur crier après. Ce n’était plus un choc de voir leur hideuse variété tandis qu’ils s’avançaient à pas traînants, vêtus de leurs combinaisons disgracieuses, les femmes parées d’ornements et de coquillages suspendus à leur cou ou dans leurs cheveux. Les deux Hommes-Taureaux s’approchèrent à pas pesants, suivis de près par une Femme-Chat qui ressemblait légèrement à Bella. Il y avait aussi une Femme-Porc affligée d’une horrible face, une créature hirsute comme un ours, accompagnée de deux Bébés-Ours plutôt sympathiques qui gambadaient ici et là, des êtres simiesques, et beaucoup d’autres qui émergeaient dans la lumière du jour à l’appel de la voix de leur Maître.

George pointa sa hure couverte de poils raides et se rua en avant, bousculant les autres de ses grosses épaules voûtées, avec force reniflements. Mon ami Bernie courait à ses côtés, couvant des yeux son compagnon mi-sanglier, mi-chacal. Quand il me vit, Bernie se précipita de mon côté du camion, haletant son nom, le mien, puis il retourna à toute allure vers George, incapable de se décider.

— Ce jour grande fête, compris ? leur cria le Maître. Votre ami Hans, lui enfreindre la loi, lui trop aimer la bouteille, lui fini. Vous comprendre fini. *Kaput*. Terminé. Aujourd’hui grandes funérailles. Vous venir tous avec moi, enterrer Hans dans Endroit pour les Morts. Hans avec bouteille, lui aller sous terre, rencontrer Grand Maître. Allez, en avant, et que ça saute. Respectez la Loi, suivez ma voiture.

Pendant qu’il vociférait des variations sur ce thème, je vis la rousse silhouette de Renardeau émerger d’entre les arbres. Il avait toujours les jambes nues, comme la veille, mais cette fois il se distinguait encore un peu plus de la foule par une longue cape effilochée jetée sur ses maigres

épaules. Comme il s'avavançait furtivement, en prenant bien soin de rester derrière la masse grise du Cheval-Hippopotame, je me souvins une fois de plus de tous ces contes pour enfants dans lesquels des loups et des renards, habillés en humains, jouaient le rôle du méchant. Aucun n'aurait su s'en acquitter mieux que Renardeau, ou avoir l'air plus louche. Dart l'aperçut et lui cria :

— Renardeau, George et toi, vous allez conduire tout le monde à l'Endroit pour les Morts, compris ? Suivez ma voiture.

Sous des douzaines de regards lourds, je fis faire demi-tour au camion et repris lentement le chemin par où nous étions venus. Des bribes de conversations furtives parvenaient parfois à mes oreilles. J'excitais manifestement la curiosité de tous ces gens-là ; que j'eusse été arraché à la mer les faisait douter que je fusse complètement humain.

Tandis que nous avancions au pas, un énorme Homme-Singe s'accrocha au camion et se mit à marcher à côté de moi. Bien que son corps rappelât de près celui d'un gorille, il avait une face complètement difforme qui, avec son long museau, le rapprochait du tapir plus que de toute autre chose. Mortimer Dart posa sur lui un regard satisfait.

— Je vous présente Alpha, dit-il. Son frère Bêta est juste derrière. Vous commencez à vous habituer à eux, Roberts, n'est-ce pas ? Je vous ai dit que mes expériences ici étaient passées par trois étapes. Alpha et Bêta appartiennent à la deuxième étape, que j'ai maintenant largement dépassée. Ils ne sont pas le produit d'un simple et grossier travail de vivisection, comme au temps de McMoreau. Alpha est le résultat de ma pratique de la chirurgie génétique. Bien sûr, il est issu de l'élevage de McMoreau – c'est pour cette raison que nous veillons à ce que le village reste prospère, pour le laboratoire. En travaillant sur le matériau génétique que j'avais à ma disposition, je suis parvenu à altérer entièrement la conformation de son crâne.

— Ne comptez pas sur mon admiration.

— C'est du beau travail... qui mérite qu'on l'admire, croyez-moi. Malheureusement, Alpha n'a presque pas de cerveau, comme le montrent les rayons X. Tout ce qu'il sait faire, c'est s'empiffrer deux fois par jour. Mais il marquait un pas dans la bonne direction.

Nous avons dépassé la partie la plus reculée de la lagune, et Dart me fit contourner la palissade vers l'endroit où la route commençait à grimper vers des lieux plus élevés. Je pus ainsi me rendre compte de l'étendue du

quartier général du Maître. Le mur extérieur était si haut, et si bien protégé par les arbres, qu'il n'y avait guère que les toits des bâtiments qui étaient visibles.

Il me fallait de toute façon garder les yeux sur la route, qui devenait de plus en plus difficile à mesure que la pente s'accroissait. Elle était jonchée de pierres et de morceaux de rochers, et cessa bientôt d'être une route. Nous roulions bientôt sur de la roche à nu souvent coupée de fissures. La végétation, qui avait affaire au même terrain aride, était moins haute. Alpha, l'Homme-Singe, se fit accrocher par de larges feuilles piquantes et tomba en arrière.

— On va arriver à l'endroit le plus difficile, dit Dart.

Je lui lançai un coup d'œil. Les cahots le faisaient manifestement souffrir à l'intérieur de son armure.

J'enclenchai les quatre roues motrices comme nous abordions un dos d'âne, et attaquaï la section suivante aussi vite que je le pus. Nous fûmes bons pour une séance de tape-cul sur une succession de racines pareilles à des serpents fossiles, fûmes une embardée pour éviter un gigantesque cocotier et suivîmes la piste qui virait à gauche en un nouveau raidillon. Les roues arrière patinèrent et nous nous retrouvâmes sur un petit plateau dans un énorme nuage de poussière.

— Tout droit juste après ce bouquet de rotangs, dit Dart.

Un grand oiseau s'envola bruyamment des branches comme nous nous engageions sous les arbres. À la sortie du bosquet, je freinai, coupai le moteur et mis pied à terre. Nous étions arrivés à l'Endroit pour les Morts.

Notre petite pointe de vitesse avait laissé les Hommes-Animaux un peu en arrière. Je laissai Dart souffler sur son siège pour aller explorer les lieux. Une parcelle de terre avait été grossièrement défrichée ; un certain nombre de dalles de pierre étaient plantées dans le sol en manière de plaques commémoratives. Plus bas, à peine visible à travers la brousse, s'étendait la partie de l'île que je connaissais. De l'autre côté, c'était l'inconnu. Rien de très engageant. Le sol s'élevait par à-coups, couvert d'une épaisse végétation.

Mon attention fut retenue par quelque chose de brillant à l'autre bout du vague cimetière. Je m'avançai au milieu des rochers et des touffes d'herbe plumeuses qui poussaient entre les cailloux. Des choses détalèrent sous mes pieds ; j'ouvris l'œil pour me garder des serpents mais je ne vis que d'inoffensifs lézards verts.

Une gigantesque structure de métal gisait au milieu des broussailles, presque entièrement recouverte par la végétation. Je la longuai du mieux que je pus, jusqu'au moment où je fus arrêté par un gros bosquet d'épineux. Je la suivis dans l'autre sens, mais cette partie enjambait un ravin à pic, où je ne pouvais pas m'engager, avant de se perdre au milieu des bosquets. Ça avait tout l'air d'un gigantesque pylône. Je retournai au camion. Dart brancha un lecteur de cassettes, et une musique sauvage éclata tandis qu'une voix brailait :

Animal ou humain, garde les yeux fixés
Sur la Vie et la Mort en leur profond mystère –
La forme à toi donnée le jour où tu es né
Est perdue à jamais quand on te met en terre.

Humain ou animal, impose-toi pour norme
De ne parler qu'en mots, de suivre le Credo –
Il vaut bien mieux souffrir et conserver ta forme
Que de perdre tout ça dans le noir du tombeau.

Animal ou humain, ou de tous les deux frère,
Le Maître te regarde et tu sais bien pourquoi –
Car lorsque ce sera ton tour d'aller sous terre
C'est le Grand Maître aux Cieux que tu rencontreras –
Et c'est un Fouet plus grand et un air plus furieux
Qu'a ce Grand Maître aux Cieux !

— Qu'est-ce que vous en dites ? me demanda Dart quand j'atteignis le camion. Les paroles sont de moi. L'air est emprunté à une vieille chanson folklorique anglaise. C'est ce que j'ai trouvé de mieux comme hymne. Il plaît beaucoup aux bêtes parce que les mots sont simples et les sentiments mémorables.

Il avait récupéré, bien que son front fût luisant de sueur sous son casque.

— Qu'est-ce que c'est que cette espèce de pylône couché dans les broussailles, là-bas ?

— C'est un pylône. Il date des années 80 et du vieux système global de navigation, celui qu'on appelait Oméga. Un truc qui a coûté des milliards

de dollars et qui était démodé sitôt érigé. Le monde est un véritable spectacle forain... n'avez-vous pas parfois cette impression ?

— Franchement, non.

— C'est ce qui me plaît en vous, Mr Roberts... il y a toujours moyen de faire un peu de conversation avec vous.

Les Hommes-Animaux remplissaient à présent la clairière, se rassemblant à pas traînants sur le pourtour du cimetière tout en se jetant des coups d'œil en coin, peu sûrs qu'ils étaient de leurs rôles. L'effet produit faisait irrésistiblement penser à une assemblée humaine pour un enterrement, lorsqu'au milieu de nos occupations quotidiennes on se trouve mis en présence de la mort sans y avoir été préparé. Ces paroissiens gauches et mal à l'aise avaient bien des choses en commun avec ma propre espèce, et je sentis diminuer ma méfiance à leur égard.

Quatre d'entre eux furent chargés de creuser une tombe avec des pelles-bêches, aimablement fournies par l'Armée américaine, que Dart avait apportées avec lui. Pendant que le Maître surveillait les opérations, j'allai regarder de plus près les dalles qui servaient de pierres tombales. Il y en avait sept. Des noms étaient gravés, ou plutôt grattés, sur quatre d'entre elles : Jimmy Baedermeyer, Chuck Hapgood, Ed Bergetti, Andy Hall. Au-dessous de chaque nom on pouvait lire l'année du décès – la même dans tous les cas –, puis venaient les lettres « R.I.P. », et encore au-dessous, entamant à peine le rocher, les initiales « H.M. » Hans... il avait pris la peine de commémorer les morts. Je me demandai si les quatre hommes avaient un rapport quelconque avec l'avion particulier qui, aux dires de Dart, avait amené Heather ici.

Dart jeta un coup d'œil à la montre encastrée dans son bras artificiel.

— Il n'est pas loin de 3 heures, Mr Roberts. Bien sûr, il y a la différence des fuseaux horaires, mais il me plaît de penser que vos dignes amis de Washington sont en ce moment en train de vous faire de belles funérailles. Les rites religieux et tout le tremblement, des visages longs comme des jours sans pain... Quelle cérémonie est la plus bidon à votre avis ?

— Vous me disiez que vous aimiez bien Hans. Il émit un grognement de dédain.

— Croyez-vous que je me soucie de son cadavre ? Croyez-vous qu'il s'en soucie lui-même ?... Attendez que toute cette équipe s'échauffe un

peu. Je suis sûr que ça vous plaira. Il règne ici plus de sincérité qu'à Washington, je vous le garantis.

Je m'épongeai le front.

— N'avez-vous pas un peu peur d'eux ?

Après un instant de silence, durant lequel il fixa les Hommes-Animaux, il dit, sur un ton plus sérieux que celui qu'il avait employé jusque-là :

— Dans un sens, je les considère comme des gens de mon espèce. Aucun de nous n'a d'autre patrie que l'île du Dr Moreau...

La fosse destinée à recevoir le cercueil de Maastricht ne fut pas creusée sans mal. Les progrès étaient lents, même pour des gens qui étaient parmi les plus robustes des Hommes-Animaux. Finalement Dart cria :

— Ça ira comme ça ! Il ne s'agit pas de chercher du pétrole. George, Alpha, aidez à descendre le cercueil du camion, et allez-y doucement. Si vous le laissez tomber, vous irez dans le trou avec.

Je l'observai attentivement. Il ne restait jamais en place ; il allait et venait à grandes enjambées mécaniques, faisait claquer son fouet, dominant les têtes hirsutes et résignées des Hommes-Animaux.

Le trou faisait moins d'un mètre de profondeur. Comme Dart passait devant moi, je dis :

— Avez-vous atteint le roc ? Ce n'est pas une tombe très profonde.

— Je ne les croirais pas incapables de déterrer Hans une fois que nous serons partis, et vous ? répliqua-t-il. Juste histoire de voir ce qui se passe quand on est mort.

Le cercueil fut descendu et les deux taciturnes Hommes-Taureaux furent chargés de repeller la terre et les cailloux. George ôta son chapeau en une grotesque parodie de respect.

Pendant tout ce temps, le lecteur de cassettes placé dans le camion n'avait cessé de moudre l'« hymne » de Dart ; il coupa alors le son et s'adressa à l'assemblée :

— Mes chers sujets, c'est un instant solennel que celui où un ami à nous, Hans Maastricht, perd finalement sa forme. Vous savez tous qu'il s'est mal conduit et qu'il n'a pas obéi au Maître, à savoir moi. Nous l'avons donc conduit ici, à l'Endroit pour les Morts, pour le remettre au Grand Maître sous Terre et aux Cieux, qui nous regarde tous, moi compris. Son fouet est plus gros que le mien, et son courroux plus grand, et avec lui ça va

vite, alors attention. La forme qui est la vôtre, il faut beaucoup de temps pour l'acquérir, mais bien peu pour la perdre. C'est comme ça.

» Voilà donc Hans parti, qui n'a pas obéi, qui a forcé sur la bouteille...

» Et maintenant, chers sujets, nous allons dire le Credo, et je veux voir tout le monde chanter. Alpha, George, marquez le rythme du pied...

Là-dessus il fit entonner à tout le cortège funèbre une psalmodie qui, à l'instar de ce qu'il voulait bien appeler son « hymne », oscillait entre le chant liturgique et le rock à l'acide.

Quatre Membres Longs
Ce n'Est pas Bon
Reste bien sage

Quatre Membres Courts
On est Tous Pour
Reste bien sage

Pas de boucherie
Fais ce qu'il dit
Reste bien sage

Ne parle qu'en mots
Fais-lui écho
Reste bien sage

Au Maître la Tête qui Blâme
Au Maître la Voix qui Nomme
Au Maître la Main qui Mutille
Au Maître le Fouet qui Dompte
Au Maître le Courroux qui Flamboie.

Et ainsi de suite, le tout avec des gestes vers les parties du corps mentionnées. Les Hommes-Animaux se prêtèrent d'abord de mauvaise grâce à ce rituel, s'épiaient du coin de l'œil pour voir qui chantait et qui ne chantait pas. Mais une espèce de ferveur les gagna progressivement, et ils se mirent à brailler de plus en plus fort et à frapper du pied, faisant détalier

les lézards dans les broussailles et s'envoler les pigeons de la pointe des palmiers.

Ils cédèrent à la psychologie des foules. Ils commencèrent à danser et à faire des gambades autour de la tombe de leur ami disparu, en hurlant de façon de plus en plus incohérente. Je voyais Dart rire tout en menant le chant de toute la force de sa voix. Il faisait claquer son fouet au rythme de la musique, ne s'arrêtant que lorsqu'il était à bout de forces.

Des jambes difformes et des corps patauds caracolaient et frémissaient tandis qu'une ligne se formait, comme dans la conga, autour de la clairière. Beaucoup de danseurs frappaient des mains, les bras levés au-dessus de la tête, comme des derviches. Je me rangeai sur le côté de la clairière pour les laisser passer.

Pendant que la plupart s'abandonnaient à une joie grotesque, les petits yeux mauvais de George ne relâchaient pas leur vigilance. D'autres, aussi, comme le chant se transformait en une vaste clameur, jetaient par-ci par-là des regards furtifs. On aurait dit qu'ils attendaient un signal.

Au moment même où je vis qui manquait dans la foule, je repérai mon individu, en équilibre sur une entretoise du pylône, à demi appuyé contre le tronc d'un arbre. Il était à peine visible, caché comme il l'était, mais, à sa tête rousse, je reconnus Renardeau. Il avait quelque chose entre les mains. À l'instant où je distinguai le canon d'un fusil, il tira.

Il avait dû mal tenir le fusil. Le recul – sans doute pris en pleine poitrine – l'expédia en arrière. Ses longues jambes rousses disparurent dans les fourrés comme je me retournais pour voir l'effet de son coup de feu.

Le chant s'était interrompu au moment de la détonation. La balle alla se perdre en sifflant parmi les arbres. Tout le monde s'était figé sur place.

— Tuer ! Tuer ! cria George.

Agitant ses bras courts et épais au-dessus de sa tête, il chargea en direction du Maître. Après un instant d'hésitation, le reste de la troupe s'élança.

Dart ne marqua qu'un léger temps d'arrêt. Le coup de feu l'avait décontenancé ; pour une fois il était à son désavantage ; pour une fois il perdit son sang-froid. Il se mit à courir vers le camion au lieu de rester où il était. Et les Hommes-Animaux foncèrent sur lui, avides de sang.

Dart atteignit le camion avec quelque avance sur ses poursuivants et se hissa gauchement dans le siège du conducteur. Il mit le moteur en route au moment où George se jetait contre la portière. En même temps, avec une

grande agilité, un des Hommes-Singes sautait à l'arrière du camion, puis sur le toit de la cabine. Il fut projeté de nouveau à l'arrière au moment où le camion bondissait en avant, mais il regagna immédiatement son point de départ.

Le camion fit un nouveau bond en avant, puis s'arrêta. Dart devait avoir des problèmes avec ses membres artificiels dans l'espace étroit du siège du conducteur. Le contretemps permit à plusieurs membres de la meute de se jeter sur le camion. Un véritable essaim de mouches ! Je m'élançai alors vers eux en leur criant après – sinon je risquais de voir Dart mis en pièces.

Du moins le croyais-je. Mais Dart avait ses propres moyens de parer au danger. La pointe de sa carabine apparut à la fenêtre de la portière. Je la vis cracher le feu. La foule recula et, avec force cahots, le camion reprit le chemin par où nous étions venus. L'Homme-Singe s'accroupit sur le toit de la cabine, prêt à sauter sur le capot... mais une branche basse le faucha et il alla rouler dans la poussière.

George avait fait les frais du coup de feu de Dart. Du sang ruisselait sur sa poitrine près de son aisselle gauche. Il pressa la blessure, se pressa le visage, se barbouillant de sang ; puis il se mit à courir çà et là parmi ses compagnons, avec des hurlements qui ajoutaient à leur confusion. Le spectacle qu'il offrait était absolument terrifiant. Tout le monde se mit à se bousculer dans un concert de vociférations, foulant les tombes aux pieds.

Je m'étais précipité derrière le camion, mais l'Homme-Singe vint tomber en travers de ma route. Sans attendre, Dart accéléra et s'éloigna en cahotant furieusement sur la piste défoncée.

Comme je cherchais un endroit où me cacher, je vis mon Homme-Chien, Bernie, accourir vers moi. Il avait l'air aussi déchaîné que les autres, ce qui me fit me demander s'il n'était pas en train de m'attaquer ; puis la signification de ses gestes frénétiques me pénétra. Je fis volte-face.

Renardeau se tenait à moins d'une douzaine de pas de distance, le fusil pointé vers ma tête. Inutile de se demander où il était allé chercher l'arme. Me baissant brusquement, je ramassai un éclat de rocher et le lui lançai juste au moment où le fusil partait. L'espace d'une seconde je crus que j'avais été touché. Un bruit assourdissant éclata dans ma tête. Le coup de fusil de Renardeau avait assurément été plus précis que le précédent, mais il m'avait manqué. Le choc me renversa quand même. Renardeau tomba lui aussi en criant ; je devais l'avoir touché.

Bernie était à mes côtés, en train de hurler – je voyais sa bouche remuer mais sans pouvoir entendre. Il m’attrapa par le bras tandis que je me relevais, et nous nous précipitâmes dans les fourrés. Je tournai la tête et vis une partie des autres, la Femme-Porc parmi eux, qui se dirigeaient dans ma direction. C’en fut assez pour me décider. Guidé par Bernie, je plongeai au plus épais des taillis.

En ces instants de panique, je crus tout d’abord que nous foncions au hasard dans les broussailles. Cependant, à mesure que je regagnais mes esprits, je m’aperçus que Bernie m’entraînait le long d’un sentier en pente qui serpentait, évitant les plus épais, au milieu de bouquets d’épineux. Je galopais derrière lui, craignant pour ma vie.

L’effort terrible qu’il me fallait fournir pour suivre la foulée de Bernie – nous courions en montée – eut au moins pour effet de me débarrasser du bourdonnement qui me vrillait les oreilles. Je fonçais aveuglément, tel un animal traqué. Comme il faisait brusquement halte, je me heurtai contre lui et m’agrippai à lui.

— Toi brave gars, brave homme, dit-il.

Il pointa une main et un bras difformes en avant.

Nous étions parvenus au sommet d’une falaise. À nos pieds, un épaulement rocheux parsemé de buissons descendait abruptement jusqu’au bord de la falaise proprement dite. au-delà s’étendait l’océan Pacifique, bleu, toujours en mouvement, et cependant presque immobile en apparence du point de vue avantageux qui était le nôtre.

Bernie me tapota l’épaule.

— Brave gars, toi pas retourner dans eau. Suivre, suivre, un à la fois, faire petite promenade, héros... tout sans danger et rester bien sage, okay ?

— Je ne peux pas descendre le long de cette falaise, Bernie, surtout pour sauver ma vie.

Il était déjà engagé sur la pente, s’accrochant aux touffes d’herbe et aux buissons. Il leva les yeux vers moi et sourit, la langue à moitié pendante.

Allongeant le cou, je le vis prendre pied sur une saillie deux ou trois mètres plus bas. Il me fit signe de la main. Je restai où j’étais, redoutant de le suivre. Ce qui me décida fut un bruit confus de galopade derrière moi. M’agrippant à la roche du mieux que je pouvais, je me laissai glisser de prise en prise jusqu’à l’endroit où se trouvait Bernie.

Il repartit aussitôt et je suivis. Le chemin retrouvait désormais son tracé et ne présentait pas trop de danger à condition de ne pas regarder dans le vide qui s'ouvrait presque à nos pieds. L'endroit où nous marchions était parsemé de petites boules sèches – des crottes de lièvres ou de lapins.

Nous continuâmes ainsi durant quelque temps, ne rencontrant que deux sections difficiles, où nous eûmes à franchir des crevasses dans le rocher. Quand nous atteignîmes un arbre noueux dont les racines étaient comme encastrées dans la paroi rocheuse, Bernie se hissa dessus et, nous frayant un chemin à travers les branches, nous émergeâmes en terrain presque plat.

Il se jeta à plat ventre dans l'herbe, puis repartit avec la plus extrême prudence, longeant le bord du précipice. Nous traversâmes le lit d'un petit ruisseau où ne coulait qu'un mince filet d'eau, ce qui me fit prendre conscience de la soif qui m'étranglait. À travers les arbres qui poussaient tout autour de nous, l'océan était toujours visible. Ponctuant la mer au-dessous de nous, un gros rocher couronné de palmiers s'offrait à nos yeux. Je reconnus le rocher des otaries. Bernie et moi avions atteint le point culminant de l'île du Dr Moreau.

Bernie ralentit sa foulée et tendit une main en signe d'avertissement.

Devant nous se dressait un mur de ronces parsemé de rotangs hérissés d'épines.

Je le rejoignis et fouillai des yeux l'écran végétal. De l'autre côté s'étendait un espace dégagé au bout duquel on apercevait des bâtiments bas de piètre apparence.

— Quatre Membres Longs Warren... ici chez lui, dit Bernie. Warren, aller voir Warren, pas tirer fusil, okay ?

Quand mon regard revint vers lui, il baissa les yeux.

— Okay, dis-je. Allons voir Warren.

UN POINT DE VUE INDÉPENDANT

Loin, très loin au-dessus de nos têtes, des B9 89 sans pilotes traversaient le ciel ; seul un faible écho de leur grondement nous parvenait. Par ailleurs, c'était une de ces superbes journées du Pacifique que l'on dirait destinées à durer éternellement. Un soleil éclatant brillait dans le ciel, une légère brise soufflait parmi les arbres. Le murmure de l'océan fournissait le fond sonore. Un pétrel venait parfois planer au-dessus des arbres avant de s'y poser.

Les bâtiments dont Bernie et moi étions en train de nous approcher étaient plongés dans un silence complet. Pas un mouvement. J'avais gardé l'œil ouvert pendant que nous contournions la haie d'épines, incertain de ce que serait notre réception, mais je n'avais rien vu bouger. Bien que Bernie avançât avec confiance, j'étais sur mes gardes, prêt à faire face à tout nouveau danger. J'avais eu mon compte de coups de feu pour la journée.

Les baraquements n'inspiraient pas confiance. Ils étaient tous de la même taille, tous pareillement négligés ; l'un d'eux, à en juger par les plantes grimpantes qui le recouvraient presque entièrement, semblait franchement abandonné. Des vitres étaient brisées çà et là. Des antennes et des panneaux solaires encombraient les toits des deux bâtiments qui présentaient le mieux. Le complexe était dominé par une structure à croisillons de trois étages comme il m'était arrivé d'en voir ailleurs. C'était un capteur de rayons énergétiques qui pouvait servir aussi pour les signaux radio ; ce dispositif datait de l'époque où le système global de navigation, relié à des satellites en orbite, avait remplacé le système plus ancien,

représenté par les pylônes en train de pourrir dans les broussailles environnantes. C'était à partir de là que Mortimer Dart était alimenté en énergie.

Je m'arrêtai devant une porte ouverte dans ce qui semblait être le baraquement principal.

— Il y a quelqu'un ? criai-je.

Silence, en dehors du bruit sourd de l'océan. J'appelai une nouvelle fois.

Un homme décharné, avec des cheveux blancs, apparut au coin d'un des bâtiments, une vieille clé anglaise à la main. Il s'arrêta et nous examina à quelques mètres de distance. Il était torse nu et de constitution normale.

— Salut, Bernie. Ne me dis pas que c'est un produit du laboratoire de Dart qui est avec toi !

— Je m'appelle Calvert Madle Roberts, dis-je. Je suis américain.

— Eh bien, vous voilà loin de la bannière étoilée, l'ami. (Il s'avança et poursuivit, sans me tendre la main :) Moi, c'est Jed Warren. Sans nationalité ni profession.

Je m'abstins de tout commentaire. Il avait un bel accent du Mid-West.

Bernie se lança dans un récit aussi long qu'embrouillé pour expliquer notre arrivée ici. Jed Warren écouta le tout sans manifester le moindre signe d'impatience ou d'intérêt. À la fin du discours de Bernie, il dit :

— Sûr que vous n'avez pas l'air de vous être offert une promenade d'agrément. Feriez bien d'entrer tous les deux faire un brin de toilette, puisque vous êtes ici. J'espère seulement que vous n'apportez pas d'ennuis avec vous.

Il promena un regard pensif autour de la clairière, mais tout était tranquille.

Je le suivis à l'intérieur du bâtiment. Bernie ne voulut pas aller plus loin que le seuil. Je parvins à me dépouiller de ma combinaison et à me laver les bras et la figure qui étaient tout égratignés, sous une douche d'eau froide dans le cabinet de toilette de Warren. Je restai là, la tête relevée et la bouche ouverte, laissant l'eau couler dans ma gorge desséchée. Au bout de quelques minutes, je me sentis décidément plus humain. Revenu dehors, j'eus le plaisir de voir que Warren avait apporté à Bernie une cuvette d'eau dans laquelle l'Homme-Chien se trempait.

Warren portait un vieux pantalon et une paire de sandales fatiguées. Son torse avait tourné au marron foncé à force d'être exposé au soleil. Il

était si maigre que chacune de ses côtes était visible. Sa poitrine était parsemée de poils blancs qui s'harmonisaient parfaitement avec sa barbe mal taillée. Ses cheveux, qu'il avait longs, étaient tirés en arrière et attachés sur la nuque par un petit bout de tissu. Il devait avoir dans les soixante ans.

— Je crois comprendre que ceci n'est pas une visite de courtoisie, dit-il.

— Non. Comme le disait Bernie, nous avons eu de la chance de nous en tirer vivants. Renardeau a réussi à aller repêcher le fusil de Hans au fond de la lagune.

— Un emmerdeur, ce Renardeau. Tout le contraire de Bernie. Et George s'est fait descendre ?

— Blessé seulement, j'ai l'impression. Mais George est dans une position difficile maintenant que son ami Hans est mort.

— Comme je n'ai rien d'un homme courtois, je suis ravi d'apprendre que ceci n'est pas une visite de courtoisie, Mr Roberts. Je suppose que vous allez vous dépêcher de retourner chez Dart, maintenant que vous êtes reposé.

— Est-ce que je peux expédier d'ici un message radio à la FASA à San Diego ?

— Vous ne pouvez rien faire d'ici à part vous en aller. Les facilités sont plutôt limitées, comme vous vous en êtes sans doute rendu compte.

— On ne peut pas dire que votre accueil soit très chaleureux, Mr Warren.

— Je ne vous ai pas tiré dessus, n'est-ce pas ? Je suis occupé à quelque chose, s'il faut tout vous dire, et je voudrais bien m'y remettre. Pourquoi vous et Bernie ne reprendriez pas ce sentier pour aller voir comment Mortimer Dart s'en sort ?

— Seriez-vous inquiet au sujet de Dart ? Je croyais que vous n'étiez pas en très bons termes.

— Nous restons chacun de notre côté, c'est le principal.

Il restait là sans bouger, attendant que nous partions.

— Nous aller, brave gars, oui, être bien sage, dit Bernie, en me lançant des coups d'œil inquiets.

— Je ne suis pas venu ici pour me faire éconduire comme ça, Mr Warren. Je demande asile. Peut-être serait-il bon que vous sachiez qu'une expédition de secours est à ma recherche, même si personne n'a de nouvelles de moi. Elle sera là dans les quarante-huit heures, au maximum.

Je ferai alors aux autorités compétentes un rapport circonstancié de ce que j'ai vu sur cette île.

Il cracha par terre.

— Les autorités compétentes... Voilà bien une de ces expressions que je suis venu fuir ici. Ça me fait dresser le poil, voilà ce que ça me fait. Les autorités compétentes, mon cul...

— Comme il vous est permis de l'imaginer, Mr Warren, chacun des Hommes-Animaux sera un témoin vivant de la situation inadmissible qui règne ici. Comme vous pouvez encore l'imaginer, l'île sera évacuée. Et vous feriez bien d'imaginer aussi ce qui pourrait vous arriver si vous étiez mêlé à tout ça.

Warren se croisa les bras sans lâcher sa clé anglaise et me regarda droit dans les yeux.

— Dites donc, coco, vous devenez bien méchant quand on ne déroule pas le tapis rouge sous vos pieds. Voilà comment sont les gens, faut croire, et c'est la raison pour laquelle je ne vous ouvre pas tout grand les bras. Mais dites-moi un peu... qu'est-ce que c'est, à votre avis, que ces autorités compétentes qui vont être surprises quand elles sauront ce qui se passe sur l'île du Dr Moreau ?

— Vous êtes américain, Warren, non ? Originaire du Mid-West. Eh bien, c'est le gouvernement américain qui sera surpris devant ce qu'il trouvera ici. Sans parler de l'armée et des Coalliés. Quand les média tomberont sur la chose, vous pouvez être sûr qu'ils la trompetteront – ainsi que la part que vous y aurez prise, quelle qu'elle soit – aux quatre coins du monde civilisé.

De façon inattendue, il se retourna et expédia une grande tape sur les reins de Bernie.

— File, Bernie ! Retourne chez le Maître !

Bernie poussa un glapissement de douleur et partit en courant. Parvenu à quelque distance, il se retourna vers nous. Je l'appelai. Mais Warren fit le geste de lancer une pierre, et l'Homme-Chien disparut dans les fourrés. Warren se retourna vers moi.

— Et maintenant on va causer un peu, coco.

— Je m'appelle Roberts, Mr Warren.

— Maintenant que cette créature n'est plus dans nos pattes, nous allons discuter de ce que vous venez de me dire. Mais tout d'abord on va faire un

petit tour du propriétaire. Peut-être que ça vous apprendra des choses, peut-être pas.

Je me gardai de montrer ma colère. Je me contentai de marcher à ses côtés, persuadé que j'en verrai et que j'en apprendrai peut-être plus qu'il ne le désirait.

La promenade fut brève. Il me fit simplement faire le tour des bâtiments. Il avait là un superbe dépotoir, où s'entassaient pêle-mêle de vieux barils de pétrole et des caisses marquées aux armes de la Marine américaine, ainsi que divers bouts de ferraille. Warren se prenait manifestement pour un artiste, car l'arrière d'un baraquement était orné d'une fresque grossière, tandis que d'autres peintures, cette fois sur panneaux de bois, se dressaient ici et là en plein soleil. Il y avait aussi des sculptures abstraites faites de bouts de ferraille, hautes et compliquées. L'une d'elles, encore inachevée, se dressait près de la porte de derrière. Un peu plus loin se trouvait une fontaine recouverte de verre ; j'aperçus dans l'eau le reflet d'un poisson. Nous passâmes devant le pied de soutien du treillis énergétique et regagnâmes le devant du bâtiment.

— Comme vous le voyez, Mr Roberts, il y a un tas de camelote par ici, tout ça fourni par l'Armée américaine. Un de leurs sous-marins nucléaires aborde ici tous les deux mois avec du matériel et du ravitaillement. Qui a construit cette station énergétique, à votre avis ? Dart et moi avec nos seules mains ? (Il se mit à rire.) D'où croyez-vous que Dart tire l'argent dont il a besoin pour ses recherches ? Pas de moi, je peux vous le dire. Il vient de la grande poche du gouvernement américain, voilà d'où il vient !

L'esprit humain vous joue d'étranges tours. Dès que Warren s'était lancé dans son discours – non, avant même qu'il se fût lancé dans son discours – mon esprit avait fait parvenir la vérité jusqu'à ma conscience. Je savais depuis déjà un certain temps. Il était impossible de croire que cette île continuait d'échapper à toute visite et à toute surveillance. Et pourtant j'avais réussi à le croire parce que cela m'arrangeait mieux que de croire que les expériences impies de Dart avaient l'appui d'une nation quelconque, et particulièrement celui des États-Unis.

— Pourquoi soutiendraient-ils Dart ?

Je pouvais à peine articuler.

Warren éclata de rire.

— Sûr que vous n'avez pas pénétré dans son laboratoire, sinon vous ne poseriez pas une telle question. Ne comptez pas sur moi pour vous le dire.

Tout ce que je peux vous dire, c'est ceci : si vous avez l'intention de mettre les média au courant de ce qui se passe sur cette île, c'est vous qui allez avoir des ennuis quand le sous-marin va revenir. Des ennuis tout ce qu'il y a de sérieux, croyez-moi ! Un mot, et vous risquez de vous retrouver derrière les barreaux pour un bon bout de temps. Vous feriez bien de réviser votre façon de voir, l'ami, et vite, parce que ce bon vieux sous-marin va se pointer dans quelques jours.

Je m'éclaircis la gorge et contemplai le paysage quelques instants, tandis qu'il continuait de me regarder.

— Mr Warren, je dois vous avouer que je suis absolument atterré par ce que vous me dites là. Vous prétendez que tout ce qui se passe sur cette île est approuvé – subventionné – par quelque ministère ?

— Je vous l'affirme. (Il posa la clé anglaise sur une marche pour m'examiner à son aise.) Il y a une guerre en train, comme vous le savez. Ce qui se passe ici se situe dans le cadre d'une de ces recherches vitales comme il s'en entreprend régulièrement en temps de guerre.

— Mr Warren, vous m'avez l'air d'un brave homme – croyez-vous que la guerre soit une excuse suffisante pour la cruauté et les souffrances dont sont victimes les créatures qui vivent ici ? Ne sommes-nous pas censés nous battre précisément contre de telles atteintes à la vie et à l'esprit ? Est-ce que vous avez tous perdu la raison ici ?

Pour me rendre justice, je dois reconnaître combien mes paroles sonnaient creux, même à mes oreilles, même en cet instant de désarroi. En tant que serviteur agréé de mon pays, j'étais bien placé pour savoir combien de projets étaient subventionnés par le contribuable à l'insu de celui-ci en raison de leur caractère effrayant. Sur une plus petite échelle, les mêmes pratiques avaient cours dans mon propre ministère ; le nombre de projets confidentiels qui s'y élaboraient et que je ne connaissais que par leurs noms de code, quand je les connaissais ! Qu'on fût en temps de guerre ou de paix ne faisait rien à l'affaire. J'étais une des rares personnes, par exemple, à savoir que l'on était en train d'entasser sur la Lune des armes redoutables, certaines destinées à être utilisées sur le front du Pacifique. N'empêche qu'un mal n'en annulait jamais un autre.

Il baissa les yeux sans rien dire.

— Allez, Mr Warren, dites-moi tout le plaisir que ça vous fait de tremper dans cette torture organisée ! Il se peut que vous me jugiez en

fâcheuse posture. Mais ne croyez-vous pas que votre situation est encore plus difficile ?

Il se redressa agressivement, bombant son torse osseux.

— Hé, doucement, je ne trempe dans rien du tout, alors ne vous faites pas d'idées fausses. Vous ne connaissez pas mon passé, pas plus que je ne connais le vôtre. Nous sommes des étrangers l'un pour l'autre, et des étrangers n'ont pas le droit de fourrer...

— Bien parlé. Qu'est-ce que vous faites ici ? Si ce que vous dites est vrai, vous émargez sur le budget de l'île du Dr Moreau, non ?

— Écoutez, monsieur, je n'ai jamais eu d'affection pour la société, de quelque manière que ce soit. Je suis né dans une grande ville, et dès que j'ai été en mesure de lire les panneaux indicateurs, je me suis tiré en pleine cambrousse, le plus loin possible. J'étais un marginal, comme beaucoup d'autres à l'époque. Un hippie. Seulement la plupart de mes amis se sont mariés, ont pris un boulot ou je ne sais quoi, et sont rentrés dans le rang. Moi, je suis resté à l'écart. Mais je me suis fait avoir quand la guerre a éclaté et que la mobilisation générale a été décrétée. Ils m'ont trouvé tellement antisocial, dans la Marine, qu'ils m'ont affecté au service de Dart. Je me suis engueulé avec lui dès la première semaine, et depuis je vis seul ici. Alors vous ne pouvez pas dire que je trempe d'une façon quelconque dans ce qu'il trafique en bas. Est-ce que j'y trempe, en ce moment ?

— Vous vous occupez de son ravitaillement en électricité, vous émargez au budget de l'État. Vous êtes dans le bain jusqu'au cou.

Il s'essuya la bouche d'un revers de main.

— Vous ne devriez pas me dire cela. Ce qui se passe ici me fait autant horreur qu'à vous. Il se trouve seulement que j'ai vu broyer des existences un peu partout dans le monde depuis que j'ai des yeux pour voir... On ferait mieux de rentrer. J'ai besoin de boire un coup. Peut-être que ça ne vous ferait pas de mal à vous non plus.

— Merci. Ça se pourrait effectivement. Un jus de fruits quelconque serait parfait.

— Il faudra vous contenter de ce que j'ai, Mr Roberts.

Nous entrâmes à l'intérieur. Tout se passait dans une seule pièce passablement encombrée mais bien rangée ; Warren vivait, dormait, mangeait et cuisinait là. Il sortit deux bières d'un vieux réfrigérateur. Nous fîmes sauter les languettes des boîtes, les levâmes en direction l'un de

l'autre et les portâmes à nos lèvres. Je ne lui dis pas depuis combien de temps je n'avais pas bu de bière. C'était délicieux.

— Je reconnais que ce ne sont pas les aspects déplaisants qui manquent dans la vie humaine. Quelquefois, on dirait que les progrès les plus prometteurs de la science ne font que nous poser de nouveaux problèmes – comme l'abaissement de la mortalité infantile, qui nous a valu une dangereuse surpopulation – mais vous êtes compromis dans une expérience qui ne promettait que des souffrances depuis le début. Comment pouvez-vous donc vous justifier de cela ?

— Est-ce que je ne me tue pas à vous le dire ? Je ne cherche pas à me justifier de quoi que ce soit. Je me suis mis sur la touche une fois pour toutes. Et puis, qu'est-ce que peut faire un type tout seul ?

— Je ne pense pas qu'on ait jamais entendu Jésus dire ça.

— Que voulez-vous, il se trouve que je ne suis pas Jésus, monsieur, alors laissons-le en dehors de ça ! Je fais ce que je peux, et c'est déjà pas si mal. Je me tiens à l'écart de la guerre, je ne tue personne. Si vous voulez mon avis, le monde est devenu fou.

— Vous pourriez saboter l'installation électrique de Dart.

— Et il viendrait ici avec les bêtes, il me tuerait et l'électricité serait rétablie en moins d'une semaine. Finissez de boire et repartez. Je suis désolé de ne pas me montrer plus hospitalier, mais votre présence ne me vaut rien.

— Ce n'est pas ma présence, c'est celle de votre conscience.

— Pas du tout. C'est vous et le genre de remarque que vous venez de faire. Quand je suis tout seul, je me sens parfaitement bien dans ma peau.

Un nouveau silence s'établit entre nous. Je percevais son ressentiment. La main qui tenait ma bière tremblait. Mes pensées s'affolaient. J'étais si atteint que c'était à croire que j'avais passé toute ma vie sur l'île du Dr Moreau, perpétuellement dépossédé – en dépit de mes efforts – de mon initiative, comme si je n'étais rien de plus qu'un Homme-Animal parmi les autres. Et je me dis que lorsque je retournerais à la prétendue civilisation, il me faudrait démissionner et retrouver la vie de simple particulier. Bien sûr, il restait encore à résoudre la question du retour...

— Mr Warren, vous me disiez qu'un sous-marin venait vous ravitailler tous les deux mois. J'aimerais en savoir davantage à ce propos.

— Je vous ai tout dit. Il se pointe régulièrement, laisse des vivres et tout ce que Dart peut avoir commandé d'un peu spécial. Apporte le courrier

aussi. Sa prochaine visite devrait avoir lieu dans quatre ou cinq jours.

— Dart s'est enfui au volant d'un camion en me laissant me débrouiller tout seul. Il ne peut pas savoir si je suis mort ou vivant. Est-ce qu'il est possible de passer un message radio d'ici ?

— Je n'ai pas de radio, même pas de récepteur. Tous ces engins sont en bas.

— Alors je voudrais pouvoir rester ici jusqu'à l'arrivée du sous-marin. Vous ne m'aurez pas dans vos pattes. Je ne vous parlerai même pas, si vous y tenez. Laissez-moi seulement attendre le sous-marin en lieu sûr. Dart pensera que les Hommes-Animaux m'ont tué et ne viendra pas me chercher ici.

— Ce n'est pas sur ce sous-marin que vous trouverez des gens disposés à vous écouter. Ils vous diront que nous sommes en guerre, tout comme moi.

— Mr Warren, vous n'êtes du côté de personne, n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas du côté de Dart, et vous n'êtes certainement pas du mien.

Il s'essuya les lèvres du dos de la main ayant de répondre.

— Sapristi, Mr Roberts, je suis de *mon* côté. Dart n'aura pas de cesse qu'il sache ce qu'il est advenu de vous. Tout ce que je demande, c'est qu'on me fiche la paix, et c'est vraiment la croix et la bannière pour y arriver. Vous êtes le dernier d'une longue suite de gens à venir vous immiscer dans mes affaires et à essayer de me faire changer de bord. Comme je n'en ai aucun, la question est réglée.

— Avez-vous peur de ce qui pourrait vous arriver ?

— Et allez donc, encore une de ces remarques à la graisse de chevaux de bois ! Non, je n'ai pas peur. J'aime mon indépendance, un point c'est tout. Je crois en la nature et aux belles choses, ce qui exclut en quelque sorte mes congénères. Du reste... laissez-moi vous dire qu'il y a de quoi avoir peur par ici, si vous tenez à voir les choses sous cet angle. Venez faire un tour derrière avec moi, et je vous montrerai quelque chose à vous donner froid dans le dos.

Un surprenant changement venait de s'opérer dans ses manières d'ours. Je le suivis dehors. Nous passâmes devant la statue inachevée et continuâmes au-delà du filet énergétique. Il ramassa une entretoise de métal en route tout en regardant autour de lui ; on pouvait très bien le surveiller sans qu'il s'en doutât, dit-il.

— Les Hommes-Animaux ne vous attaqueraient pas à moins d'être provoqués, observai-je.

Il ne répondit pas.

Le chemin se resserra, tout en se mettant à grimper légèrement, et nous traversâmes un boqueteau de bambous. Quand nous en sortîmes, nous fûmes confrontés à une vue extraordinaire.

Warren m'avait conduit à l'extrémité de la pointe est de l'île. Nous nous tenions sur un épaulement rocheux d'où nous pouvions embrasser sans interruption l'éternel océan, le cercle de l'horizon et le vaste dôme du ciel. La petite tache de l'îlot des otaries était elle aussi visible, presque à nos pieds. Le bruit sempiternel de l'océan frappant les rochers berçait nos oreilles.

L'après-midi était désormais très avancé ; le soleil déclinait vers l'ouest. Il inondait tout ce grand vide de son éclat et fit flamboyer les voiles d'un navire au loin sur la mer. Mon cœur bondit à cette vue : le vaisseau ressemblait à un ancien navire à voiles – encore que ce fût principalement parce que la surface vide de l'océan n'offrait aucune échelle de grandeur. Le vaisseau que je regardais faisait en réalité plus d'un kilomètre de long, sa coque était de plastique et ses voiles faites de feuilles de métal. Ces voiles et leur gréement étaient contrôlés par ordinateurs, et les ordinateurs occasionnellement surveillés par un équipage formé de camarades syndiqués.

J'avais navigué sur un de ces magnifiques bâtiments des années auparavant. La famille de ma troisième femme était propriétaire d'une compagnie de navigation ; le voyage avait occupé une partie de notre lune de miel. Ce mariage était rompu depuis longtemps ; c'était devenu une chose du passé, comme beaucoup de mes amitiés personnelles.

Je perçus une tension chez Warren, et me retournai pour le trouver en train de me regarder fixement.

Il s'humecta les lèvres.

— Vous ne vous sentez pas tenté de sauter, par hasard ? me demanda-t-il.

— De me souvenir, mais pas de sauter.

Il haussa les épaules et détourna les yeux.

— Il y a juste un mois, une des créatures expérimentales de Dart s'est échappée et s'est dirigée jusqu'ici comme vous l'avez fait, dit Warren. Dart,

Hans, George et quelques autres se sont lancés à sa poursuite avec des fusils et des filets. Je me suis caché dans les fourrés.

— Qu'est-ce qui est arrivé à la créature en question ?

— Eh bien, elle a couru jusqu'à cet endroit précis et s'est arrêtée... parce qu'elle ne pouvait plus aller plus loin, n'est-ce pas ? Mi-homme, mi-singe qu'elle était. Les autres lui sont arrivés dessus et... vous savez ce qu'elle a fait ? Plutôt que d'être capturée, elle s'est jetée dans l'océan du haut de ce rocher. Si vous vous approchez du bord, vous constaterez que la falaise est si abrupte qu'un homme pourrait plonger d'ici et toucher l'eau sans trop de mal – avec un peu de chance. Voyez par vous-même.

Je m'avançai le long de l'étroit promontoire, en proie à ce mélange de crainte et de fascination que m'inspiraient les sommets et dont même le voyage spatial n'avait jamais réussi à me guérir. Le rocher s'avancait légèrement au-dessus de l'océan. Comme Warren le disait, il devait être possible de faire le saut et de tomber assez loin de la falaise en eau profonde. Mais cela représentait une chute d'une centaine de mètres ; je n'aurais pas aimé tenter l'expérience.

— Qu'est-il arrivé à la créature qui a fait le saut ?

— Noyée. Elle n'avait pour ainsi dire pas de bras.

Je me retournai, et voilà qu'il arrivait sur moi, sa barre de fer levée, la bouche réduite à un trait.

Il se ramassa sur lui-même, prêt à frapper. Quand nos yeux se rencontrèrent, il marqua un temps d'arrêt.

— Warren... dis-je.

J'avais le dos au précipice. Il se rua sur moi.

Son hésitation lui avait fait perdre sa meilleure chance de se débarrasser de moi. J'avais d'instinct assuré mon équilibre, et j'étais plus lourd que lui.

Il abattit la barre de fer de toutes ses forces, mais le coup m'atteignit à l'épaule gauche et, de la main droite, je le saisis à la nuque. Il essaya de me faucher la jambe gauche. Je l'attirai contre moi jusqu'à ce qu'il lâche la barre pour me marteler le ventre à coups de poing. Je fis glisser ma main droite autour de sa tête et lui enfonçai mon pouce dans un œil. Il hurla. Il m'expédia un coup de pied heureux sous la rotule. Ma jambe se déroba sous moi et je tombai à terre, l'entraînant dans ma chute.

Nous restâmes étendus en travers du rocher, ma tête pendant dans le vide. Warren s'était étalé sur moi, mais j'avais les deux mains cramponnées

à sa gorge et la jambe droite enroulée autour d'une des siennes.

— Otez-vous de là, espèce de salaud, avant qu'on ne passe tous les deux par-dessus bord !

J'accentuai ma pression autour de son cou, rien que pour lui apprendre à vivre, puis le repoussai loin de moi. Il resta assis dans l'herbe, suffoquant, s'employant tour à tour à se tâter l'œil et à se frotter la gorge. En me remettant debout, je vis la barre de métal derrière moi, logée de façon précaire là où elle était tombée, dans une anfractuosité du rocher. Je la ramassai et la jetai au loin dans la mer, me retournant alors qu'elle était encore en train de tourbillonner dans l'air.

— Debout ! dis-je.

— Ne m'expédiez pas en bas, monsieur ! Je ne voulais pas vous faire de mal, parole. Je ne sais pas ce qui m'a passé par la tête...

Il s'accroupit à mes pieds, un bras à demi levé en un geste de protection.

Je me rendis compte alors que je tremblais de tous mes membres.

— Debout, dis-je. Je ne vous ferai pas de mal.

Il se remit lentement sur ses pieds, sans me quitter des yeux. Nous nous fix mes comme des chats en colère. Je remarquai que lui aussi tremblait. Son visage était d'une pâleur cadavérique. Nous retournâmes chez lui sans échanger un mot.

  l'entrée du bungalow, une main sur le linteau de la porte, il s'arrêta et me regarda en face, la bouche crispée.

— Vous n'avez quand même pas l'intention de me régler mon compte à cause de ce que je vous ai fait ?

— Tout ce que je veux, c'est rester ici. Je vous l'ai déjà dit. Je vous laisserai tranquille, vous me laisserez tranquille. J'attendrai ici l'arrivée du sous-marin et je me ferai prendre à bord.

Il baissa les yeux.

— Nous sommes en pleine guerre mondiale, Mr Roberts. Personne à bord de ce sous-marin ne voudra vous écouter. Je respecte en vous l'homme miséricordieux, mais vous êtes aussi fou que les autres.

RÉJOUISSANCES NOCTURNES

La nuit commença dans le calme. La brise était tombée ; l'île du Dr Moreau baignait dans la clarté d'une quasi pleine lune. Je dormais sur une couchette dans un des baraquements annexes de Warren, tourmenté par de mauvais rêves.

J'étais en train de marcher dans un boqueteau de bambous, au milieu d'une confusion d'ombre et de lumière. Soudain, je tombai sur George, l'Homme-Hyène-Porc. Sur le coup, j'avais du mal à le reconnaître ; puis je voyais du sang couler sur sa figure d'une blessure à la tête qui lui avait déchiré une bonne partie du cuir chevelu, laissant une horrible entaille au milieu de son épaisse toison frisée. Les ruisselets de sang contournaient ses yeux profondément enfoncés, suivant les plis de son nez avant de lui tomber sur la bouche. Des bulles se formaient et éclataient dans ses narines au rythme de sa respiration.

Tandis que je restais figé devant ce terrible spectacle, George bondissait de sa cachette et se jetait sur moi.

Je me réveillai en gémissant et fus incapable de me calmer jusqu'au moment où je m'arrachai à mon grabat pour faire quelques pas dans la pièce.

À la suite de quoi, je débarrai la porte et m'aventurai dehors, tous mes sens en éveil. Il faisait trop chaud dans mon baraquement – l'air conditionné était depuis longtemps tombé en panne. Je m'appuyai contre la maçonnerie et respirai profondément.

À ma gauche, l'océan miroitait entre les arbres. Son grondement sourd était nettement perceptible dans l'atmosphère nocturne. Au-dessus de ma tête évoluaient plus d'un satellite ; certains contenaient des armes nucléaires qui pouvaient être dirigées sur n'importe quelle cible située au-dessous d'eux. L'île – si isolé que son rêve sordide pût paraître – faisait partie de la scène où se jouait une tragédie mondiale.

Un oiseau de nuit poussa un cri. Par ailleurs l'île était plongée dans le silence. Le monde aussi attendait. Cette première phase de la guerre était partout interprétée comme une pause préliminaire destinée à rassembler les forces et les courages, et ayant toutes les apparences de la paix ; cependant, dans les coulisses, les gouvernements ennemis se démenaient pour s'assurer des positions stratégiques, des alliés, une mobilisation générale et des formules diplomatiques susceptibles de les mettre à l'abri de tout reproche au moment où l'orage éclaterait. Jusqu'à présent, seules des actions locales avaient été entreprises ; il y avait eu peu de morts ; on ne s'était servi que d'armes atomiques tactiques. Mais personne ne doutait que des destructions sans précédent se préparaient. Les oiseaux continuaient de chanter, mais une horloge fatale avait déjà commencé son tic-tac.

Tandis que j'étais là à m'emplir les poumons de l'air de la nuit, la porte du baraquement de Warren s'ouvrit. Je n'en perçus le mouvement que par l'écartement d'un angle d'ombre, les gonds n'ayant fait aucun bruit. Le reflet d'un canon de fusil apparut avant même que Warren lui-même ne s'avancât.

— Ah, c'est vous ! dit-il. Qu'est-ce que vous foutez à traîner dehors à cette heure de la nuit ? J'ai cru qu'on avait de la visite.

— J'avais besoin d'air. Rentrez chez vous.

— Vous voilà lancé dans une entreprise tout ce qu'il y a de risqué, Mr Roberts. Comme je vous l'ai dit, ils vont venir vous chercher, et c'est moi qui aurai des ennuis.

— Plus je vous connais, Mr Warren, et plus j'ai mauvaise opinion de vous. De votre propre aveu, vous devez la situation fâcheuse dans laquelle vous vous trouvez à l'aversion que vous inspirent vos congénères. Vous pouvez difficilement attendre de la compassion de leur part.

Il digéra cette petite pointe.

— Alors vous devez être encore plus bête que moi, puisque vous ne m'avez pas poussé du haut de cette falaise quand vous l'auriez pu.

— J'ai des principes religieux qui me font parfois hésiter devant le meurtre.

— Ce qui explique cette manie que vous avez de toujours me rabaisser. Qu'est-ce que vous êtes, un mormon, un catholique ou quoi ? Tous ces gens-là emmerdaient copieusement le monde là où j'habitais.

Il posa son fusil contre le mur, comme s'il était d'humeur à discuter. Pourquoi pas ? me dis-je, puisque nous étions tous condamnés d'une manière ou d'une autre.

— Mes parents étaient protestants, mais on allait rarement au temple. On chantait seulement des cantiques à Noël. Au cours du siècle dernier et de celui-ci, le Dieu des Chrétiens s'est trouvé discrédité parce qu'on l'a de plus en plus identifié avec le progrès matériel. Aussi n'est-ce pas lui que je prie.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites. Mes parents étaient pieux comme c'est pas possible, et ça ne les a pas avancés à grand-chose. Vous avez une religion à vous alors ?

— Tous les trucs bidons importés d'Extrême-Orient pour remplacer Dieu m'horripilent, vos gourous, vos maharishis, vos swanis et le reste – tout le folklore paix et amour. De même que je ne vois que remèdes de bonnes femmes dans les nouvelles religions fondées sur la science, que ce soit la Scientologie ou l'ovnilâtrie. Je suis heureux de ne pas croire non plus au Grand Maître aux Cieux de Dart.

— Ça ne vous laisse pas grand-chose.

Il émit un petit gloussement.

— Exact. Ce siècle n'a pas été des meilleurs pour ce qui est d'encourager la foi, et il y a des gens qui trouveront ça très bien. Non, je crois en une sorte de Dieu abstrait, lointain et pas particulièrement consolateur, dont la spécialité est d'être plutôt que de secourir. L'univers est sien – je veux dire qu'il est plus satisfaisant pour l'esprit de supposer une conscience derrière la création que d'imaginer que tout s'est développé dans sa complexité à partir de rien, comme un champignon qui aurait poussé sur du béton. Mais maintenant que l'univers est une affaire en route, mon Dieu ne s'en occupe plus – peut-être n'a-t-il plus le pouvoir d'intervenir. On pourrait dire que c'est un artiste plutôt qu'un administrateur.

Warren émit un grognement.

— Il m’a l’air d’être encore plus en marge que moi. Mieux vaudrait adorer un petit bouddha de cuivre qu’un dieu pareil !

— Je le reconnais. Sauf que je ne crois pas aux bouddhas de cuivre. Oh Dieu, je ne crois pas – que mon incrédulité te soit en aide ! Le seul contact que mon Dieu ait avec les hommes tient aux traces de sa présence dans nos meilleures aspirations. Quand on aspire au bien dans n’importe quel domaine, on s’éloigne de soi-même et on se rapproche d’autant de Dieu. C’est à vous qu’il appartient de maintenir le contact, pas à lui.

Warren prêtait une oreille attentive à ce que j’avais à dire. Pauvre fou, se laisser prendre ainsi à ce que je racontais ! songeai-je ; bien sûr, ce devait être un parfait sentimental. Je me rendais compte tout en parlant que ma foi en Dieu n’était que du vent, que je ne croyais plus en rien.

Il n’y avait de cela pas plus d’un an ou deux, alors que les blocs idéologiques allaient vers un conflit, je soutenais que Dieu était la plus grande invention de l’imagination humaine, rien qu’une fin positive vers laquelle nous tendions tous, de génération en génération. L’idée générale était que notre évolution allait dans le sens d’une transformation progressive de l’humanité en une sorte de divinité. En exposant ce point de vue, j’étais mû par ma propre foi et animé d’une profonde sincérité ; et puis, il était de bon ton que d’éminents sous-secrétaires d’État discourussent sur des sujets profonds. Les gens écoutaient.

Et ces gens étaient maintenant en uniforme ou dans des abris souterrains.

Après un silence gêné, Warren dit :

— Je n’aurai pas la prétention de vous contredire. Pour la bonne raison que vous êtes plus instruit que moi, comme je m’en rends compte à la façon dont vous maniez les mots. Mais mon avis personnel est que l’humanité, quelque part, d’une certaine façon, a perdu le nord et que tout est devenu trop compliqué. Je serais d’accord avec la Bible quand elle dit que le péché règne dans les grandes cités – là je suis d’accord. Sûr que la Bible contient un tas de trucs sensés, comme par exemple : « Œil pour œil, dent pour dent ! » Mais les seules fois où j’ai le vague sentiment d’une présence divine, c’est quand je contemple les beautés de la nature.

Il fit un geste vers le paysage silencieux qui continuait de baigner dans le clair de lune et sa majestueuse tranquillité.

Il m’avait semblé entendre de légers froissements dans les fourrés pendant que nous parlions. Et voilà que le vague mouvement de la main

effectué par Warren venait de diriger mon attention vers un massif de buissons, sombre et peu distinct, qui poussait sous un groupe de palmiers. N'avais-je pas vu quelque chose bouger ?

Warren aussi paraissait avoir vu ou entendu quelque chose. Il étendit la main vers moi en signe d'avertissement, scrutant l'obscurité avant de se saisir de son fusil.

Les régions tropicales ont généralement leur lot d'oiseaux nocturnes qui chassent dans les fourrés. Leur froufrou peut conjurer toutes sortes de craintes nerveuses si l'on n'a aucune raison de se sentir en danger. Chacun de notre côté nous nous figeâmes dans la même immobilité, écoutant leurs bruissements discrets. Ils semblaient venir de toutes parts.

Warren se tourna vers moi et dit à voix basse :

— Il y a quelqu'un ici, vous ne croyez pas ?

— Dart ne se déplace pas facilement. Il viendrait plutôt de jour.

— Il ne s'agit peut-être pas de Dart...

Un nuage commença à passer devant la Lune. Un énorme fracas s'éleva des fourrés à notre droite, comme si quelqu'un ou quelque chose avait décidé de profiter de l'obscurité passagère.

— Ils sont là, pour sûr, dit Warren. Ils sont après nous. Vous aviez bien besoin, aussi, de venir ici foutre votre merde, à me parler de Dieu, et à me faire risquer la mort !

— On ferait mieux de rentrer à l'intérieur. Ils partiront peut-être le jour venu.

Au lieu de m'écouter, il courut se planter au milieu de la clairière, leva son fusil et tira deux coups de feu. Cela fit un bruit assourdissant. Bien après le départ des coups, leur écho continua de retentir à la surface de l'océan. Tandis qu'ils roulaient vers l'infini, des bruits plus proches signalèrent la fuite précipitée d'une créature de grande taille.

Warren resta où il était, son fusil à demi levé.

— Je ne sais pas ce que c'était, mais c'est parti, criai-je.

— Notre ami n'était pas seul, de toute façon, répliqua sinistrement Warren.

À peine avait-il fini sa phrase qu'un coup de feu en provenance de la jungle répondait aux siens. Je reconnus la détonation comme étant celle d'un fusil à pompe. Renardeau ? Un instant plus tard, des silhouettes mal définies se ruaient en terrain découvert de plusieurs directions à la fois,

toutes convergeant sur Warren. Je l'appelai. Il leva son fusil et abattit net une des silhouettes qui chargeaient, avant d'être submergé par les autres.

Je me souvins d'une peinture à l'huile que j'avais vue un jour au fin fond de l'Autriche ; c'était la représentation même de la trahison de soi par soi. Deux meurtriers en habits de chasse faisaient signe à un jeune homme de les suivre dans une sombre forêt. Il était évident, même d'après le sourire pâle du jeune homme, qu'il ne ressortirait jamais vivant de ce coupe-gorge. Mais les deux meurtriers l'avaient si bien dupé qu'il était prêt à les accompagner, incapable d'affronter la réalité de sa mort imminente, et par là se trahissant autant qu'on le trahissait.

Je courus me réfugier dans mon baraquement avec l'impression que je venais d'assister à un acte d'auto-trahison. Il aurait été plus noble de m'élancer au milieu de la clairière et de mourir en essayant de secourir Warren. Mais l'instinct de conservation fut le plus fort ; je me précipitai à l'intérieur et claquai la porte derrière moi.

De la fenêtre j'eus tout loisir de voir ce qui arrivait à Warren. Ses assaillants étaient au nombre d'une dizaine. Parmi eux il me sembla reconnaître Alpha et Bêta en pleine action, et la grotesque forme grise du Cheval-Hippopotame. Sur le côté, à l'écart de la mêlée, se tenait Renardeau. Sa posture ne différait en rien de celle d'un homme ; la ressemblance était accentuée par l'assurance avec laquelle il portait désormais son fusil à pompe.

Par je ne sais quel miracle, Warren s'arracha à la meute et courut vers les fourrés. Puis il fit un crochet, comme s'il s'était brusquement rendu compte de ce qu'il faisait, et fonça vers les bâtiments. Je le vis courir dans ma direction.

Un Homme-Animal monstrueusement lourd – une créature qui était restée tapie, encore irrésolue, hors de mon champ de vision – se mit à charger la silhouette en train de courir. Warren le vit, leva les bras, obliqua légèrement et continua à galoper.

La créature chargeait la tête en avant. Elle heurta Warren comme un boulet de canon juste au moment où celui-ci atteignait le baraquement voisin. Elle ne tenta pas de ralentir ou même de saisir Warren ; arrivant sur lui comme un train express, elle écrasa l'homme contre le mur. Warren laissa échapper un râle d'agonie et s'écroula. La brute, assommée, tomba à côté de lui. Aussitôt les autres créatures accoururent et se jetèrent sur lui, ivres de fureur.

Elles s'employèrent à le mettre en pièces, lui arrachant vêtements et membres. Seul Renardeau resta à l'écart du carnage. Il se contenta de s'approcher un peu pour assister à la curée.

Dans la lumière du clair de lune, toutes ces scènes étaient à ce point horribles que je restai comme pétrifié près de la fenêtre. L'idée que les Hommes-Animaux en auraient bientôt fini avec leur divertissement et qu'ils se lanceraient alors après moi – leur proie originelle, c'était probable – me plongeait dans une sorte de résignation hébétée qui me rendait incapable de m'arracher à l'horreur de la scène. Ce fut seulement lorsque une petite chose sanguinolente vint frapper la vitre, pour glisser ensuite à la surface à moins de dix centimètres de mon nez, que je sortis de mon engourdissement et songai à fuir.

Ce bâtiment contenait le matériel qui allait avec l'installation solaire au-dessus. Fixé à l'un des murs, un escalier de métal permettait d'accéder au toit et aux grands treillis de l'extérieur. Comme il n'y avait aucun endroit où me cacher dans la pièce, la voie du salut passait par le haut.

Après avoir renforcé la porte avec de vieilles caisses d'emballage, je grimpai les escaliers. J'y voyais mal, et je m'escrimai un bon moment sous le toit, suant à grosses gouttes, à essayer de tirer les verrous d'une trappe. Ils finirent par céder. Je poussai l'abattant et une réconfortante perspective s'offrit à mes yeux, faite de toits, d'arbres sombres, d'étoiles et de treillis énergétiques qui me dominaient directement. Je remarquai que la nuit pâlisait et que l'aube était proche ; des bancs de nuages se traînaient à l'est, faisant écran aux premières lueurs du jour. Le soleil n'allait pas tarder à surgir du Pacifique. C'était là un signe encourageant. Les renards préférèrent chasser la nuit.

Je ne trouvai rien pour verrouiller la trappe derrière moi. Je me contentai de la rabattre et jetai un regard prudent autour de moi. Je me trouvais sur une petite plate-forme. Des panneaux solaires se dressaient tout près. Une échelle reliait la plateforme aux poutrelles situées au-dessus de ma tête. Je n'étais ici à l'abri qu'autant que je passerais inaperçu. Il ne me restait plus qu'à me faire tout petit, en espérant que les Hommes-Animaux se décideraient bientôt à partir.

Rien de tel ne semblait devoir se passer. La fête sanglante à laquelle ils s'étaient livrés avec Warren touchait à sa fin. Pendant que quelques créatures parmi les plus petites se disputaient les restes de son torse, les autres, comme je pus m'en rendre compte par le bruit qu'elles faisaient, se

bousculaient autour des bâtiments. La voix de Renardeau me parvint : « Chercher autre Quatre Membres Longs, héros ! » J'espérais que la crainte des habitations humaines les empêcherait de pénétrer dans les baraquements et leur ferait finalement regagner les fourrés. Alternativement, j'espérais les voir tous s'engouffrer dans le baraquement de Warren, car ce serait alors pour moi l'occasion ou jamais de prendre la fuite – les premières lueurs de l'aube me permettraient de trouver mon chemin jusqu'à la forteresse de Dart.

Mais ils étaient bel et bien en train d'explorer les bâtiments. Je pouvais entendre leurs voix et leurs grognements sourds. Je restai tapi où j'étais, osant à peine respirer, le sort de Warren toujours présent à l'esprit.

Ils commencèrent par cogner aux portes – impossible de dire si c'était la mienne ou celle de Warren, car le toit me bouchait la vue. Je perçus un bruit de verre brisé. Gémissement de douleur. Galopades imbéciles. Jappements et exclamations, éclats de voix querelleurs. Bruit de casse soudain – manifestement en provenance de l'intérieur – vociférations, bribes de quelque chant dément. Encore un grand fracas, éclats de rire idiots. « La forme à toi donnée le jour où tu es né est perdue à jamais quand on t'aime et la terre... » Cris furieux, un coup, des plaintes...

Puis je vis une des hideuses Femmes-Porcs traverser la clairière au trot, une petite boîte cylindrique dans une main, son pantalon en lambeaux dans l'autre. Elle était poursuivie par une créature velue ressemblant à un ours. Tout en courant, elle laissa échapper une espèce de couinement – impossible de dire si c'était de peur ou d'allégresse. L'ours la rattrapa et la boîte partit dans les airs comme ils tombaient l'un sur l'autre. Un liquide mousseux jaillit du récipient.

Ils avaient forcé la porte de Warren sans crainte aucune et pillaient sa réserve de bière. Cette découverte me redonna du courage. Une fois ivres, ils se battraient entre eux et m'oublieraient.

Légèrement soulagé, je me redressai afin de me dégourdir les membres tout en me retournant pour respirer la brise matinale. Une paire d'yeux était en train de me fixer à environ un mètre de moi.

Le pied le plus proche de la grille énergétique se dressait juste à côté du baraquement. Accroché aux traverses se trouvait un des Hommes-Singes, Alpha ou Bêta. Impossible de ne pas reconnaître cette tête difforme, avec un crâne minuscule et son nez de tapir. Il se cramponnait au pylône des deux mains, serrant entre ses dents le bord d'une boîte de bière.

Aucun de nous deux ne fit un mouvement. Je n'avais pas d'arme. Un nouveau concert de hurlements éclata au-dessous de moi. Je poussai un grand cri en agitant les bras. L'Homme-Singe ouvrit la bouche, laissant tomber la boîte mais la rattrapant parcimonieusement d'une main. Il ne lâcha pas prise comme je l'avais espéré. Il répondit à mon cri par un cri encore plus fort, se faufila entre les croisillons du pylône et se jeta sur moi comme l'avait fait George dans mon rêve.

La plate-forme était entourée d'un petit garde-fou qui faisait légèrement obstacle entre lui et moi. Au moment même où il atterrissait et s'y accrochait, je lançai mon bras droit en avant, lui assénant un terrible coup sous le menton du bas de ma paume ouverte. Puis je repoussai du pied la patte cramponnée au garde-fou.

Il retomba sur le toit en rugissant. Du coin de l'œil, je vis la Femme-Porc et la créature aux allures d'ours se relever et me désigner du doigt avec un hurlement de rage. Il était temps de prendre la fuite. De toute façon, je ne me voyais pas du tout aux prises avec Alpha ou Bêta, quel que fût l'adversaire auquel j'avais affaire, et il était déjà en train de se relever.

Soulevant la trappe ménagée dans le toit, je vis dans la pâle clarté qui régnait en bas que mon local était déjà occupé. Un des Hommes-Animaux y déambulait tout seul, une boîte de bière à la bouche, dessinant de sa main libre de vagues cercles au-dessus de sa tête. Je rabattis la trappe. Il ne me restait plus qu'à sauter du toit.

Je m'approchai du bord et jetai un coup d'œil en bas. Les forcenés étaient là, à rire et à courir un peu partout, mais je n'avais plus le choix. L'Homme-Singe arrivait derrière moi. Je sautai, perdis l'équilibre et m'étais par terre.

Comme je me relevais, l'Homme-Singe atterrit à côté de moi en se recevant beaucoup mieux. Il perdit du temps à annoncer sa découverte à grands cris, de sorte que j'avais déjà pris les jambes à mon cou quand les autres réagirent et accoururent. Je contournai les bâtiments, dans la direction opposée à la mer. La route était bloquée.

Une ignoble créature au visage ensanglanté se dressait sur mon chemin, titubant légèrement en brandissant une espèce de gourdin dans sa main droite. Il en avait rongé une partie. La lumière incertaine fut suffisante pour me faire reconnaître dans l'objet un des avant-bras de Jed Warren.

Il y en avait d'autres, silhouettes tout droit sorties d'une représentation inédite de l'enfer. Je sentis mon cœur défaillir. L'Homme-Singe me saisit à

l'épaule par derrière.

Je me retournai pour échapper à son autre main. L'Homme-Rhinocéros qui avait écrasé Warren surgit dans son dos et le heurta de plein fouet dans son désir furieux de m'atteindre. Ce fut ma chance. Je me faufilai entre eux et courus vers les fourrés les plus proches.

J'étais en terrain découvert. À l'extrême bord de mon champ de vision – je n'osais regarder à droite ou à gauche de peur de tomber – une silhouette efflanquée se dressa et pointa un fusil sur moi avec une détermination de vieux chasseur. Je plongeai dans les broussailles au moment même où le coup partait. La décharge alla se perdre dans la nature.

Je vis en me relevant que la chasse avait commencé. Mal organisés comme ils l'étaient, gorgés pour une bonne part de la bière de Warren, ils pouvaient néanmoins me traquer et me détruire. J'étais du gibier humain, un ennemi marqué comme tel par ma seule conformation. Ils me mettraient en pièces jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de cette forme détestée. Ils me déchireraient et dévoreraient mes plus tendres morceaux.

Tout en courant à travers les broussailles, je m'accrochais à un seul espoir : surprendre Renardeau et m'emparer de son fusil. Une fois le chef de la troupe désarmé, les autres se soumettraient. Le mieux était de grimper dans un arbre et d'attendre. Mais il n'y avait pas d'arbre où grimper dans les environs. Il n'y poussait que d'immenses palmiers ou de petits bouquets d'épineux et de bambous. Impossible de me cacher dans les fourrés – ces créatures me flaireraient sans hésitation.

Quelque affreuseté, pesante et insane, fonçait dans les fourrés sur ma gauche. Je fis halte un instant ; elle aussi. La créature s'attachait-elle à mes pas pour le seul plaisir de la chasse ?

Un brusque espoir m'envahit : « Bernie ? » Pas de réponse.

« George ? » Pas de réponse. Je repris ma course, et l'être qui se camouflait reprit la sienne. Pour lui, c'était un jeu, j'étais son gibier. Dans une sorte d'état second, je m'enfonçais dans la jungle blême de l'aube, insensible aux égratignures et aux écorchures.

En une vision parfaitement claire, la pensée me vint de cette haute falaise orientée à l'est et de la saillie rocheuse d'où Warren avait essayé de me pousser la veille.

Je sauterai !

Même si je ne devais pas survivre à cette terrible chute, cela m'épargnerait au moins une mort bien plus horrible. C'était la seule

solution qui me restait, comme les cris et les jappements qui s'élevaient partout autour de moi m'en informaient clairement. La meute se rapprochait.

Je piquai au milieu des broussailles dans ce que je pensais être la direction de la falaise. La créature à ma gauche régla sa foulée sur la mienne. J'apercevais de temps en temps sa monstrueuse silhouette à travers le feuillage houleux.

J'entendis du bruit devant – des cris et des craquements de branches. Je fis un nouveau crochet et atteignis un instant plus tard un endroit plus dégagé. L'océan miroitait un peu plus loin. Un rapide coup d'œil circulaire me révéla un lointain aperçu de soleil – rien qu'un petit bout, rien qu'un petit bord de son disque qui dépassait de l'horizon, embrasant l'océan à l'instant même de son apparition. De sombres nuages pesaient au-dessus, mais ce premier rayon m'éclaira – comme il éclaira deux Hommes-Animaux en train de surgir sur ma droite.

Quelques mètres seulement me séparaient du rocher sur lequel je m'étais battu avec Warren. Je savais que mon seul espoir de faire ce saut était de me lancer en avant sans hésitation ni murmure, faute de quoi je risquais de manquer de courage. J'avais fait des sorties en scaphandre dans le vide spatial, mais c'était un tout autre genre de défi que j'avais à relever ici.

Le coup d'aiguillon final me fut donné par la face bestiale d'un Homme-Porc qui fit irruption à ma gauche. C'était lui qui s'était attaché à mes pas, et qui déboulait à présent pour la mise à mort, un atroce rictus découvrant ses dents jaunes. Porc il était, mais ce détail laissait deviner du renard dans ses ancêtres, aussi bien que la forme de ses crocs et la découpe de sa mâchoire au-dessous du groin rigoureusement porcin. Il lança ses bras en avant et je courus comme un fou vers le vide.

L'Homme-Porc poussa un hurlement furieux. Des oiseaux de mer s'envolèrent sous mes pieds. L'univers se mit à tourner dans ma tête. Je vis la falaise, la molle étendue de la mer, la saillie du rocher, je vis ma mort sur les rochers tout en bas, courus encore plus vite.

Mon courage m'avait déserté. Mais il était trop tard. Je m'élançai sur la saillie rocheuse comme si c'eût été un tremplin au-dessus d'une piscine, criai de toutes mes forces, sautai. L'Homme-Porc ne réussit pas à s'arrêter à temps, perdit l'équilibre, tomba dans le vide avec un grand cri, Lucifer dépourvu de grâce.

Dès le début de ma chute, toute peur m'abandonna. Je tombai bras et jambes écartés, effectuant de lents tonneaux dans l'air. Je vis l'endroit que j'avais quitté, la paroi de la falaise, le ciel, la mer, la créature qui tombait à quelque distance de moi. Pendant ce temps, tout un fouillis de pensées me passait par la tête. Je me souvins même de la vieille idée selon laquelle on revit son passé dans les instants qui précèdent la mort ; mais ma mémoire n'était gantée que par les terreurs qui avaient été les miennes quand je m'étais trouvé à la dérive en pleine mer, et par les secrets entourant les recherches de Moreau – même dans cette extrémité je n'étais pas libéré de l'île.

En me raidissant et en contrôlant mes membres, je parvins à mettre fin à mes culbutes et à piquer les pieds en avant. Cette chute me parut durer une éternité – et pourtant, l'océan se précipitait à ma rencontre à une vitesse incroyable. Comme je m'en approchais, je vis que je n'avais rien à craindre des rochers qui affleuraient au pied de la falaise. Une chance dont la créature qui tombait en ma compagnie à quelque distance de là ne semblait pas devoir bénéficier.

À l'instant où je heurtai les vagues, le soleil sombra. À croire que j'étais remonté dans le temps – le soleil levant était suspendu au niveau de l'océan un instant auparavant. L'eau était sombre. Elle m'asséna une formidable claque et m'engloutit.

Tout se brouilla. Je n'étais pas tombé droit. J'avais le souffle coupé. Sous l'eau, des rochers dessinaient leurs formes sombres.

J'essayai de regagner la surface, m'égarai, vis des traînées lumineuses vertes et rouges exploser autour de moi, perdis conscience.

Pas entièrement. On perd rarement la totalité de ses sens. Mais les miens étaient comme détachés de ce qui se passait, et je ne pouvais rien faire de positif. À part me noyer.

Et pourtant je ne me noyai pas. Le brouillard et la souffrance dans lesquels était plongé tout mon être finirent par refluer. Je distinguai des gens autour de moi, un toit de chaume au-dessus de ma tête. Des mains se promenaient sur mon corps nu. Un plaisir vaguement sensuel m'avait fait revenir à moi. Je fermai les yeux, en proie à une langueur extrême, ne les rouvrant qu'au prix d'un gros effort.

J'étais étendu dans une hutte grossière. Deux Hommes-Otaries étaient accroupis à côté de moi, souriant et hochant la tête quand ils voyaient battre mes paupières. Au-dessus de moi, ses cheveux lisses effleurant ma peau,

une Femme-Otarie pratiquait sur moi une espèce de bouche à bouche, bien que ses lèvres ne fussent pas soudées aux miennes. Je poussai un grand cri au moment où je compris, et tous mes membres se mirent à trembler sous le coup de la joie que cette découverte me procurait. Puis je sombrai de nouveau dans l'inconscience.

OceanofPDF.com

APRÈS LA CHUTE

Des deux jours que j'ai passés sur le rocher des otaries, je préfère dire le moins possible. Des actes qui semblent beaux et naturels et profonds au moment de leur accomplissement revêtent un aspect déplaisant dans la mémoire. Et le plaisir d'une personne donnée peut susciter le dégoût chez une autre. Peut-être, est-ce là quelque chose de particulier aux nations occidentales, où la sexualité, encore aujourd'hui, est considérée de façon plus ambivalente qu'en Orient.

Des émotions qui nous touchent profondément subissent souvent une métamorphose après l'événement.

La Femme-Otarie répondait au nom de Lorta. Il y avait quatre Hommes-Otaries, à peu près du même âge qu'elle, sur lesquels elle exerçait un empire absolu. Ils étaient fous de Lorta, et il était aisé de comprendre pourquoi ; elle se donnait à eux avec un enthousiasme inépuisable, avec une telle joie que je n'éprouvai moi-même, sur le moment, aucune honte à accepter son amour. Ils subissaient sa loi parce qu'elle subissait la leur ; elle ne pouvait pas leur résister parce qu'elle était irrésistible. Et telle était sa générosité, que ces Hommes-Otaries n'éprouvaient aucune jalousie à l'égard les uns des autres, ou même de moi, un étranger. Grand était leur bonheur, et ils avaient l'intelligence d'en être conscients.

Les Hommes-Otaries répondaient aux noms de Saito, Harioshi, Halo et Yuri. Entre nos jeux amoureux, nous nous baignions et nous amusions dans l'océan. Et nous parlions – pour eux, converser était aussi un jeu. Ma compréhension de ce qu'ils disaient augmenta rapidement, et peut-être leur

langage devint-il plus compréhensible du fait de leurs entretiens avec moi. J'appris que l'Homme-Porc qui était tombé avec moi du sommet de la falaise avait rencontré la mort sur les rochers. Crabes et requins en avaient fait leur pâture. Comme les crabes composaient une bonne part de l'ordinaire des otaries, c'était là un détail qui réjouissait particulièrement mes amis.

J'appris aussi que c'étaient les Hommes-Otaries qui étaient allés repêcher le fusil de Maastricht au fond de la lagune. Ils l'avaient donné à Renardeau en échange de quelques poignées de mûres et de boîtes de sirop volées.

Ils connaissaient l'existence du sous-marin. Mais ils n'avaient guère le sens du temps, et ne surent pas me dire pour quand sa prochaine visite à l'île du Dr Moreau était attendue, ni à quand remontait sa dernière escale. Sous bien des aspects ils ressemblaient à des enfants, et leurs charmants visages enfantins étaient tout rieurs tandis qu'ils confessaient leur ignorance.

Non, je les trahis en formulant les choses ainsi. Quand j'étais avec eux, c'était bien différent – me voilà en train de rendosser mon vieux moi plein de raideur. Ils étaient donc au courant des visites régulières du sous-marin. C'était une fête pour eux que l'arrivée de ce monstre fabuleux et hautain, surgi dès profondeurs de l'océan. Ils avaient l'habitude de le suivre dans la lagune et de s'amuser à ses côtés, faisant des gestes obscènes et se livrant à diverses privautés les uns sur les autres – ce qui leur valait une grande popularité auprès de l'équipage.

Ils ne savaient pas à quand remontait la dernière visite du navire, ni quand il reviendrait. Et pourquoi l'auraient-ils su ? La chose n'avait pour eux aucune signification. Ils rirent de bon cœur à l'idée que je pusse avoir envie de pénétrer dans le submersible et d'y rester enfermé, et ne voulaient pas croire que j'étais sérieux quand j'en parlais. Quant à l'aveu de leur ignorance... disons qu'ils ne souffraient pas des culpabilités que nous donnent nos connaissances ou leur absence.

Je dis qu'ils étaient comme des enfants. Ce que j'entends par là, c'est qu'ils n'avaient jamais accepté les règles qu'acceptent la plupart d'entre nous. Ils étaient perpétuellement étonnés par le monde et par la chance qu'ils avaient d'en faire partie.

Bien qu'ils n'eussent à eux tous ni bras, ni jambe, ni main digne de ce nom, leur force de caractère, celle de Lorta en particulier, leur permettait de

survivre dans une bulle de bonheur. Les eaux tièdes de l'océan les y aidaient ; c'était leur liquide amniotique, à la fois nourrissant et protecteur.

Ils avaient une religion à eux. Peut-être était-ce une religion aussi profonde que complexe, et que mon arrivée parmi eux était trop récente pour que je la compris. Dans ma fatuité, j'essayai de leur expliquer ma religion, comme je l'avais fait avec Warren, mais j'aurais tout aussi bien pu essayer de les convaincre de vivre en terrain sec. Ils croyaient en un Esprit des Abîmes pareil à un grand squal (peut-être ressemblait-il davantage à un sous-marin nucléaire), qui leur inspirait une délicieuse terreur.

Il faut que je me décide à dire toute la vérité. Il y avait aussi Satsu.

Quand les Hommes-Otaries s'étaient enfuis des laboratoires de Dart, ils s'étaient installés le long des côtes les plus accueillantes qu'offrait le nord de l'île, et avaient vécu là jusqu'au jour où Dart avait organisé une chasse et abattu l'un d'entre eux, une jeune femme. Ils s'étaient alors réfugiés sur le rocher des otaries. D'autres enfants leur étaient nés mais n'avaient pas survécu ; Satsu avait survécu, elle était même florissante. C'était une petite Japonaise parfaitement constituée, pourvue de membres normaux et pleine de vivacité.

Satsu devait avoir quatre ou cinq ans – tel était en tout cas l'âge que je lui donnais, car personne ne le connaissait ni ne s'en souciait. « An » ou « année » étaient pour eux des mots dépourvus de signification ; ils pensaient en termes de marées plutôt que de durée. On la traitait comme une petite déesse, une reine, une vilaine petite sœur, un singe savant. Elle passait son temps à chanter, à jouer et à courir ; elle grimpait aux arbres avec plus d'agilité qu'un singe ; elle nageait mieux que ses parents ; elle participait avec joie aux ébats amoureux des adultes. Elle était jolie comme une image.

Et voilà. Pour certains le tableau que je brosse ici sera celui de la dépravation. Au début, je fus moi-même choqué par les activités amoureuses de Satsu, surtout quand elle était le centre des attentions du groupe. Je ne savais même pas que des fillettes aussi jeunes pouvaient connaître l'orgasme. Mais c'était comme ça. Tout cela se déroulait avec un tel naturel que je m'habituai rapidement à la chose ; ma décision première de consacrer mes forces à rendre Satsu à un environnement normal sombra dans le néant.

Je devins moi-même l'objet ému et ravi des attentions de cette chère enfant. Son père et sa mère l'encourageaient en riant à se joindre à nos

extases. Je développai des idées de mon cru et pris l'initiative. Le soleil et la mer participaient intimement à nos plaisirs.

« Calvaire, » tel était mon nom pour eux. Je restai donc sur ce rocher bienheureux, nourri et faisant l'amour de je ne sais combien de façons que je n'avais jamais osé imaginer. Le temps n'existait plus pour moi ; je regardais paresseusement le soleil se lever et accomplir sa vaste course dans le ciel. Quand il plongeait vers l'ouest, une ombre immense partait de l'île du Dr Moreau et s'avancait vers nous, mais sans jamais nous atteindre tout à fait. Quand elle arrivait à quelques mètres de nos minuscules rivages, le soleil échappait à l'écran des derniers rochers situés à l'ouest, faisant une dramatique réapparition, et la longue ombre froide retombait sur les côtes de l'île, de sorte que le coucher du soleil nous baignait continûment de son éclat doré.

Dans la langue que je commençais à apprendre, le soleil, qui régnait sur chacune de nos journées, était désigné sous le nom de « Lob-Chy ». Je ne savais pas si c'était un mot japonais hérité de la langue parlée par les ancêtres de mes amis, ou une déformation du mot anglais « love-child », enfant de l'amour. Je souhaitais seulement que la deuxième hypothèse fût la bonne.

Nous nous baignions généralement près du rocher. Je nageais avec eux. Bien que n'arrivant pas à me débarrasser complètement d'une certaine crainte de l'abîme au-dessus duquel j'évoluais, je me sentais en sécurité avec eux.

La totale nudité de mes nouveaux amis, leur manque total de réserve me remplissaient de joie. J'étais séduit au point de me demander si je ne pourrais pas élire domicile sur ce bout de terre ; je rêvais tout éveillé d'un temps où, le reste du monde s'étant lui-même détruit, je partirais à la nage avec mes amis-amants pour repeupler la planète d'une nouvelle espèce humaine dont les tendances agressives se subliment dans une totale volupté.

Malheureusement je continuais d'appartenir au monde en lutte, et il y avait toute une partie de moi qui, d'une certaine façon, restait étrangère au leur. Il me fallait regagner mon monde. Il me fallait m'occuper de Dart et du problème du sous-marin. Il me fallait retourner sur l'île, et à mes affaires à Washington.

Et puis il était temps pour moi de partir. À se prolonger, mon séjour parmi les Hommes-Otaries aurait sonné le glas de leur vie sybaritique ; je

rompais l'équilibre délicat de leur existence, car je constituais une bouche supplémentaire importante à nourrir, et je ne pouvais pas chasser comme ils le faisaient.

Avant de partir, il me vint à l'idée qu'il y avait un cadeau que je pouvais leur faire. Ils mangeaient leur poisson, leurs crustacés et leurs algues tout crus ; et je savais qu'il y avait des moments, après un orage par exemple, où ils se blottissaient pitoyablement les uns contre les autres pour se protéger du froid. Je pouvais leur apprendre à faire du feu ; cela leur permettrait de se réchauffer et de faire cuire leurs aliments.

Parmi leurs possessions se trouvaient de nombreuses bouteilles et boîtes de Coca-Cola où ils gardaient l'eau de pluie qu'ils recueillaient. J'emportai une des bouteilles vers un rocher plat au nord de leur sanctuaire, la brisai et utilisai le fond en guise de loupe. Dirigeant ma lentille de fortune sur de petits morceaux de bois flotté et du varech séché, cadeaux du dernier orage, je fis patiemment naître à la vie quelques menues étincelles. Quels gazouillements de joie poussa Satsu quand la fumée s'éleva ! Soufflant délicatement sur les brindilles, je fis comme par enchantement jaillir une flamme. Bientôt nous avions un petit feu en train de brûler. J'enfilai un poisson sur une baguette et le fis cuire au-dessus de la flamme avant d'en donner la moitié à Lorta et une moitié à Satsu. « Adroit Calvaire ! » s'exclamèrent-elles.

Elles recrachèrent la première bouchée et firent la grimace, mais je leur expliquai qu'elles s'habitueraient vite au goût et le préféreraient à celui du poisson cru. On me remercia chaleureusement. Au moins le feu était-il quelque chose de nouveau qui les réjouissait.

Il était un peu plus de midi quand je me préparai à gagner l'île à la nage – cette île qui jouait le rôle d'une masse planétaire par rapport au petit satellite qu'était le rocher des otaries. Tous mes amis m'accompagnèrent, y compris la petite Satsu, fouettant l'eau à mes côtés. À l'entrée de la lagune, je me hissai à terre et restai là, à l'abri des regards de quiconque pouvant rôder dans l'île, tout en faisant au revoir aux autres de la main. Ils promirent qu'on se reverrait et partirent avec des gestes tendres et lascifs.

Je leur tournai le dos et m'avançai avec précaution le long du rivage.

L'île du Dr Moreau était telle que je l'avais quittée.

Aucune activité sur le quai. La lagune baignait dans le calme et le silence. La grue reposait toujours sur le bas-fond où elle était tombée. Un oiseau de mer perché sur ce qui émergeait de sa superstructure prit son

essor et s'envola lentement vers la mer à mon approche. Par ailleurs je ne constatai aucun mouvement. Le village des Hommes-Animaux semblait désert de l'autre côté de l'eau.

J'avais dans l'idée que Dart serait content de me voir après les troubles récents ; je pouvais jouer la comédie de l'homme accommodant en attendant l'arrivée du sous-marin. Quand il irait à sa rencontre, je le suivrais, me rendrais maître de lui et persuaderaï le commandant de me ramener aux États-Unis. Ledit commandant pourrait facilement entrer en communication radio avec sa base et vérifier mon identité. Je pourrais alors présenter un rapport de la situation sur l'île du Dr Moreau à une plus haute autorité et veiller à ce que ceux qui le désireraient soient rendus à la civilisation.

Je me dirigeai vers la palissade qui entourait le Q.G. de Dart, sur le qui-vive et prêt à parer à tout danger éventuel.

Quelqu'un se tenait immobile sous les arbres, à deux ou trois mètres de la porte. Je m'arrêtai pour observer le personnage. Il me semblait bien que c'était George, l'Homme-Hyène-Porc, mais les branches gênaient ma vue.

Faisant un large détour qui m'amena le long de la palissade, je m'approchai de façon à avoir une meilleure vue de la silhouette.

C'était bien George. Je pouvais entendre les mouches bourdonner autour de lui.

Un long pieu avait été planté dans le sol. George était empalé dessus, de sorte qu'il conservait la position debout, un peu comme s'il eût été encore vivant. Il avait une tête encore plus effrayante que dans mon rêve. Il semblait regarder fixement la lagune, à travers le nuage de mouches bleues qui s'abreuvaient de son sang.

Pris de nausée, je reculai. Ce supplice était plus raffiné et plus cruel que tout ce que la brutalité aveugle des Bêtes pouvait imaginer. Et pourtant, qui d'autre pouvait avoir fait ça ? La seule hypothèse acceptable était que l'idée venait de Renardeau. Comment Dart avait-il pu les laisser faire ça si près de sa forteresse, cela, par contre, demeurait un mystère.

Il y avait manifestement eu ici un changement dans l'équilibre des forces durant ma brève absence. Le silence même dans lequel étaient plongés les lieux en disait long à ce sujet. Il était significatif que le prix à payer l'eût été par George. Son statut de contremaître de Hans l'avait mis dans une position intermédiaire intenable. Son inimitié avec Renardeau (du

moins le supposais-je) avait scellé son destin. Mais combien d'autres étaient morts ?

Conscient de la possibilité d'un piège, je revins sur mes pas le long de la palissade, sans lancer d'appel à quiconque pouvait se trouver à l'intérieur.

À mesure que le terrain se faisait plus accidenté, ma progression devenait plus difficile, mais je réussis à gagner l'arrière de l'enclos, où se trouvaient les laboratoires. Là, je m'arrêtai, tendant l'oreille ; quelque chose bougeait de l'autre côté de la palissade.

Pourquoi je n'appelai pas, je ne le sais pas encore aujourd'hui. Peut-être à cause de quelque chose dans ces mouvements qui me mettait mal à l'aise – quelque chose de furtif et d'irascible à la fois. Je restai où j'étais, la bouche sèche, écoutant la chose inconnue qui passait et repassait à moins d'un mètre de moi.

Figé dans mon immobilité, comme si on m'avait jeté un sort, j'avisai un long poteau qui traînait par là. Il faisait dans les quinze centimètres de diamètre et avait probablement fait partie de quelque échafaudage lors des travaux de construction – c'était du moins ce qu'on pouvait penser. Quand les bruits qui venaient de l'autre côté de la palissade eurent expiré, je me dirigeai vers le poteau et essayai de le soulever.

Il refusa de bouger. C'est seulement en le poussant d'un côté et de l'autre que je réussis à le faire céder légèrement. Il était coincé entre des blocs de rocher. Je poursuivis mes efforts, et réussis finalement à le dégager. Il faisait trois mètres de long.

À grand-peine, je le traînai sur le devant de la palissade, aussi près de George que je le désirais. Il était anormalement immobile – c'était ce qu'il y avait de plus effrayant en lui. Puis je laissai le poteau tomber en avant de manière à ce qu'il pointe un peu au-dessus de la clôture. Il formait ainsi une sorte de rampe le long de laquelle je pouvais grimper.

En tombant, le poteau déclencha une sonnette d'alarme quelque part à l'intérieur de l'enclos. Je l'entendis grésiller interminablement sans recevoir de réponse. M'assurant dans la mesure du possible que je n'étais pas observé, je me hissai au sommet du poteau et sautai de l'autre côté de la palissade. Je m'aplatis sur le sol et tendis l'oreille. Rien que le grésillement obstiné de la sonnette d'alarme.

Comme je me dressais sur mes pieds, Heather apparut à la fenêtre et me fis signe de la main. Grand fut mon soulagement de la voir. Je commençais presque à croire que tout le monde sur l'île était mort.

Heather fit de grands gestes et disparut. Jamais elle n'avait paru aussi agitée. Un instant plus tard, elle déverrouillait la porte de la maison et me faisait entrer.

Ses longs cheveux noirs semblaient un peu en désordre, mais elle n'avait par ailleurs pas changé depuis la dernière fois où je l'avais vue. Elle portait le même ensemble tunique-pantalon et ses éternelles sandales. Surprenant mon regard, elle m'adressa un petit sourire charmeur avec ce mouvement de tout le corps qui lui était propre.

— Calvert ! Vous ne pouvez pas savoir comme je suis contente de vous revoir !

Elle s'agrippa à moi. Automatiquement, je passai un bras autour d'elle en songeant à tout ce qu'avait d'étrange le fait d'entendre parler un anglais standard, d'être entre quatre murs, de sentir la morsure de l'air conditionné, d'entendre... oui, c'était bien une symphonie de Joseph Haydn qui jouait en sourdine à l'intérieur du bâtiment. Et tout était si *sec*. J'eus un instant la vision du petit corps humide, agile, insatiable de Lorta ; il niait tout ce qu'il y avait en ces lieux, exactement comme tout ce qu'il y avait en ces lieux lui était nié – en dépit de la fille qui s'accrochait à moi en cet instant. Ce fut pour moi l'occasion de mieux pénétrer le caractère de Heather ; elle aussi était un être sensuel, mais sa sensibilité avait été dévorée par ce que nous appelions civilisation. Elle n'échappait jamais au contrôle de son intellect. Je ne rencontrerais jamais plus personne comme Lorta. Pas plus que je n'essaierais de la décrire à qui que ce soit ; elle passerait pour une putain, une nymphomane – alors qu'elle était seulement libre, spontanée, tout le contraire de cette chatte cultivée.

— Où est Dart ? demandai-je en retirant mon bras.

Heather fixa sur moi un regard étrange. Elle porta un doigt à sa bouche, en un geste que je me rappelais bien.

— On vous croyait mort, vous savez. C'est formidable de vous voir – et en pleine forme, avec ça. Vous n'êtes vraiment pas content de me voir ?

Je dis machinalement :

— Si, je suis très content de vous voir.

Elle laissa échapper un grognement.

— Ce que vous pouvez être coincé ! Le politicien type. Ça ne vous arrive jamais de vous laisser aller, d'être un peu vous-même ?

Rire de ma part.

— Quel embrouillamini de questions ! Où est Dart ?

— Il est malade.

Voilà qu'elle boudait.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Vous feriez mieux de venir le voir, si vous avez une telle préférence pour la compagnie masculine.

Sans plus de discours, elle me conduisit vers le couloir que je connaissais bien ; nous passâmes devant ma cellule, franchîmes une porte rouge et enfîlâmes un couloir infiniment plus luxueux, avec des peintures abstraites accrochées aux murs. Au bout du couloir, Heather me fit signe d'attendre et pénétra dans une pièce dont la porte était ouverte. Je perçus une brève conversation à voix basse, puis Heather m'invita à entrer.

Dart reposait sur un lit dans une pièce qui tenait de la chambre à coucher et du dispensaire. Elle ne comportait pas de fenêtre. Dés images relayées par satellites défilaient sur toute la surface d'un mur. Mortimer Dart était soutenu par des oreillers ; il avait un fusil à côté de lui. Il aurait été bien incapable de s'en servir ; son fauteuil roulant, avec sa panoplie de bras cyborganiques, se dressait grotesquement à côté du lit ; une robe recouvrait les menues excroissances qui prolongeaient ses épaules.

Il portait un bandage autour de la tête comme un turban. Il lui couvrait l'œil gauche et une partie de la joue. Des égratignures profondes lui marquaient les joues, le cou et la poitrine. Son œil droit me fixait, plein d'une indicible colère.

Un peu secoué par ce spectacle, je m'approchai de lui et lui demandai ce qui lui était arrivé.

Sa voix était pâteuse, à peine reconnaissable.

— J'irai mieux dans un jour ou deux. J'ai pris tout ce qu'il fallait pour ça. C'est la fièvre... J'ai attrapé ça près de cette satanée tombe. Il faut que vous défendiez cet endroit jusqu'à ce que j'aille mieux, maintenant que vous êtes là. Ils attaquent à la tombée de la nuit. Ils seront là ce soir. Comment êtes-vous entré ici ?

Je le lui dis et son regard brûlant se dirigea vers Heather.

— Tu étais censée faire le guet ! Ils nous tueront si jamais ils arrivent à s'introduire ici. Ils connaissent maintenant le goût du sang et un peu celui du pouvoir. Ce n'est pas une plaisanterie... Une phrase ne cesse de me trotter par la tête depuis que je suis allongé ici. Elle serait de notre bon vieux Nietzsche que ça ne m'étonnerait pas. Le pouvoir corrompt, mais un petit bout de pouvoir corrompt radicalement. C'est ce qui se passe avec eux.

J'aurais dû les supprimer depuis longtemps, Bella et tous les autres. Vous, et Heather, et Da Silva, vous vous relaierez pour monter la garde...

— Que vous est-il arrivé ? répétais-je.

— Je vous l'ai dit. J'ai attrapé la crève à cet Endroit pour les Morts. Et le voyage m'a sérieusement secoué. J'ai relâché ma vigilance... on ne peut avoir confiance en personne, Roberts. Quand je vois comment le monde s'est coalisé contre moi alors même que j'étais encore dans le ventre de ma mère, je me demande comment j'ai réussi à vivre aussi longtemps. Un jour, quand j'irai mieux, j'enverrai toute cette maudite île par le fond...

Sa voix s'étrangla.

Je lançai un regard interrogateur à Heather. Elle me fit un signe des yeux et dit à Dart :

— On va tout de suite aller retirer ce poteau de la palissade, Maître, comme ça nous serons tranquilles. Je reviendrai vous voir bientôt. Restez tranquille sur votre lit.

Une fois dans le couloir, elle m'agrippait de nouveau.

— C'est la fièvre, Calvert. Il bat la campagne. Je l'ai bourré de médicaments, mais j'ai une peur de tous les diables, vraiment. Nous voilà fourrés dans un fichu guêpier.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Il s'est fait attaquer par Bella ? Où est-elle ?

— Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé. Mais c'est bien Bella qui lui a fait ça... hé, vous n'imaginez quand même pas que je griffe comme ça ! À mon avis, il est tombé ou il a trébuché sur quelque chose, et elle en a profité pour l'attaquer. Je n'ai pas osé entrer. Il lui a tiré dessus et elle a disparu.

— Elle est avec les Hommes-Animaux ?

— Si seulement elle pouvait y être ! Non, elle est quelque part par là. Elle s'est enfuie dans les laboratoires et s'y est enfermée. Cal, il va vous falloir aller là-bas et la tuer... avec tout ce que vous trouverez là-bas de vivant.

J'aimais la façon dont ils tenaient pour établi que j'étais de leur côté.

Nous déverrouillâmes la porte d'entrée et nous rendîmes dans l'enclos, où les boîtes de peinture de Maastricht continuaient de traîner. Je pouvais sentir l'odeur que dégageait George de l'autre côté de la palissade.

— Laissez-moi sortir. Je vais traîner ce poteau à l'intérieur. Comme ça personne d'autre ne pourra s'en servir.

J'avais accepté spontanément la perspective d'un siège.

— Est-ce que vous ne pourriez pas nous débarrasser de cette chose épouvantable qu'ils ont plantée dehors ?

— Peut-être à un autre moment.

— Cette puanteur me ferait vomir, si vomir n'était pas d'une aussi grande indignité...

Compte tenu des circonstances, Heather faisait preuve de beaucoup de sang-froid et d'efficacité. J'essayai de ressentir moins d'hostilité envers elle tandis que je tirais le poteau à l'intérieur de l'enclos. Elle montait la garde près de la porte. Je me souvins qu'elle pratiquait excellemment le karaté et j'étais certain qu'elle saurait utiliser son art contre les Hommes-Animaux en cas de nécessité.

En un rien de temps le poteau était rangé contre la palissade et la porte extérieure refermée.

Comme nous rentrions, contents d'échapper à l'écœurante odeur de putréfaction, je dis :

— Dart m'a bel et bien abandonné à mon sort au cimetière... ça n'a pas été une sinécure de revenir ici. Vous n'auriez pas un petit sandwich à m'offrir ?

— Je crois que je me fais trop de mauvais sang pour Morty, dit-elle. Il va perdre l'usage de son œil gauche, à moins d'un miracle... Bien sûr, je vais vous préparer quelque chose à manger... Vous devez mourir de faim. Ensuite vous pourriez peut-être prendre une douche et changer de vêtements. Vous sentez presque aussi fort que ce pauvre George, là-bas.

Oui, une fille civilisée, pensai-je. J'avais passé trois nuits dehors, et trois nuits de survie sur l'île du Dr Moreau équivalaient à un siècle ailleurs ; tout ce qu'elle trouvait à dire, c'était : « Je vais vous préparer quelque chose à manger. » Elle était assez avisée pour ne pas chercher à savoir ce qui m'était arrivé.

Je ne perdis pas de temps à penser à elle. Dès que je l'entendis s'activer dans la cuisine, je fonçai dans l'autre couloir, essayant chaque porte qui se présentait. J'eus de la chance avec la seconde. C'était la salle de radio. J'entrai, refermant la porte derrière moi.

L'équipement en était tout à fait imposant. Il m'était familier pour l'essentiel. C'était en fait une station USCF standard dans presque toutes ses composantes, une MVFQ 12 Mk VI. Un bourdonnement satisfait

montait des appareils ; les bandes enregistreuses étaient prêtes à démarrer au moindre signal. Que c'était beau !

Après avoir réglé l'émetteur-récepteur sur la longueur d'onde de San Diego, j'actionnai l'interrupteur « Émission » et expédiai une onde porteuse. La réponse fut presque immédiate. Des voix américaines un peu cassantes s'élevèrent, et quelques secondes plus tard je parlais au capitaine Jimmy Hobarts des Secours Maritimes. Aussi précisément que possible, je lui donnai ma position géographique et lui résumai la situation.

— On se croirait dans la même maison, dit-il. Attendez. (Dix secondes de silence, puis :) Nous vous envoyons un hélico de la Marine de notre base de Fiji. Il devrait être dans vos parages... attendez que je voie ce que dit la météo...

Je n'entendis plus que les bruits de fond de son bureau à San Diego ; puis sa voix s'éleva de nouveau :

— On prévoit du beau temps dans votre zone pour les prochaines vingt-quatre heures. Par contre on signale des intercepteurs ennemis dans le coin. Mais l'hélico aura ordre de voler à basse altitude, et il devrait être auprès de vous dans, disons, sept heures, sept heures et demie. Non, plus tard. Huit heures maximum.

Je levai les yeux vers l'horloge. Il était 16 h 09. Il serait minuit avant que l'hélicoptère ne se manifeste.

— J'attendrai, dis-je à Hobarts.

— Il y aura de la place pour cinq personnes et une civière, ça ira ?

— C'est plus qu'il n'en faut.

Je lui donnai un numéro à Washington, afin qu'il pût avertir mon ministère de la continuation de mon existence ; il accusa réception.

— À bientôt.

Espérons que la formule se vérifiera, songeai-je en coupant la communication. Minuit était encore loin.

ENCORE UNE VISITE POUR LE GRAND MAÎTRE

Je tenais de nouveau les rênes de mon destin, pour autant que ce fût possible dans nos sociétés si complexes. La guerre apportait des changements partout. Il se pouvait que l'ancien ordre des choses fût en train de sombrer dans les ténèbres ; mais au moins les stations radio continuaient de fonctionner et les hélicoptères de voler. C'était là le genre de choses que je comprenais et auquel j'attachais du prix, bien que mon expérience sur l'îlot des otaries fût encore trop récente pour que j'aie sur le moment jusqu'à me réjouir de leur existence.

Aucune importance. Certaines dispositions pouvaient être prises. Une administration pouvait remplacer le chaos. Je tirais des plans sur l'avenir avant même de quitter le pupitre de la salle de radio. Quand l'hélicoptère serait là, Dart, Heather et Satsu monteraient avec moi. Dart avait besoin de soins.

Je ferais un rapport sur les conditions qui régnaient sur l'île dès mon retour à Washington. Suivrait une enquête officielle – et de sérieux remaniements dans le ministère, quel qu'il soit, qui subventionnait les expériences avec une telle légèreté. Ces expériences seraient soumises à examen, arrêtées, et privées de tout soutien financier, si j'avais mon mot à dire en la matière. Un bureau médical réduit serait créé pour veiller à ce que les Hommes-Animaux soient humainement traités durant le reste de leur existence. Autant valait, dans leur cas, proposer la stérilisation, de façon à

ce qu'ils ne donnent pas naissance à une nouvelle génération de malheureux.

Bien. Dart sur la touche, il restait deux problèmes à régler avant minuit. Ces problèmes avaient noms Bella et Renardeau.

Il me fallait retrouver Bella et m'assurer qu'elle n'aurait pas encore à subir de mauvais traitements. Quant à Renardeau, je pensais que si j'arrivais seulement à le raisonner, il pourrait ramener les Hommes-Animaux dans le droit chemin ; peut-être pourrions-nous faire de lui leur chef légitime – ainsi nous n'aurions plus à craindre de nouveaux désordres.

Il n'y aurait plus d'effusion de sang. En parlant avec Renardeau, je tâcherais aussi de savoir ce qu'il était advenu du pauvre Bernie. Peut-être serait-il possible de lui procurer une vie plus heureuse, s'il était encore vivant. Il se pouvait même que je puisse lui trouver un petit travail subalterne dans mon pays, peut-être à la ferme de mon père.

Tels étaient les projets que je me plaisais à former avant même que j'eusse quitté la salle de radio.

Heather était de l'autre côté de la porte.

Toute gentillesse l'avait quittée. Dans les traits de son visage, la tension de son corps, je vis une détermination mortelle. Elle me tenait sous la menace d'une arme que j'avais déjà vue – sœur jumelle de celle que Da Silva trimbalait quelques jours auparavant. Je compris que ma dernière heure était arrivée. La vérité surgit, armée de crocs, entre nous.

Aucun de nous deux n'avait besoin de parler. Elle m'avait surpris dans la salle de radio et avait la ferme intention de me tuer ! J'allais tout faire pour l'en empêcher, essayer de la désarmer ou de la tuer.

Je bondis sur elle.

Mais c'était un bond d'importance que j'avais à faire ; dans l'air chargé d'électricité qui nous séparait je vis son bras droit se lever. Sans changer autrement de posture, elle tira. Je n'entendis qu'un léger sifflement, quelque chose comme *ZZlit*.

« Ce truc marche à l'air comprimé », me dis-je absurdement, tandis que mes genoux se dérobaient sous moi et que je tombais en avant, essayant sans y parvenir de porter une main à la brûlure cuisante qui irradiait à partir de mon épaule gauche dans tout le reste de mon corps. Heather se recula et me regarda m'écrouler.

Tous mes muscles étaient devenus flasques. Je n'avais plus aucun moyen de m'en tirer. Je me sentis comme un arbre abattu, tandis que je

roulais sur moi-même pour m’effondrer finalement, le visage tourné vers le haut. Heather m’enjamba, examinant son œuvre avec une froideur professionnelle encore plus effroyable que la fatalité en personne.

Une vague de chaleur se répandit dans mon corps ; je crus que j’étais en train de mourir. Et pourtant mon esprit restait lucide. Comme en passant, la pensée me vint que j’avais été atteint par une aiguille contenant un poison mortel à l’effet instantané.

Sur ces entrefaites, j’entendis Dart appeler faiblement du fond du couloir. Heather se pencha sur moi et dit :

— Le Maître a toujours pensé que vous étiez un agent ennemi. Pas moi, mais il semble que j’avais tort. À présent je peux vérifier.

Elle entra dans la salle de radio. J’avais parfaitement entendu ses paroles, mais j’avais de la difficulté à mettre les mots ensemble et leur trouver un sens.

Je restai étendu là, au milieu d’une succession de vagues de douleur et de temps. Heather réapparut enfin. Elle contourna mon corps et s’éloigna en direction de la chambre de – comment s’appelait cet homme déjà ? – Dart.

Encore des vagues, encore des éternités. J’essayai de penser à Lorta.

Et voilà que Heather était de retour et se penchait sur moi.

Elle me souleva la tête.

— Cal, je sais que vous pouvez m’entendre. Écoutez, vous êtes sorti de l’auberge. Vous n’êtes pas un agent soviétique, vous n’êtes que le gros pataud de politicien naufragé que vous avez toujours affirmé être. Je vais vous donner quelque chose pour contrecarrer l’anesthésique qui engourdit votre organisme, et vous allez retrouver la forme en un rien de temps.

La femme de combat était oubliée. Avec des gestes de véritable infirmière, elle me cala contre le mur, alla chercher une seringue et m’injecta un liquide transparent dans le sang. Puis elle m’apporta une tasse de café – du vrai, pas du synthétique. Le temps se remit en route pour moi.

Elle m’aida à me remettre sur mes pieds et me traîna jusqu’à mon ancien lit, où elle m’installa confortablement.

— Vous vouliez me rouler, Cal, espèce de salaud, en me demandant un sandwich, dit-elle. Quelle idiote j’ai été de me laisser berner aussi facilement. Ça a marché au poil... vous voilà tiré d’affaire maintenant. Le Maître était persuadé que vous n’étiez pas ce que vous affirmiez être. Je suppose que vous savez pourquoi ?

Je ne savais pas pourquoi, mais j'étais incapable de parler, de formuler ma question en mots. Je pouvais sentir l'antidote faire son effet, me dénouer.

— Il va maintenant falloir que je me fasse à l'idée que vous n'êtes pas de la petite bière mais quelqu'un qui a le bras long à Washington, dit-elle. C'est drôle d'avoir Morty au lit dans une pièce et vous au lit dans une autre... Ça me donne l'occasion d'intercéder en sa faveur. Il a vraiment besoin de plus de fonds et d'assistance ; le Ministère est tellement dur à la détente de ce côté-là ! Vous pourriez dire un mot pour nous. Je sais quelles sont vos préventions contre ce qui se passe ici, Cal, mais je vous ferai faire le tour des laboratoires, que vous n'avez pas encore visités, et vous verrez comme ils marchent bien en dépit de nos difficultés. Nous avons besoin de votre aide, Cal, vraiment...

Elle s'assit sur le lit et se blottit contre moi en me regardant gentiment dans les yeux.

— C'est le Ministère qui m'a envoyée ici. J'ai l'expérience des animaux. L'idée du Ministère était de faire de moi le garde du corps et l'assistante personnelle de Morty...

Sa chaleur et son délicieux parfum étaient des choses auxquelles il me fallut résister au sein même de ma faiblesse. Je rejetai aussi ce qu'elle disait, et émis un croassement de protestation.

— Vous ne saviez pas cela, Cal, n'est-ce pas ? (Elle fixa le vide d'un air songeur.) Il se peut que Morty ne soit plus dupe à présent. Vous vous souvenez quand l'Islam était sur le sentier de la guerre et que les forces cubaines en ont profité pour envahir Samoa ? Sale temps chez nous. Je suis arrivée sur l'île du Dr Moreau dans un avion privé – gracieusement mis à ma disposition par le Ministère – en prétendant que je fuyais Samoa. Morty a accepté mon histoire... et ma personne avec. Et pourquoi pas ? Il sait que le monde entier est en train de tomber en morceaux...

Elle poussa un soupir.

Un lourd silence s'installa dans la pièce – le grondement que j'entendais ne venait pas de l'océan à l'extérieur du bâtiment mais de l'intérieur de mes oreilles, où la vie recommençait à affluer. Puis elle reprit la parole, ses lèvres proches des miennes.

— Ce que je voudrais vous faire comprendre, Cal, c'est combien Morty est important pour l'effort de guerre. Je suis fière de servir, de *faire* quelque chose, n'importe quoi – de sentir qu'enfin je... ah, c'est difficile à

formuler, mais il me semble qu'ici j'ai enfin un travail correspondant à mes capacités. Bien sûr, il y a des moments où je m'ennuie un peu, à cause de l'isolement, mais rares sont les femmes qui peuvent accéder au genre de fonctions que j'exerce ici. Je veux dire, c'est un travail d'homme que je fais – plus que ça même... (Elle se tortilla et se pencha un peu plus.) Encore huit ou dix ans, et je crois qu'on verra une femme à la présidence des États-Unis – ou du moins de ce qu'il en restera. C'est aussi l'avis de mon patron au Ministère.

Elle me caressa le visage.

— C'est un bon point pour la guerre. Je sais que c'est affreux, ces milliers de gens que l'on abat comme du bétail sur toute la surface du globe, mais au moins les attitudes sont tranchées et on peut les prendre pour ce qu'elles sont. Finis les faux-semblants. Les gens sont vos amis ou vos ennemis. Vous savez ce que ça signifie ? Ça signifie que c'est *vous* qui gagnez, ou *eux*, et ça simplifie tous les problèmes. C'est comme dans les vieux films de gangsters, en un sens. (Elle était maintenant allongée tout contre moi.) Il *faut* que vous fassiez un rapport sur nous quand vous serez de retour à Washington, Cal. Sinon c'est *vous* qui pourriez avoir des ennuis. Je veux dire, on est en temps de guerre, et les secrets doivent être gardés. Vous avez menacé le Maître et il n'a pas du tout aimé ça... Nous sommes vos amis, souvenez-vous. D'accord, il se passe ici un certain nombre de choses que vous n'approuvez pas, mais il se passe des choses bien pires, oh combien ! au sein des blocs soviétique et islamique, et sur une échelle beaucoup, beaucoup plus large. L'île du Dr Moreau n'est qu'une goutte dans l'océan. Il faut que des gens souffrent...

Je réussis à émettre un grognement.

— Cal, est-ce que vous commencez à sentir quelque chose ?

— Quel est le ministère qui vous emploie, Heather ?

Enfin j'avais réussi à sortir ma phrase. Elle sourit.

— C'est ce qui plongeait le Maître dans la perplexité, je crois. Voyez-vous, nous sommes subventionnés par *votre* ministère – le ministère des Affaires étrangères. Nous nous disions que si vous étiez qui vous prétendiez être, vous auriez dû ne rien ignorer de l'île du Dr Moreau.

Je revins à la vie et repris possession de mes moyens. Peut-être que le choc que m'avaient causé les paroles de Heather y était pour quelque chose. Je la persuadai d'aller me chercher à manger et à boire et m'assis au bord du lit. Il était 5 h 10.

Sa révélation ne changeait rien à ce que j'avais le devoir de faire une fois de retour à Washington. Je ferais mon rapport et remettrais ma démission. Quelque part dans l'immeuble où je travaillais, peut-être dans le coffre-fort d'un bureau de mon couloir, se trouvait un dossier. Sans doute portait-il un joli nom de code. Dans ce dossier vivait l'autre île du Dr Moreau, un double de l'île réelle, une petite utopie en bon ordre classée en paragraphes et sous-titres. Rien à dire sur le plan légal. C'était un objet abstrait. Des chiffres bien nets y étaient portés, avec toutes les colonnes soigneusement mises à jour par des comptables une fois par an.

C'était cette autre île que je devais détruire. L'île réelle ne pouvait pas exister dans sa forme présente sans cette autre île symbolique dans un dossier d'un coffre de mon ministère de Washington.

Je me levai lentement du lit et me mis à faire les cent pas. Quand Heather revint avec un sympathique petit casse-croûte sur un plateau, je me sentais de nouveau moi-même.

Comme je finissais de manger, nous entendîmes un bruit de chute lointain.

— C'est Morty, dit Heather d'un air inquiet. Il essaie de quitter son lit. Il faut que j'aille m'occuper de lui, ou il va se faire mal.

Je restai un moment assis à ma place, puis me levai, quittai la pièce et m'avançai doucement le long du couloir principal. Heather avait pris le couloir latéral, celui qui menait à la chambre de Dart. Je continuai jusqu'à la porte située vis-à-vis de la salle de contrôle. C'était une de celles qui menaient dans le secteur des laboratoires.

Bien que Heather m'eût proposé une visite guidée des labos, mieux valait peut-être aller y voir par moi-même. Pour commencer, je voulais découvrir ce qui était arrivé à Bella. Heather affirmait que Bella s'était réfugiée dans les labos ; mais plus les déclarations de Heather pouvaient être confrontées à la réalité, mieux on risquait de s'en porter.

Je tendis l'oreille vers la porte. J'essayai la poignée. Elle était fermée à clé, comme prévu. Il y avait dans la salle de contrôle des écrans de surveillance dont certains me montreraient ce qui se passait dans les laboratoires, de cela j'étais sûr. Avant d'aller y regarder, j'appelai doucement à travers la porte :

— Bella ?

Je perçus un mouvement dans la pièce. Quelqu'un se tenait aux aguets de l'autre côté de la porte. Un bruit. Comme celui qu'aurait fait un serpent

en train de ramper sur un plancher. Une clé ferrailla dans la serrure. Comme la porte commençait à s'ouvrir, je sus que ce n'était pas Bella qui se trouvait derrière.

Ce que je vis était si effrayant, si invraisemblable, que ça aurait tout aussi bien pu sortir de quelque conte de terreur. Je fis un pas en arrière quand ça se mit à parler.

— Je ne sais pas qui vous êtes, dit la chose, mais si vous êtes au service du Maître, je dois vous faire entrer.

Cette diction parfaite, égale et élégante ! Bien plus acceptables étaient les phrases invertébrées des Hommes-Animaux, avec leurs syllabes distordues qui reflétaient leur vie tout aussi distordue.

La créature qui me faisait face était une caricature encore plus poussée de la forme humaine. Sa taille ne dépassait pas un mètre et demi, et son corps était exagérément massif. Elle avait des jambes extrêmement courtes, de sorte que les bras traînaient presque par terre. La tête était celle d'un dolichocéphale, le crâne s'allongeant en arrière en un cône presque parfait. Cette anomalie crânienne était soulignée par une totale absence de cheveux.

L'altération de la structure osseuse contribuait aussi à la laideur du visage, qui était démesurément charnu. Le front très bombé tombait bas sur les yeux, tandis que le menton se relevait en galoche, cachant presque la bouche. Pratiquement pas de nez. Le tout me rappelait certains dessins représentant le visage qu'offre le fœtus humain à sept mois. Mais l'aspect général de la créature était celui d'un gnome plein de méchanceté.

Le dégoût naturel qu'inspirait ce monstre était accentué par la curieuse qualité de sa peau, qui avait une couleur grisâtre, comme morte, et une texture presque écailleuse, tant elle était croûteuse. Le gnome était comme habillé d'une mue de serpent.

Comme il était forcé de lever les yeux vers moi, j'avais l'impression de contempler le visage d'un noyé de longue date. Même les yeux avaient l'air aqueux et sans vie.

Et pourtant la chose bougeait avec aisance et naturel, s'écartant pour me laisser entrer et me tendant même la main. Les ongles de cette main étaient recourbés sur la pointe des doigts, qui se trouvait ainsi parfaitement protégée. Je ne puis me résoudre à la saisir.

— Bella, dis-je. Je viens voir Bella.

— Vraiment ? Bella a causé beaucoup de dégâts ; nous avons dû nous occuper d'elle. Elle est en train de mourir dans la pièce à côté. Nous l'avons

persuadée que sa vie ne valait pas la peine d'être vécue et lui avons donné les moyens de se suicider. Vous n'avez plus besoin de vous inquiéter.

— Il faut que je la voie. Menez-moi tout de suite auprès d'elle.

Comme je m'avançais vers la porte indiquée par le gnome, il dit :

— Vous autres Hommes-Pères êtes pleins d'impulsions soudaines.

Sa diction était si neutre que je ne saurais dire s'il y avait de l'envie ou de la moquerie dans ses paroles.

La pièce dans laquelle je me trouvais était la première d'un complexe qui comportait différentes salles et divisions. La présente antichambre était un bureau, où l'on remarquait principalement une rangée de fichiers et un terminal d'ordinateur. Ce qui accrochait immédiatement l'œil, c'était le sang qu'il y avait un peu partout, comme si une bataille avait eu lieu entre ces murs. Dans le coin près de la porte du fond, gisaient quatre petits corps de gnomes, horriblement mutilés.

La pièce voisine, un laboratoire au complet avec du matériel coûteux et des rangées de cultures sous verre d'un côté, offrait une scène de carnage encore plus impressionnante. Je me demandai combien de gnomes abritaient ces lieux. Au moins une douzaines d'entre eux étaient étendus morts ici et là. Je vis à leurs blessures que c'était l'œuvre de Bella. Ils baignaient dans leur propre sang, dont la lourde odeur imprégnait l'atmosphère.

Bella elle-même gisait dans un coin au fond de la pièce. Sa perruque était tombée et je crus qu'elle était morte. Quatre gnomes étaient debout auprès d'elle, les bras ballants, ne la quittant pas des yeux. Deux d'entre eux étaient des femmes, à en juger par leurs vêtements. Comme les hommes, elles étaient chauves. Quand elles se retournèrent pour m'examiner, je remarquai un léger développement du tissu mammaire sous leurs blouses.

Elles commencèrent par me demander mon nom, mais je ne leur prêtai pas attention et m'approchai de Bella. Comme je m'agenouillai près d'elle, sa tête se redressa en un mouvement de colère. Je fis un bond en arrière pour ne pas être mordu. Mais elle me reconnut et dit :

— Toi Quatre Membres Longs, toi pas aimer me voir recevoir fouet.

Elle ferma ses longs yeux.

Une seringue de plastique brisée traînait à côté d'elle. Sa tunique et ses pauvres mains difformes étaient couvertes de sang.

— Pourquoi n’as-tu pas rejoint tes semblables quand tu en avais la possibilité, Bella ?

— Semblables donner mort, tout pareil moi qui rester trop longtemps avec Maître. (Elle se mit à haleter.) Bella sentir comme Maître, créer ennuis.

Je pris sa tête dans mes bras sans qu’elle m’opposât la moindre résistance. Elle n’était rien de plus qu’un animal en train de mourir, et pourtant – tant était grand le désir de communiquer qui nous animait – elle était peut-être en cet instant plus humaine qu’elle ne l’avait jamais été. Des mots et des pensées continuaient de s’agiter dans son cerveau de bête.

— Moi faire bien mieux travail ici – essayer donner mort Maître, donner mort beaucoup méchants petits êtres ici. Tous tuer, être mieux. Plus d’ennuis, fini recevoir fouet.

— Oui, oui, Bella. Cet endroit est mauvais. Bientôt il n’existera plus.

Elle parut comprendre de travers.

— Bella plus exister, chère chose. (Elle s’étrangla sur ces mots curieusement tendres, puis releva un instant la tête.) Bella avoir encore plus d’ennuis avec Grand Maître aux Cieux maintenant.

Quelle fureur m’emporta ?

— Ce n’est pas comme ça, Bella ! Tout ça, c’est des mensonges. Il n’y a pas de Grand Maître aux Cieux. Après la mort il n’y a rien, rien du tout. À part le silence, Bella – rien que le silence. La paix. Pas de Grand Maître.

» Pas de dossier fantôme où tu n’es qu’un nombre sur un compte budgétaire. Rien de tout ça. C’est le mieux qu’on puisse croire, Bella. Il n’y a pas d’autre île où tu puisses aller.

— Vous constaterez que l’animal est décédé, me dit l’une des femmes.

Quand elle me toucha l’épaule, je me dégageai d’un mouvement brusque.

Reposant la tête de Bella sur le sol, je me remis debout et passai devant l’assemblée des gnomes. Ils se livraient à je ne sais quels lourds commentaires techniques sur la situation dont je n’avais que faire.

Pourquoi étais-je saisi d’un tel chagrin ? C’était comme un couteau qui me fouaillait. J’avais l’impression que ma propre vie m’avait quitté. Le visage méprisant de ma première femme me revint à l’esprit – je l’avais frappée et elle s’était détournée d’un air hautain, sans un mot. Je me hâtai vers ma chambre, où je restai un bon moment, la tête au creux de mes bras,

les coudes appuyés contre le mur. Son chaud parfum animal continuait de m'imprégner.

J'aurais pu pleurer sur l'innocence animale souillée de Bella. Au lieu de cela, je réfléchis, toute honte bue, aux vicissitudes qui avaient marqué mon séjour sur ce rocher de cauchemar.

Devant mes yeux se déployait un véritable spectre d'épreuves terrestres, dans lequel tout ce qui pouvait arriver à un homme était classé par ordre, depuis le meilleur, sur la bande claire, jusqu'au pire, sur la bande foncée. Au sein d'un tel spectre il n'y avait pas de place pour des concepts comme le bien et le mal – je songai aux clichés qu'il m'était arrivé de débiter à ce sujet et faillis éclater de rire. La couleur la plus claire du spectre correspondait à une sensualité pleinement assumée, la plus sombre était représentée par les choses sans nom avec lesquelles je venais d'entrer en contact.

Comme j'étais plein d'illusions, et confortablement installé dans mes illusions ! Je portais la responsabilité d'une bonne part de ce qui était arrivé. Dart avait à répondre de sa tyrannie, mais j'étais moi aussi coupable. En un éclair terrifiant, je me vis de retour à Washington, en train de déterrer le dossier Moreau, de prononcer mes condamnations générales – pour trouver finalement le tampon de ma signature sur l'autorisation première...

Mon arrivée sur l'île avait été le signal d'une série de morts en chaîne.

Hans Maastricht. Il avait réussi au cours des années à trouver un compromis entre son alcoolisme et les nécessités de son travail, jusqu'à ce que je vienne bouleverser son équilibre. Et sa mort avait été le point de départ de toutes les autres. J'avais refusé d'aller chercher son fusil au fond de la lagune. De sorte que Renardeau l'avait récupéré et avait blessé George pour finir par le tuer. Le coup d'éclat qui avait interrompu l'enterrement de Hans m'avait conduit à me réfugier auprès de Warren, avec l'aide de Bernie. De toutes les victimes, Warren était celle que je me reprochais le plus. Au cours de l'affreuse nuit où il avait trouvé la mort, il se pouvait que le fidèle Bernie eût été tué lui aussi – et si c'était le cas, il serait mort parce qu'il m'avait secouru... Et puis il y avait Bella...

À ce moment-là, mon autocritique prit fin. Si ça continuait, j'allais me cogner la tête contre les murs en pensant à mes ex-femmes. Il était inutile de se vautrer dans la culpabilité. Le meilleur moyen de me racheter était d'agir tout de suite, d'essayer de mettre à exécution le reste de mon plan concernant Renardeau avant l'arrivée de l'hélicoptère. Enfin, les créatures

du laboratoire appelaient des explications de première main. Dart allait me fournir ça – immédiatement.

Je regardai ma montre. 17 h 51. J'avais du temps de reste. Le soleil n'avait pas encore disparu derrière l'horizon.

OceanofPDF.com

LE PROCESSUS FRANKENSTEIN

Le Maître était calé dans son lit, la tête et la moitié de son visage toujours couvertes d'un bandage.

— Peut-être vous souvenez-vous, Mr Roberts, d'une petite conversation que nous avons eue précédemment à propos des gens qui se battaient dans cette guerre. Je crois vous avoir fait remarquer alors qu'elle avait été causée par vous autres, les gens normaux, et non par les monstres comme nous. L'affaire a pris de telles proportions que nous sommes tous dans le bain à présent. Vous ne pouvez pas savoir à quel point j'y suis – ce n'est pas une fête foraine que je dirige ici, vous savez.

» Puisqu'il est désormais établi que vous êtes bien le gros bonnet que vous avez toujours affirmé être – un de ces politiciens pleins de morgue dont la main gauche ne sait pas ce que fait la main droite – laissez-moi vous dire que des sommités militaires et médicales du monde coallié sont souvent venues ici me faire des courbettes pour essayer de me soutirer quelques informations. Pas vrai, Heather ?

Elle était debout près de son lit, en train de contempler d'un regard distrait une tache sur le mur du fond. Elle approuva de la tête.

— Voyez-vous, vous croyez être dans le coup, Mr Roberts, mais vous ne savez pas ce que c'est que la guerre.

— Quand vous en aurez fini avec les généralités, dis-je, tâchez de vous rappeler que je vous ai demandé des explications, aussi sommaires soient-elles, sur ces espèces de gnomes qui ont tué Bella.

— Ces gnomes, comme vous les appelez, apparaissent sur le papier sous le nom de SRSR, vu ? Ce sont des SRSR, Roberts, et non des gnomes, quel que soit le mépris dans lequel votre esprit malade peut les tenir. Peut-être aimeriez-vous que je vous dise ce que recouvre cette appellation. SRSR est l'abréviation de Sous-Race Substitut de Réserve. Sous-Race Substitut de Réserve. C'est exactement ce qu'ils sont. Et d'une.

» Je vous avais précédemment donné à entendre que je dirigeais un programme complexe ici. Les SRSR représentent le sommet d'une étape de ce programme – c'est aussi simple que ça. Voilà ce que recouvre cette île. Les grossières techniques de vivisection de McMoreau n'étaient qu'un début, du travail d'amateur. Après cela, vinrent mes premières expériences de chirurgie génétique dont il ne reste plus, à mon grand regret, que les deux Hommes-Singes, Alpha et Bêta. Ils représentent une direction de recherche importante vers le but que je ne cessais de viser.

» Vous voyez ce qu'un médicament m'a fait au stade prénatal – en agissant au hasard, comme il avait été absorbé par hasard. Depuis la thalidomide, tout un nouveau choix de drogues a été mis au point pour la régulation de l'activité cellulaire et glandulaire. La difficulté était de les expérimenter sur du matériel humain dans les conditions requises. Il y a une limite à ce que l'on peut réaliser avec n'importe quelle quantité de cochons d'Inde, souris, rats, singes, grenouilles et tout le reste. Il arrive un moment où il faut du matériel humain, c'est aussi simple que ça.

» C'est là où les Hommes-Animaux faisaient parfaitement l'affaire. Ils étaient ce qui se rapprochait le plus des humains. Je me suis donc débrouillé pour me mettre au travail ici, bien tranquille sur ma petite île, barré que j'étais ailleurs par toutes sortes de lois chicanières contre la vivisection.

» C'est moi, et moi seul, qui ai créé ces SRSR, en dépit de quelques biologistes prétentiaris et autres enchifrenés qui débarquent ici de temps en temps.

Ses lèvres tremblaient, comme si la seule pensée de ces gens-là le mettait dans tous ses états.

— Je ne sais pas ce que vous pensez de moi, Mr Roberts, et je ne m'en soucie guère, mais laissez-moi vous dire que j'ai fait – moi, pauvre chose sans mains ni pieds – plus que Christophe Colomb ou Genghis Khan. Je suis mal placé pour vous donner des explications sur mes travaux parce que je risque d'employer des termes que vous ne comprendriez pas, mais disons

en gros que j'ai mis au point deux sortes de drogues qui agissent directement sur la structure embryonnaire.

» Une première drogue (*grosso modo*) altère fondamentalement la formation de l'épiderme, pour produire une enveloppe protectrice écailleuse, un peu comme celle des serpents, réfractaire à certaines formes de radioactivité. L'autre drogue bloque les stimuli de l'activité cellulaire, et altère divers taux métaboliques de base, notamment tout le programme pléiotypique.

» En utilisant ces deux drogues selon des combinaisons variées sur les fœtus fournis par les Hommes-Animaux, nous avons abouti – j'abrège une longue histoire – aux SRSR, une authentique sous-race, qui possède de nombreux avantages sur la race humaine.

— Des avantages ?

— Ils sont insensibles à certaines radiations mortelles pour nous, n'ont besoin que de sept mois de gestation, parviennent vite à maturité, prennent moins de place, consomment moins de nourriture et moins d'oxygène. Ce qui fait autant d'atouts positifs dans l'espèce de scénario catastrophe pour lequel ils ont été conçus.

De façon incongrue, des scènes de paix bucolique se succédaient sur le mur pendant qu'il parlait, accompagnant le mouvement lent d'une symphonie de Haydn. Vieilles maisons blanchies à la chaux avec des toits de tuiles, femmes aux gestes lents remplissant des seaux à la pompe, clôtures décrépites, formidables prairies se perdant dans la brume, vieillards coiffés de vieux chapeaux, silos de maïs, montagnes, ruisseaux, bœufs tirant des charrettes décorées, troupeaux de rennes, limettiers et acacias en fleurs, enfants en train de courir dans un chemin creux – toutes ces images jaillissaient et s'évanouissaient au rythme de la musique. Je demandai durement à Dart :

— Quelle sorte de satisfaction éprouvez-vous maintenant que votre travail est terminé ?

— Mon travail est loin d'être terminé, n'allez pas vous y tromper. Nous avons les SRSR – et trois des plus beaux spécimens sont en ce moment aux États-Unis, où on les étudie de près – mais ils ne sont pas encore parfaits. Il faut les rendre aptes à se reproduire correctement, à mettre au monde des êtres de leur espèce et non des monstres. Au début, ils étaient stériles, mais nous avons remédié à ce problème. À présent une des

femelles est grosse, et tous les espoirs sont permis. Mais il reste encore beaucoup à faire. Rome ne s'est pas construite en un jour, comme on dit.

— Pourquoi faites-vous cela ? Pourquoi des gouvernements engagés dans une guerre générale encourageraient-ils des expériences aussi inhumaines ? demandai-je. À quoi peuvent servir vos SRSR... qu'est-ce qu'ils peuvent apporter à notre bonheur ?

— Vous n'êtes pas aussi intelligent que je le pensais. Je croyais que vous aviez saisi, l'ami. Bon, vous parlez de guerre générale – quel va en être le résultat ? Les Coalliés finiront par gagner, mais ce sera au prix d'un sacré nombre de vies humaines. Vous croyez que je me moque de ce genre de choses, mais il n'en est rien. Nous allons nous retrouver dans un monde de pénurie – c'est le prix de la victoire, et c'est vers cela qu'on va. La race humaine sera décimée, l'air et le sol seront radioactifs.

Il s'installa plus commodément dans son lit et referma ses bras prothétiques autour de sa mince poitrine.

— Mais si nous arrivons à multiplier les SRSR, ils pourront prendre en charge l'énorme travail de reconstruction qu'il y aura à faire. On les endoctrine déjà dans cette perspective. Ils seront moins vulnérables aux radiations que le reste d'entre nous, se propageront plus vite, consommeront moins en raison de leur moindre volume. Ils sont en fait notre nécessaire de survie pour le futur ; il se peut même qu'ils nous remplacent. Et même si le tableau ne s'avère pas aussi mauvais que je l'ai tracé, nous trouverons pour eux d'autres emplois. Qui épargne gagne. Les SRSR seraient parfaits comme équipages dans les vaisseaux spatiaux. On peut déjà les imaginer partant explorer les étoiles pendant que la pauvre vieille race humaine restera chez elle – ou du moins ce qu'il en subsistera.

S'il fallait en croire ce monstre, j'étais en train d'assister au couronnement du processus Frankenstein. Les premiers pas qu'avait effectués Victor Frankenstein, comme le rapportait Mary Shelley, en direction d'une création de la vie échappant à l'ordre naturel des choses, avaient conduit à ceci : on pouvait désormais envisager un futur proche où l'ordre naturel serait entièrement supplanté par le non naturel. Les arguments de la logique, avec leur appel au progrès et à la nécessité de la survie, étaient employés par Mortimer Dart comme ils l'avaient été par Frankenstein et, pareillement, par Moreau.

À voir la propagation de l'espèce ainsi pervertie, je ne savais plus où j'en étais. Il n'y avait pas de dialogue possible pour moi avec un homme

comme Dart.

— Hélas, nous n'avons plus la situation en main, dit Dart en s'adressant à Heather.

Elle lui effleura la joue du bout des doigts en un geste de sympathie. Leurs yeux échangèrent des messages qu'il me fut impossible d'interpréter. Je restai où j'étais, réfléchissant à toute allure. J'étais horrifié par ce que j'avais vu et appris, et j'agirais dès mon retour à Washington. Que les expériences de Dart fussent ou non précieuses à l'effort de guerre, elles étaient à coup sûr menées de façon aberrante ; aucune des morts qui s'étaient produites n'aurait dû arriver dans une organisation correctement administrée. Dart ne savait pas faire marcher ses affaires mieux que le Moreau de Wells.

En réfléchissant à l'état lamentable de l'île et, en particulier, au manque de personnel – pourquoi n'y avait-il pas une équipe soignante américaine auprès des SRSR ? – je compris, d'après l'expérience que j'avais de semblables projets, que l'Opération Moreau était en train d'être annulée. Le fait n'était peut-être pas encore apparu à Dart, mais ses grands desseins avaient déjà été condamnés à mort en haut lieu. On avait trouvé autre chose. Peut-être que les vieux programmes de clonage des années quatre-vingts avaient été dépoussiérés et relancés ; ses recherches à lui avaient déjà été barrées d'un trait. Quoi qu'il en fût, j'eus soudain la certitude que le robinet à dollars était fermé pour Dart.

Quelle ne serait pas sa colère quand il s'en rendrait compte !

Il était capable de tuer les SRSR. Et moi aussi, si j'étais encore dans les parages. Il pouvait être pathétique ; il était aussi mortellement dangereux.

Dart et la fille en avaient fini avec leurs messages silencieux. Tout en se démenant dans son harnachement, il me regardait fixement.

— Avez-vous bien saisi ce que j'ai dit ? Vous voyez le genre de choses qui sont en train ici, M. le sous-secrétaire d'État Roberts – de grandes choses. Plus grandes que tout ce que votre esprit bureaucratique est capable d'embrasser. Nous sommes en train de changer le futur, *je* suis en train de changer le futur ici même, sur l'île du Dr Moreau. Les choses ne seront plus ce qu'elles étaient. Il y aura des différences radicales. Les humains n'ont pas besoin de garder la forme qui est la leur depuis des siècles et des siècles. Changez cette forme, et vous aurez des changements de fonctions, dans la façon de penser... De grandes choses, oui...

À mesure qu'il parlait, son visage devenait de plus en plus laid, sa bouche de plus en plus serrée. Ses yeux fuyaient les miens. Il suait à grosses gouttes.

Je me retournai. Heather était là, pointant un pistolet sur moi. Quand quelqu'un vous tient sous la menace d'un pistolet, vous regardez d'abord votre homme dans les yeux, pour voir s'ils sont décidés – et ceux de Heather l'étaient – puis l'arme elle-même, pour voir quelle sorte de mécanique va vous liquider, si on doit en venir là. Elle avait à la main le pistolet à aiguilles dont elle s'était servie précédemment. C'était un modèle lourd, manifestement conçu pour terrasser sur le champ les grosses brutes comme George.

— Désolée, Roberts, dit-elle. Mais nous avons assez d'ennuis comme ça. Vous êtes de bonne foi, nous vous reconnaissons cela, mais nous ne tenons pas à vous voir rôder dans les parages en ce moment particulier.

— Nous allons vous enfermer pour quelques heures, Mr Roberts, dit Dart.

Je restai debout près du lit, les regardant l'un après l'autre. Heather ne demandait qu'à me faire déguster, mais la peur de me rater la rendait nerveuse. Elle se rapprocha.

— Attache-le, ordonna Dart en se penchant en avant.

J'entendis craquer son harnais.

La chose lui posait un problème. Elle ne voulait pas lâcher le pistolet. Elle jeta un coup d'œil vers une longue courroie tressée à la chinoise qui pendait derrière la porte. Je bondis sur elle.

Heather était prompte à la riposte. D'un mouvement continu elle laissa tomber le pistolet sur le lit, pivota sur elle-même, et lança le tranchant de sa main en direction de mon gosier. Mais j'étais moi aussi en mouvement. Son coup m'atteignit sous le bras sans me faire de mal, et je lui expédiai mon poing en travers de la tempe.

Presque en même temps, je plongeai vers le pistolet.

Dart portait ses bras artificiels. Une main de métal et de plastique me saisit le poignet et se mit à serrer. Je me tordis de douleur – les membres prothétiques de Dart étaient pourvus de servomoteurs. Quand la pression se relâcha, Heather avait repris possession du pistolet. Elle m'attacha adroitement les poignets. Elle avait réussi à éviter la force de mon coup.

— Voilà qui est bien, dit Dart. On ne s'est pas fait trop de mal, n'est-ce pas ? Tu vas m'installer dans la voiture et on ira voir ce qu'il y a à faire au

labo. Espérons que Da Silva se débrouille.

— Est-ce qu'on laisse Roberts ici ?

Sa voix était parfaitement calme.

— Certainement pas ! Il vient avec nous, qu'on puisse l'avoir à l'œil. Roberts, je suis vraiment navré pour cela, mais vous êtes le pire emmerdeur que j'aie jamais vu, et nous n'allons pas vous laisser retourner à Washington semer le bordel !

— Espèce de sale petit nabot, vous feriez bien de me relâcher, ou c'est vous qui allez vous retrouver dans de sales draps. Vous savez qu'un hélicoptère est en route, et il ne repartira pas d'ici sans moi, même si on doit vous mettre au frais d'abord !

Pendant que Heather le faisait passer délicatement du lit dans son fauteuil roulant, il dit, les yeux fixés sur un coin de la pièce :

— C'est vous qui allez vous retrouver au frais, mon ami. Permettez-moi de vous rappeler quelque chose que vous devriez savoir ; vous pourrez l'appliquer à la situation présente. Les haines entre nations n'ont rien à voir avec les haines interdépartementales. Nous allons vous mettre au frais pour un bon bout de temps !

Il avait une horloge à diodes près de son lit.

— Vous feriez bien de ne pas perdre de temps, dis-je. Votre règne expire dans exactement cinq heures trois quarts.

N'empêche que ses dernières paroles m'inquiétaient. Je ne savais pas ce qu'il voulait dire. Et je ne fus guère rassuré par la façon dont ils me firent sortir de la pièce pour m'emmener, par l'autre entrée, dans ce maudit laboratoire.

Da Silva travaillait en silence d'un air plein de reproche, épongeant lentement les taches de sang avec une nettoyeuse électrique. Il avait déjà déménagé les cadavres des SRSR – je suppose que je dois les appeler ainsi – ainsi que le cadavre de Bella.

Les SRSR survivants, hommes et femmes, le regardaient faire en silence, immobiles. Ils n'essayèrent pas de s'enfuir du labo ; pas plus qu'ils ne se livrèrent à l'arrivée du Maître aux courbettes mi-serviles, mi-menaçantes, que les Hommes-Animaux n'auraient pas manqué de faire. Ils le regardèrent plutôt froidement, et l'une des femmes dit, d'une voix unie et avec une diction parfaite :

— Bella ne vous a pas fait autant de mal que nous étions portés à le croire.

— C’est toujours assez, dit Dart en tapotant son turban.

— Le Maître perdra probablement l’usage d’un œil, ajouta Heather à l’attention de la femme. Il a besoin de beaucoup de soins.

— Il lui faudra s’arranger avec vous, répliqua-t-elle sèchement.

— Eh bien... euh... on tâchera de survivre, intervint Dart. Navré pour toute cette pagaille. Ceci n’est pas une fête foraine, vous savez.

La femme répondit :

— Vous avez un faible sens des responsabilités si c’est tout ce que vous avez à dire. Onze d’entre nous ont été tués, dont 415, qui attendait un enfant, comme vous le savez. Nous avons tous eu très peur. Pour autant que nous puissions en juger, c’est à cause de votre négligence que Bella a fait irruption ici. Nous vous avons déjà averti du danger potentiel qu’elle représentait, et nous vous avons demandé de vous débarrasser d’elle. Elle n’était qu’un animal totalement dépourvu d’intelligence.

Je pouvais voir combien Dart était mal à l’aise derrière ses airs péremptoires, et ce fut Heather qui répondit d’une voix cassante :

— Assez de jérémiades, 402 ! Vous savez à quel point nous manquons de personnel. Pourquoi ne feriez-vous pas quelque chose pour changer ? Pourquoi n’aidez-vous pas Da Silva à nettoyer ?

— Nous ne sommes pas responsables de ce chantier.

— Allez, ouste, tout le monde dans la salle d’examen, dit Dart. Je désire vous examiner tous, en plus de l’analyse de sang habituelle.

Ces paroles déclenchèrent un torrent de protestations, mais ils obéirent ; Heather suivit derrière la voiture de Dart, me couvant de son œil noir. Quand nous fûmes tous dans la salle d’examen, un cabinet de consultation amélioré que l’on devinait remarquablement équipé, elle referma la porte derrière nous.

Le gnome qu’elle avait désigné sous le nom de 402 leva les yeux vers moi et dit :

— Qu’est-ce que cet humain fait ici ? Est-ce qu’il fait partie du Programme ? Si oui, je ne le reconnais pas. Je désire être plus amplement informée à son propos.

— S’il faisait partie du Programme, il n’aurait pas les mains liées, dit Dart. C’est un prisonnier, et nous le surveillons en attendant l’arrivée du sous-marin. Celui-ci le prendra alors à son bord.

Comme il parlait la tête baissée, il m’était impossible de voir l’expression de son visage.

— S'il ne fait pas partie du Programme, nous refusons d'être examinés en sa présence, disait 402 en fixant sur moi un regard dégoûté. C'est écrit dans notre Charte, et nous n'avons pas oublié le combat qu'il nous a fallu mener pour obtenir cette clause.

La discussion se poursuivit, mais je n'y faisais déjà plus attention. Le Maître, troublé par les paroles acérées de ses SRSR, avait laissé échapper un mot qui n'était pas précisément destiné à mes oreilles. Le sous-marin de ravitaillement !

Dans la confusion générale, j'avais oublié l'existence du sous-marin et l'imminence de sa visite. Ils avaient l'intention de m'y faire embarquer comme leur prisonnier, et il était probable qu'il était attendu pour bientôt. Étant donné qu'ils savaient que l'hélicoptère serait là vers minuit, pensaient-ils voir arriver le sous-marin avant ? C'était vraisemblable. Sinon, ils auraient pu me jeter dans la cellule que je connaissais déjà et m'oublier là pour s'occuper de choses plus urgentes.

Je me rendis compte que le fait d'être remis comme prisonnier au commandant du sous-marin me mettrait hors circuit pour un certain temps. C'était ce que Dart voulait dire par sa remarque : « Les haines entre nations n'ont rien à voir avec les haines interdépartementales. » Une fois que la Marine américaine m'aurait en sa garde (et Dart se ferait signer une décharge en bonne et due forme pour être blanchi auprès de l'officier responsable de l'hélicoptère de secours), ils ne se presseraient pas de me remettre au ministère des Affaires étrangères ; des mois de barrage pouvaient s'écouler avant qu'on ne me relâche. Des mois ou des années. En tout cas un temps assez long pour que Dart pût porter d'autres plaintes contre moi et rendre toute action contre lui rigoureusement impossible.

Une fois que j'étais à bord du sous-marin, ma cause était perdue.

Les SRSR restèrent inflexibles en ce qui concernait ma présence dans la pièce.

— Bon, très bien, si vous tenez absolument à compliquer les choses... dit Dart. Heather, emmène l'ami Roberts dans une des cages réservées aux animaux et boucle-le dedans, veux-tu ? Laisse-le attaché.

— Entendu, dit-elle. Encore que je trouve que vous cédez trop facilement à ces êtres expérimentaux.

Me prenant par le bras de manière cordiale, elle me conduisit un peu plus loin à l'intérieur du complexe de laboratoires. Les lumières étaient éteintes dans cette section, mais je pus constater qu'on avait vu grand. Dart

s'était montré caustique en me parlant des animaux comme sujets d'expériences, mais cela n'empêchait pas qu'il y en eût beaucoup par ici, assis dans leurs cages. Un singe criailla après moi comme nous passions devant lui, tendant une main suppliante.

— Vous êtes vraiment une esclave pour votre ami infirme, dis-je. Vous travaillez pour lui, cuisinez pour lui, vous déshabillez pour lui... quoi encore ?

— Tout, dit-elle. J'ai été spécialement formée pour ce travail et je mets un point d'honneur à bien le faire. De même que je serais fière de vous expédier un coup de pied dans les parties si vous essayez encore de me blouser.

Elle appuya ses paroles d'un regard menaçant.

— Vous devez vous amuser comme une folle avec les SRSR ! Il va falloir que vous leur fassiez la cuisine et le ménage, et que vous nettoyez leurs cages, maintenant que Bella est morte !

— Je déteste ces petites fripouilles, si vous voulez savoir. Mais il se trouve qu'elles font partie de mon travail. Quant à ce sous-marin – dont la mention vous a fait si vivement dresser l'oreille – nous avons réclamé du personnel et des gardes supplémentaires il y a un bon moment, et tous ces gens seront cette fois du voyage. Pleurez sur vous, pas sur moi. Je suis capable de me débrouiller toute seule.

— Et sexy avec ça, dis-je tandis qu'elle m'enfermait.

— Comme si ça vous faisait quelque chose !

Heather me mit la clé sous les yeux, la glissa dans une poche de sa tunique et s'éloigna, ses petites fesses faisant de petits bonds.

Je fus laissé à moi-même dans une petite cellule d'une rangée de six. Elles étaient faites d'épaisses tiges de métal de cinq centimètres de section. C'étaient de véritables cages, avec des barreaux devant, derrière, sur les côtés, en haut et en bas. Elles étaient fixées au sol de béton par d'énormes boulons. Un gardien avait la possibilité d'en faire le tour pour remplir les écuelles destinées à recevoir l'eau et la nourriture. Les miennes étaient vides, si l'on ne tenait pas compte des restes de repas qui faisaient croûte au fond de l'une d'elles.

L'odeur des lieux indiquait que c'était là que les Hommes-Animaux étaient enfermés quand Dart travaillait sur eux.

J'enregistrai tout cela avant que Heather n'eût atteint l'autre extrémité de la salle. Elle referma la porte derrière elle en partant, me laissant dans

l'obscurité. Les seules fenêtres existantes se trouvaient au-dessus de ma tête, dans le toit. Je pouvais voir un peu de ciel bleu à travers et un petit morceau de verdure. La seule lumière artificielle venait d'une machine qui rougeoyait et tictaquait toute seule dans son coin à quelques mètres de moi.

Une espèce de désespoir s'empare de l'esprit de tout homme qui se retrouve en cage. Tous mes muscles se bloquèrent : mon système nerveux autonome refusait de transmettre l'impulsion destinée à me faire constater que j'étais dans une cage d'où il m'était impossible de sortir.

Tandis que j'étais là, agrippé aux barreaux, respirant un air aussi rare que fétide, des sons parvinrent à mes oreilles, de la musique, que je n'arrivai pas tout d'abord à identifier. Cette musique n'était qu'un murmure ; l'attention que je me mis à lui porter m'arracha à mon engourdissement. Ce murmure semblait me dire que quelque part, ne fût-ce qu'en théorie, existait un monde plus heureux que la série de dégradations que j'avais rencontrées.

En dépit de la fâcheuse posture dans laquelle je me trouvais, cette musique pleine d'espoir était un véritable enchantement. Puis je reconnus ce que c'était. Haydn, Haydn encore, et sa satanée Symphonie de l'Horloge. Pas Haydn exactement, mais un enregistrement de Haydn diffusé automatiquement à travers le complexe labo. Personne n'écoutait, ni Dart, ni Bella, ni Heather, ni quelque singe opéré de frais apprenant à manipuler une patte de lion. Ce pur produit de la civilisation, cet imbécile de Haydn n'avait le droit de parler à aucun d'entre nous, qui ne connaissions que souffrances en cette sombre fin de siècle.

En criant de toute la force de mes poumons, j'essayai de couvrir l'inconsistante musique. La vieille cour viennoise était morte, et avec elle toutes les belles résolutions que contenaient ses harmonies. Sur cette île, cela devenait un obscène anachronisme. Durant un moment, je me livrai à une frénésie d'activité aveugle, toute raison abolie. Quand je me ressaisis, la symphonie continuait de jouer, de façon presque subliminale.

Je me mis à chercher quelque objet saillant sur lequel je pourrais tenter de défaire ou de couper mes liens ; mais les constructeurs des cages avaient paré depuis longtemps à ce genre de calcul.

Je demurai immobile et songai à prier. Mais il y avait là un problème épineux qu'il me faudrait régler avec moi-même plus tard. Pour l'instant j'étais obnubilé par la colère et le désir de fuir. J'essayai de donner du branle aux cages ; elles bougèrent toutes de quelques centimètres, pour

avoir sans nul doute été secouées à l'unisson par des créatures torturées, mais l'espoir de les desceller était parfaitement vain. Je secouai la porte ; elle ferrailla bruyamment mais ne céda pas. Je me mis debout sur l'abattant qui servait de siège ; de là, je ne pouvais que me cogner le crâne contre les barreaux du haut. Il m'était impossible de faire quoi ce fût d'efficace.

Je ne pouvais guère que rester ici et laisser passer le temps. En me contorsionnant un peu, je parvins à consulter ma montre. Il était 18 h 35. Encore cinq heures, si tout allait bien, avant l'arrivée de l'hélicoptère. Le soleil n'allait pas tarder à se coucher.

De vagues plages de temps défilèrent. L'air s'épaissit, la lumière baissa. La nuit arrivait. Et le sous-marin avec elle.

Tandis que je rageais sur place, fixant désespérément les yeux sur chaque objet qui se présentait à ma vue – si seulement je pouvais atteindre cet escabeau, si seulement j'étais plus près de ce tour – un raclement de pieds capta mon attention. Je pouvais entendre les légers mouvements des animaux en cage à l'autre bout de la salle ; celui-ci était différent et plus proche.

Le labo était fait de plaques de métal préfabriquées rivées sur place. De ce côté-ci, orientée au sud-est de l'île, la pente du toit rencontrait le mur du fond derrière moi à deux mètres du sol tout au plus. C'était dans cette partie en pente que se trouvait la lucarne à travers laquelle je pouvais voir l'extrémité feuillue d'une branche d'arbre et le ciel en train de s'assombrir. Quelqu'un était debout sur le toit.

Un instant plus tard un visage s'encadra dans la vitre.

Je ne pus distinguer que le vague contour d'une tête et un museau pointu.

Bien que les Hommes-Animaux ne fussent pas de très grands amis, n'importe qui était un allié dans la situation critique qui était la mienne. Quoi qu'ils fussent en train de manigancer là-haut, ils étaient contre Dart et par conséquent de mon côté. Ma seule crainte était de ne pas être vu dans l'obscurité du laboratoire.

Me courbant en arrière, je retirai une de mes chaussures et frappai les barreaux avec, à coups répétés, tâchant de faire autant de bruit que possible.

La tête disparut de la lucarne. Elle fut remplacée un instant plus tard par deux têtes. Je cessai mon vacarme et agitai une jambe à travers les barreaux, comptant sur l'acuité de leur vue. Et de toute façon, me dis-je, ils

pouvaient très bien chercher à voir si l'un des leurs était emprisonné, étant donné qu'ils connaissaient les cages de longue date.

Ils m'avaient vu ! L'un d'eux – à présent j'étais presque sûr que c'était Bernie – brandit un pieu et l'abattit sur la vitre. Le verre vola en éclats et vint s'écraser sur le sol en tintant. Il était renforcé par une armature métallique, mais celle-ci finit par céder sous les coups féroces des deux individus. Je n'osais pas crier des encouragements de peur qu'en découvrant qui j'étais ils ne m'abandonnent à mon sort.

L'armature métallique tomba par terre. Une des deux silhouettes sauta par l'ouverture et atterrit à quatre pattes juste à l'extérieur de ma cage.

— Bernie ! dis-je. C'est moi, Roberts – ton ami, tu te souviens de moi ? Brave gars, bien joué !

— Brave gars, brave homme, héros, oui. Chouette type ! Rester bien sage.

Il se coula en direction des barreaux. J'aperçus le reflet rouge de ses yeux vides dans l'obscurité grandissante.

— Sors-moi d'ici, Bernie. Ouvre la cage, force la porte, trouve une barre solide si tu peux.

Il secoua les barreaux.

— Pas clé, Maître parti. Toi rester dans cage comme pauvre bête.

— Sors-moi d'ici ! Trouve une barre, cherche, brave gars !

Il inspecta vaguement les alentours avec force reniflements. Les singes commencèrent à crier tout en se jetant contre les barreaux, et je craignis que tout ce raffut n'attire Heather ou Dart. Mais Bernie revint un instant plus tard avec une grande barre plate munie d'encoches d'un côté.

Nous l'insérâmes entre la porte et son cadre, juste au-dessus de la serrure, et pesâmes dessus de tout notre poids. L'acier froid grinça et parut céder un peu. Nous renouvelâmes nos efforts, accentuant l'effet de levier de la barre. Progressivement le pêne s'écarta de la gâche. Une dernière poussée, et la serrure se débloqua. Je sortis de la cage en titubant.

Les mains difformes de Bernie s'escrimèrent un certain temps sur mes liens. Finalement la courroie tomba à terre. Je lui serrai l'épaule.

— Bravo, brave gars, dis-je.

— Toi être dans pas bon coin, brave gars héros. Bientôt Homme-Renardeau mettre feu toi, Homme-Renardeau, lui mettre feu, mettre feu Maître et tout. Pas bon coin être là bientôt. Lab'ratoire aller Grands Cieux.

— Magnifique ! Sortons d'ici, dis-je. Le plus tôt sera le mieux.

Renfilant ma chaussure, je courus vers l'escabeau que j'avais précédemment contemplé avec une telle envie et l'installai sous la lucarne brisée. Je passai le premier et, une fois arrivé sur le toit, aidai Bernie à grimper.

Ce fut pour moi un choc de découvrir que son compagnon sur le toit était un des Hommes-Singes – impossible de savoir si c'était Alpha ou Bêta, ou celui avec lequel je m'étais colleté chez Warren ; il me vint seulement à l'esprit que je ferais bien d'éviter les toits à l'avenir. Il s'avança vers moi, mais quelques mots d'explication marmonnés en vitesse par Bernie semblèrent le satisfaire.

Il faisait moins sombre dehors que je ne me l'étais imaginé. Il était juste 7 heures passées. Je vis comment les animaux avaient accédé au toit. Une longue corde avait été attachée au sommet d'un arbre d'un côté des bâtiments ; l'autre bout avait été fixé autour d'un arbre de l'autre côté, à peu près à la même hauteur. Il était alors assez simple de glisser le long de la corde au-dessus de la haute clôture et de se laisser tomber, encore qu'il eût été difficile de mettre ce plan à exécution si les occupants du Q.G. n'avaient pas été occupés ailleurs.

Tel quel, c'était tout de même un plan ambitieux. Je sus qui était derrière avant de voir l'individu en question. Un glapissement impatient s'éleva des fourrés derrière nous, Bernie y répondit par un cri semblable, et Renardeau apparut de l'autre côté de la palissade. Je pouvais distinguer d'autres formes, d'autres yeux, derrière lui ; les Hommes-Animaux étaient venus en force. Renardeau transportait une espèce de lanterne. Il m'appela :

— Hé, héros, qu'est-ce que tu fais là ? Tu n'es pas des nôtres. J'ai toujours le fusil, je pourrais te descendre facile.

— Je descends. Je suis en train de fausser compagnie au Maître. Je ne suis pas ami avec lui.

— Dépêcher-toi d'arriver.

J'obtempérai avec joie. Je n'eus pas grand mal à me déplacer le long de la corde et à glisser jusqu'à terre le long de l'arbre. Renardeau m'attendait en bas. Il tenait à la main un vieux quart de l'armée dans lequel brûlait un petit feu de brindilles.

— Du feu !

Je fixai un regard étonné sur lui, la créature qui avait essayé de me tuer. On aurait dit un vrai brigand. Il portait toujours sa cape en loques et sa tête

était coiffée de ce symbole de l'autorité qu'était le vieux chapeau de cuir de George.

Il frappa sa poitrine saillante.

— Moi toi Renardeau plus avoir peur feu comme les autres Hommes-Animaux. Moi tirer fusil, tuer George, tuer n'importe qui, compris, héros ? Moi homme comme toi, servir feu, compris ?

— Je ne comprends que trop bien.

— Bon bien comprendre. Nous vous Hommes-Animaux mettre feu Lab'ratoire Maître, faire endroit mort, tuer Maître avec fusil, compris ? Nous être Maîtres cet endroit, tous Maîtres.

— Tu n'arriveras jamais à faire flamber cet endroit avec ce petit feu. Écoute, mets d'abord le feu à une grosse branche. Et quand elle flambera bien, va de l'autre côté du Q.G. et regarde dans l'enclos, d'accord ? Là, il y a plein de pots de peinture qu'a laissés Hans. La peinture, ça brûle vite et bien. C'est le mieux à faire. Lance la branche enflammée sur les pots de peinture.

Ses yeux rouges se rivèrent aux miens.

Il acquiesça de la tête. Comme il se détournait pour faire avancer les autres, il lança malicieusement :

— Toi savoir j'avoir cette flamme par tes amis du rocher des otaries. Lorta, elle me donner flamme dans boîte quand je lui donner rhum et corned-beef. Toi aimer Lorta. Je savoir.

D'un air solennel, il se tapota la tête, puis le sexe.

Puis, prenant la tête des Hommes-Animaux, il partit mettre le plan à exécution. Ils passèrent devant moi en rangs serrés avec des airs de conspirateurs, ma présence ne semblant plus les gêner, grotesques d'allure et d'aspect, et pourtant bien loin de me paraître aussi étrangers qu'auparavant. Ils s'étaient rapprochés de l'humain. Je m'étais rapproché d'eux.

À les voir ainsi passer dans le noir, je me souvins du ton mélancolique que prenait la fable de H.G. Wells au moment où les bêtes de son île avaient définitivement régressé de l'humain vers l'animal. Celles que j'avais sous les yeux étaient au contraire en train d'évoluer de l'animal vers l'humain ; et je n'arrivais pas à me résoudre à trouver cela moins mélancolique.

L'obscurité était désormais presque totale. Je n'avais pas intérêt à rester au milieu des arbres. Renardeau était monté rejoindre l'Homme-Singe et Bernie sur le toit ; je pouvais entendre Bernie gémir de joie d'avoir

Renardeau auprès de lui – pauvre Bernie ! Il avait trouvé un nouveau maître à suivre. Les autres animaux avançaient à pas feutrés le long de la palissade, parallèlement à ceux qui marchaient sur le toit au-dessus d’eux. J’étais libre de partir ; j’en avais suffisamment fait ; ce qui arrivait à présent devait s’accomplir sans aucune intervention de ma part.

On approchait des 7 heures et demie. Dans quatre ou cinq heures l’hélicoptère en provenance de Fiji serait là. Et le sous-marin ?

Le plus sûr était de me mettre à l’abri quelque part. Dans le noir je ne pouvais pas aller très loin. Je regrettais de n’avoir avec moi ni torche électrique ni fusil. Je me posais des questions au sujet de Heather. Dart et le sombre Da Silva devraient accepter le destin qui les attendait ; à l’égard de Heather, je ne pouvais pas m’empêcher d’éprouver une secrète sympathie.

J’attendrais près de l’entrée de la lagune. Le sous-marin arriverait par là, mais je pouvais me cacher au-dessus du niveau du bâtiment, du côté est de la lagune, là où commençait la falaise. De là je pourrais aussi garder un œil sur le Q.G.

La Lune, à présent à son déclin, brillait déjà, mais sans donner beaucoup de lumière. Je me dirigeai lentement vers l’eau, non sans éprouver quelque répugnance à quitter le voisinage du Q.G. Comme je m’éloignais, une flamme jaillit quelque part derrière moi.

Le simple stratagème de Renardeau était en train de réussir. La peinture était à base de cellulose plutôt que de plomb, et par conséquent très inflammable. Le feu gagna les vieilles boîtes au rancart de Maastricht, s’élevant progressivement jusqu’à embraser les branches des arbres qui se dressaient à proximité dans l’enclos. Une grande clarté se fit et continua de s’étendre. La fascination qu’exercent tous les feux est telle que je me retournai pour regarder. Je me demandais si l’incendie serait suffisant pour mettre le feu aux bâtiments.

L’éclat des flammes me permit d’apercevoir la silhouette de Renardeau en train de danser sur le toit. En même temps, des cris sauvages parvinrent à mes oreilles, et un groupe d’Hommes-Animaux se rua contre la porte de l’enclos. Ils transportaient un bélier. Celui-ci heurta violemment la porte. Ils reculèrent et cognèrent une deuxième fois.

Avant qu’ils eussent le temps de cogner une troisième fois, une nouvelle lumière entra en scène.

C’était une lumière plus froide et plus puissante. De forme vaguement circulaire, elle éclata quelque part sur ma droite, dans les bois au-dessus du

village, et glissa rapidement sur le paysage pour se fixer finalement sur les assiégeants. Ils s'arrêtèrent net, désarçonnés, et lancèrent des regards furieux en direction du projecteur.

Pris de court, je me jetai à terre. Le sous-marin venait d'arriver. Le faisceau lumineux provenait de son kiosque. Il était exactement 19 h 35.

Je me trouvais à une soixantaine de mètres des eaux de la lagune. Jetant un coup d'œil vers la source de lumière, j'estimai que le navire devait se trouver à une distance à peu près égale du rivage. Je pouvais entendre la voix des hommes d'équipage. Ils parlaient anglais. Ainsi les alliés de Dart étaient arrivés. Il était probablement en contact radio avec eux.

L'immobilité dans laquelle la lumière avait figé les Hommes-Animaux ne dura qu'un instant. Presque aussitôt, ils rompirent les rangs et disparurent dans l'obscurité.

Une mitrailleuse ouvrit le feu depuis le sous-marin. Un des taciturnes Hommes-Taureaux, un peu lent à réagir, fut touché. Il fit un saut en l'air, retomba gauchement, roula sur lui-même et resta étendu par terre, le corps agité de soubresauts.

Me trouvant désagréablement près de la ligne de tir, j'allai me réfugier en rampant dans les fourrés. Bien m'en prit, car le projecteur se mettait à présent à aller de gauche à droite, tandis que la mitrailleuse crachait au hasard. Une lourde forme caprine fonça à l'aveuglette à côté de moi, tomba dans un buisson et détala dans les fourrés en poussant des couinements de terreur. Sous cette nouvelle menace, les Hommes-Animaux redevenaient aussi dangereux qu'ils l'avaient été précédemment.

Le mieux était d'en rester à mon plan et de gagner la falaise près de l'entrée de la lagune. Je me remis en route en restant aussi près du sol que possible. La fusillade s'arrêta au bout d'un moment, sans doute parce qu'il n'y avait plus de cibles en vue sur lesquelles tirer ; mais j'étais trop occupé par ma propre sécurité pour m'intéresser vraiment à ce qui se passait ailleurs. J'entendais de temps en temps des bruits de course précipitée à travers les fourrés.

J'étais à bout de souffle quand je gravis les derniers mètres et me hissai sur une saillie rocheuse. Là, je pouvais m'étendre de tout mon long loin du cœur de l'action, à demi caché par un rideau de verdure. Durant un temps, je restai couché comme un chien, essayant désespérément de retrouver ma respiration.

Quand je relevai la tête, je vis que le feu s'était considérablement étendu dans le périmètre du Q.G. Des arbres entiers flambaient comme des torches. J'imaginais que le Q.G. lui-même était en flammes.

Le sous-marin était désormais parfaitement visible ; le reflet de l'incendie sur les eaux faisait ressortir une partie de sa silhouette. Un canot avait été mis à l'eau et se trouvait à présent à quai, où un groupe de douze Marines et un officier étaient en train de prendre pied et de se mettre prestement en formation. Pendant ce temps, le projecteur balayait lentement les environs de l'île. Quand le cercle lumineux s'approcha de moi, je m'aplatis sur le sol. De temps en temps la mitrailleuse claquait. Quelque pauvre créature poussait un hurlement en détalant dans les fourrés.

Estimant que je serais plus en sécurité avec un petit mur de rocher entre moi et le champ de bataille, j'attendis que la lumière fût repartie, et grimpai en hâte au sommet du rocher ; puis, m'étendant de tout mon long, je tâtonnai du côté du versant plongé dans l'obscurité à la recherche d'une corniche éventuelle. Sans cela je risquais de n'avoir qu'une pente abrupte entre moi et l'océan ; les vagues se brisaient seulement à un mètre et demi au-dessous de moi – je pouvais en sentir le poudrin sur mon bras et mon visage.

En guise de corniche, je trouvai un éperon rocheux sur la déclivité duquel je pouvais m'accroupir au moins pour un temps et me sentir en sécurité, tout en continuant d'observer ce qui se passait.

Levant prudemment la tête au-dessus de l'arête rocheuse, j'aperçus un point lumineux dans la direction du large. Craignant de tomber sur les rochers et de me noyer, j'attendis d'être bien calé sur mon misérable bout de rocher pour y consacrer toute mon attention.

Je vis alors que l'incendie qui faisait rage sur l'île du Dr Moreau avait son répondant en mer. La végétation du rocher des otaries était la proie des flammes. À travers le voile de fumée qui flottait au ras des eaux dans l'intervalle, je vis les palmiers s'embraser d'un seul coup !

Je pensai aussitôt à Lorta, à ses joyeux compagnons et à la petite Satsu. Mon imagination ne reconstituait que trop bien la cause probable de la catastrophe. Je leur avais fait don du feu. Ils avaient confectionné leurs propres feux et échangé ce cadeau – la phrase de Renardeau me revint – contre du rhum et du corned-beef. Avec quel enthousiasme leurs natures folâtres avaient dû s'abandonner à l'ivresse ! Et au cours de la beuverie ils avaient mis le feu à leur grossier abri, et probablement péri dans l'incendie.

Rongé de remords, je n'arrivais pas à détacher mes yeux du drame qui se jouait de l'autre côté des eaux sombres.

C'était là un autre aspect du processus fatal que j'avais contribué à mettre en branle... Dans l'état d'abattement où je me trouvais, je restai pratiquement sourd aux cris qui venaient de la lagune. Mes canaux d'information étaient saturés ; je ne voulais plus rien savoir du monde. Cependant, en humain que j'étais, je finis par lever la tête au-dessus du niveau du rocher contre lequel j'étais blotti pour voir où en était la situation sur l'île.

Le nombre des Marines à terre avait augmenté. Un groupe était parti inspecter le village. Soit par inadvertance, soit qu'ils en eussent reçu l'ordre, ils y avaient mis le feu, de sorte qu'un nouveau foyer dévastateur brillait dans la nuit.

Le Q.G. était à présent dévoré par les flammes. Le premier incendie était aussi le plus important. Des étincelles jaillissaient dans l'air tropical, s'élevant vers les étoiles en une brève danse tourbillonnante. Un détachement de Marines était déployé en ligne à l'extérieur de la palissade – à bonne distance de George, remarquai-je, toujours debout à son poste.

Ils avaient pour mission de former une escorte, comme je ne tardai pas à l'apprendre. En bon ordre, Mortimer Dart et ses compagnons quittaient le bâtiment condamné. La clarté dispensée par les différents incendies était telle que je n'eus aucune difficulté à distinguer chacune des silhouettes qui s'avançaient.

En tête venait Heather, qui faisait escorte aux SRSR. Comme leur accompagnatrice, ceux-ci n'offraient aucun signe de panique visible, bien que ce fût probablement la première fois que la sous-race quittait l'abri du laboratoire. Heather portait des sacs, ou des valises, à chaque main. Derrière elle et ses ouailles venait Da Silva, poussant devant lui un grand chariot chargé de boîtes métalliques. Nul doute que celles-ci contenaient les précieuses archives et formules de Dart. Enfin, derrière Da Silva, venait Dart lui-même.

C'est alors que je m'avisai de me demander pourquoi ils avaient mis si longtemps à quitter le bâtiment. Il était peu probable qu'ils se fussent préoccupés de libérer les animaux qui servaient aux expériences. Dart devait avoir été retenu par une raison d'ordre plus pratique – à moins, tout simplement, qu'il ait d'abord refusé de croire que sa citadelle allait partir en fumée.

En tout cas il quittait les lieux crânement. Il s'était hissé dans son équipement de cyborg et se dirigeait vers le sous-marin tel qu'il m'était apparu la première fois. Offrant l'aspect d'un robot massif plutôt que celui d'un homme.

Tandis que le groupe s'avavançait, un Marine accourut en gesticulant. Les hommes d'escorte levèrent leurs fusils à canon court.

Sur le toit du bâtiment en flammes... une silhouette, armée elle aussi ! Je sus aussitôt qui c'était, tout en m'étonnant que l'individu en question n'ait pas fui, ou péri dans la chaleur du brasier. Mais peut-être l'angle du toit le protégeait-il en partie de la fournaise.

Il visa soigneusement, gêné par la fumée. Les Marines ouvrirent le feu sur lui.

Tous les autres se mirent à courir. Puis Renardeau fit feu à son tour.

Le gigantesque robot trébucha. Il resta un instant immobile, puis tournoya sur lui-même et s'écroula.

Je reportai les yeux sur le toit. Plus aucun signe de Renardeau. Un nuage de fumée masquait tout. Il était 8 h 10.

Un officier de Marines parlait dans un porte-voix, dominant le grondement de l'incendie.

— Vous les gars, allez à sa rescousse. Ma'am, vous et votre groupe, vous continuez d'avancer par ici, s'il vous plaît. Et vous montez dans le canot avant qu'il y ait encore du pétard. Nous nous occuperons du Dr Dart.

Les Marines dégagèrent doucement Dart de son harnachement : du géant sortit un petit enfant. Peut-être était-il encore en vie ; impossible de le savoir. Il fut transporté dans le canot, puis vers le sous-marin, qui avait déjà avalé Heather et tous les autres, y compris le produit de son invention, la sous-race aux allures de gnomes.

Le dernier détachement de Marines se replia promptement. Un dernier coup de feu fut tiré dans la nuit. Puis eux aussi disparurent dans la forme noire qui se détachait au milieu de la lagune.

Plus rien d'humain, ou d'approchant, ne s'agitait dans le décor. Les incendies faisaient rage sur une scène désormais vide. Feu et ténèbres, feu et ténèbres... les éléments de la psyché humaine...

Une voix près de moi dit :

— Calvaire, c'est toi là, c'est toi ?

Comme dans un rêve, j'abaissai les yeux vers les flots, vers les silhouettes qui venaient vers moi, luttant contre les vagues.

— Lorta, c'est toi ?

— Oui, mon doux Calvaire ! Qui veux-tu que ce soit ? Nous nager pour te voir, tous, tous ici.

— Satsu ?

— Moi ici, Calvy ! Ta petite Satsu en sucre.

Me penchant en avant, je tendis un bras, et les autres aidèrent la fille à grimper sur mon bout de rocher. Comme il ne semblait plus y avoir de danger à émerger au-dessus de la saillie rocheuse où je m'étais réfugié, je les y fis monter un par un. Même en la circonstance, ils riaient et gloussaient, jurant que je les chatouillais là où je n'avais pas droit de le faire tant que les autres étaient dans le voisinage. En un rien de temps, nous nous retrouvâmes serrés les uns contre les autres sur un coin de rocher où nous ne risquions rien.

— Vous allez voir, je vais bientôt tous vous emmener avec moi dans un autre endroit, dis-je.

— Chouette alors, dit un des hommes. Un endroit mieux qu'ici ?

— Un autre endroit. Pas vraiment mieux... avec plus à manger en tout cas.

Ce fut tout ce que j'arrivai à dire.

Le sous-marin repartait. Ses moteurs étaient tellement silencieux que nous ne percevions que le clapotis des vagues contre la coque. Il glissa hors de la lagune, s'enfonça dans les eaux profondes et disparut, tout son dangereux savoir avec lui, en direction d'un monde qui pensait avoir besoin d'un tel savoir.

Les feux semblaient avoir perdu de leur éclat. Le foyer qui s'était déclaré dans le village était pratiquement mort, les autres en train de mourir.

Une silhouette sortit des fourrés et clopina jusqu'au bord de l'eau. Elle erra près de l'endroit où Maastricht s'était noyé, bien des jours auparavant. Elle poussa un hurlement désolé, comme un chien perdu.

Prenant bien garde de ne pas lâcher Satsu, je regardai ma montre. Il était 8 h 55.

Comme d'habitude, il ne s'agissait que d'attendre. De tenir bon et d'attendre.

La lumière décrut jusqu'au moment où la nuit eut une consistance presque matérielle, à la façon d'un corps sur lequel les restes rougeoyants du quartier général de Dart faisaient figure de blessure. Au moment prévu, le sombre écarlate de la blessure éclaira le ventre d'un hélicoptère.

L'appareil descendit plus bas, inspecta le sol aux infra-rouges. La pression de l'air brassé par ses pales créa des friselis à la surface de la lagune, qui finit par ressembler à un châte précipitamment abandonné. L'illusion s'évanouit au moment où l'appareil atterrit et coupa ses moteurs. Les vagues reprirent leur martèlement régulier contre les rochers.

Quelques silhouettes incertaines furent recueillies sur la plage de l'île du Dr Moreau, après quoi les pales de l'appareil se remirent à tourner. L'hélicoptère décolla, et fut brièvement repris dans la lueur rougeâtre des feux mourants avant de s'évanouir dans la nuit.

Sur l'île abandonnée, une silhouette solitaire, mi-humaine, mi-canine, émergea de sa cachette et courut jusqu'au bord de l'eau. De temps en temps, elle s'élançait dans les vagues en hurlant à la mort, pour revenir aussitôt en arrière, hurlant de plus belle. Finalement, elle s'immobilisa sur les rochers, ne sachant plus que faire, contemplant le Pacifique comme si elle essayait de résoudre une énigme qu'elle pouvait à peine formuler.

Sous la surface de l'océan, le jour et la nuit constituaient des événements moins distincts que sur le reste de la planète. Les créatures de la terre étaient gouvernées par la présence ou l'absence des rayons du soleil ; sous les vagues un ensemble différent de facteurs avait cours. Sur le lit de l'océan régnait un éternel crépuscule mais, même dans ses couches supérieures, l'eau permettait à ses habitants de poursuivre leurs activités sans tenir compte du moment de la journée.

Un observateur philosophe pourrait voir là une analogie avec le cerveau humain et ces deux domaines que l'on appelle, par commodité sinon avec exactitude, conscient et inconscient. La partie consciente est

accoutumée à une série régulière d'états de veille et de sommeil qui correspondent aux périodes diurne et nocturne. Les choses sont moins tranchées dans la partie inconsciente ; celle-ci est réglée par des horloges différentes. L'inconscient a son propre élément sous-marin, dont le rythme n'est pas commandé par le soleil. La différence recoupe celle de la Raison, qui a inventé la division en vingt-quatre heures, et de l'Instinct, qui obéit à son propre Temps. Tant que l'humanité ne sera pas parvenue à un armistice entre ces deux séries de facteurs, entre le yin et le yang, il n'y aura pas d'armistice possible sur la Terre. Les bombes tomberont.

Les bombes tombèrent. Le vaste océan comprenait beaucoup de mers périphériques, le golfe de Guatemala, la mer de Tasman, la mer de Corail, la mer de Chine méridionale, la mer Jaune, la mer du Japon, la mer d'Okhotsk, la mer de Bering. Sur toutes ces mers, le conflit se propagea au gré du heurt des idéologies et des guerres internationales.

Des débris de divers combats tombèrent dans l'océan, coulèrent, disparurent dans la vase, loin au-dessous de la surface. À quoi s'ajoutèrent les retombées dévastatrices de la guerre chimique. L'océan absorba tout. L'océan occupait un tiers de la surface du globe ; c'était en un sens l'élément mère du globe ; et il pouvait survivre à la plupart des activités de sa progéniture. Mais viendrait le jour où il ne pourrait plus rien absorber. Alors il mourrait, et la planète avec lui.

La question était de savoir si l'instinct de survie de l'humanité la pousserait à trouver la voie d'une paix définitive. Sinon, tout serait perdu. Car au bout du compte, l'océan n'avait pas plus la faculté de durer éternellement que l'Instinct seul, ou la Raison laissée à elle-même.

...Fin

OceanofPDF.com

1 *En français dans le texte (N.d.T.).*

2 *Mot latin signifiant « vainqueur » en même temps qu'allusion au prénom du célèbre docteur (N.d.T.).*

OceanofPDF.com